This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

F1228a

A LA MÊME LIBRAIRIE

Répertoire du Théâtre-Libre

EN FAMILLE, pièce en un acte, par M. Oscar Méténier. Prix . 1 50
BELLE-PETITE, comédie en un acte, par M. André Corneau. Prix 1 50
ESTHER BRANDÈS, pièce en trois actes, par M. Léon Hennique. Prix . . . . . 2 »
LA SÉRÉNADE, pièce en trois actes, par M. Jean Julien. Prix . 2 »
LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES, drame en cinq actes et six tableaux, du comte Léon Tolstoï, traduit du russe par MM. Isaac Pavlowsky et Oscar Méténier. Prix. . . . . 2 »
MONSIEUR LAMBLIN, comédie en un acte, en prose, par M. Georges Ancey. Prix 1 50
LA PROSE, comédie en trois actes, par M. Gaston Salandry. Prix. . . . . 2 »
LES BOUCHERS, drame en un acte en vers, par Fernand Icres, préface par M. Léon Cladel, Prix 1 50
ROLANDE, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par M. Louis de Gramont. Prix . . . . . 2 »
LE COR FLEURI, féerie en un acte, en vers, par M. Ephraïm Mikaël. Prix. . . . . 1 »
LA MORT DU DUC D'ENGHIEN, en trois tableaux, par Léon Hennique. Prix. . . . . 2 »
LES INSÉPARABLES, comédie en trois actes, par M. Georges Ancey. Prix. . . . . 2 »
LA CASSEROLE, drame en un acte par M. Oscar Méténier. Prix. 1 50
EN DÉTRESSE, comédie en un acte, par M. Henry Fèvre. Prix . 1 50
MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes, par M. Eugène Brieux. Prix . . . . . 2 »
UNE NOUVELLE ÉCOLE, pièce en un acte, par M. Louis Mullem. Prix 1 50
JACQUES BOUCHARD, pièce en un acte de M. Pierre Wolff. Prix. 1 50
LA TANTE LÉONTINE, comédie en trois actes, par MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin. Prix . . . . . 2 »
LES REVENANTS, drame familial en trois actes, par Henrik Ibsen, traduite par M. Rod. Darzens. Prix. . . . . 2 »
LES CHAPONS, pièce en un acte, par MM. Lucien Descaves et Georges Darien. Prix 1 50
MONSIEUR BUTE, pièce en trois actes, par M. Maurice Biollay. Prix . . . . . 2 »
LA MEULE, pièce en quatre actes, par M. Georges Lecomte. Prix. 2 »
LEURS FILLES, comédie en deux actes, par M. Pierre Wolff. Prix. 1 50
LE PENDU, drame en un acte, par M. Eugène Bourgeois. Prix. 1 »
LA DUPE, comédie en 5 actes, par M. G. Ancey. Prix . . . . . 2 »
LA RANÇON, comédie en trois actes, par M. G. Salandri. Prix. 2 »
L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en trois actes, par M. François de Curel. Prix. . . . . 2 »
DANS LE RÊVE, comédie-drame en un acte, par M. Louis Mullem. Prix 1 50
JEUNE PREMIER, comédie en un acte, par M. Paul Ginisty. Prix. 1 50
L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en 3 actes par M. F. de Curel . 2 »
MARIAGE D'ARGENT, étude de paysans en 1 acte par M. Eugène Bourgeois 1 50
UNE FAILLITE, pièce en 4 actes de Björnstierne Bjornson, adaptation française de MM. Schürmann et Jacques Lemaire. . . . . 2 »

L'ARGENT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre-Libre
le 6 Mai 1895.

DU MÊME AUTEUR :

COMME ILS SONT TOUS, 5 actes en prose.
LE LENDEMAIN, 1 acte en prose.

ÉMILE FABRE

L'ARGENT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1895

Les droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

A

HENRY BECQUE

Témoignage de reconnaissance et de déférente admiration d'un disciple

EMILE FABRE.

291387

PERSONNAGES

REYNARD.	MM. ARQUILLIÈRE.
LOUIS ROUX	ANTOINE.
LAURENT REYNARD (24 ans) .	LAROCHELLE.
BOUSQUET	PAUL EDMOND.
MADAME REYNARD	Mmes HENRIOT.
MATHILDE ROUX (sa fille) . . .	BRIENNE.
IRMA.	LUCE COLAS.
JULIENNE.	ZAPOLSKA.

A Marseille, de nos jours. Chez Reynard.

L'ARGENT

ACTE PREMIER

Deux salons se faisant suite et communiquant par une large baie.

Dans le premier salon : deux portes à droite ; une porte à gauche.

Une table à droite. — Un canapé à gauche. Fauteuils, chaises, etc.

Dans le second salon, qui occupe le fond de la scène : une cheminée (face au public) dans laquelle est allumé un grand feu. — Autour de cette cheminée : fauteuils ; devant, une table. — Lustre au plafond.

Ameublement riche mais de mauvais goût.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME REYNARD, LAURENT, MATHILDE, puis IRMA.

Madame Reynard et Mathilde sont à droite. — Elles boivent leur café au lait. — Laurent est à gauche, étendu

sur le canapé. — Il siffle l'air de la *Favorite* : « Un ange, une femme inconnue... »

MADAME REYNARD.

As-tu fini de siffler?

LAURENT.

Je n'ai rien à faire.

MATHILDE.

Occupe-toi de la maison. Essaie de te rendre utile, au lieu de rester toute la sainte journée les mains dans les poches...

MADAME REYNARD.

Ou de prendre des culottes à ton cercle. Tu pourrais nous économiser les deux cents francs de Sicard.

LAURENT.

Parbleu! Je vais enfiler des manches vertes et m'atteler à la correspondance. Pendant que tu y es, maman, envoie-moi à l'usine, remplacer Bousquet, comme surveillant. Je fabriquerai le chocolat si tu veux.

MADAME REYNARD.

Ne fais pas l'idiot.

MATHILDE.

Tu n'es bon à rien, on le sait du reste.

LAURENT, tranquillement, sans aigreur.

Mathilde, ma grande sœur, on ne s'occupe pas de vous, laissez-moi donc tranquille.

MATHILDE.

Ah! mon mari est bien bête de s'échiner à faire prospérer la maison.

LAURENT.

Roux est payé.

MATHILDE, ironique.

Oui. Six mille francs par an.

MADAME REYNARD, à Mathilde.

Et dix pour cent sur les bénéfices.

MATHILDE, à Laurent.

Enfin quand notre pauvre père mourra, tu prendras ta part d'héritage.

LAURENT.

A moins que tu ne préfères me voir aller tout nu, comme un petit Saint Jean.

MATHILDE.

Alors, tu devrais t'inquiéter un peu plus de nos affaires.

Laurent se remet à siffler. — Irma époussète les meubles dans le salon du fond.

MADAME REYNARD, l'appelant.

Irma, emportez ces bols.

IRMA, familière.

Est-ce que vous sortez ce matin?

MADAME REYNARD.

Non.

MATHILDE.

Mais si. Nous devons aller avec M. de Saint-Régis, visiter la villa de madame Joffre.

MADAME REYNARD.

Tiens... Je l'avais oublié.

IRMA.

Venez-vous vous habiller?

MADAME REYNARD.

Il est neuf heures à peine... J'ai bien le temps... Vous me sortirez ma robe noire, à dentelles,

IRMA.

Oh! vous allez l'abîmer à la campagne, où tout doit être humide en ce moment. Mettez plutôt votre robe de laine.

MADAME REYNARD.

Oui... vous avez raison... (Irma sort. — A Mathilde.) Ton père ne tardera pas à rentrer.

MATHILDE.

Le docteur l'attendait chez lui, à huit heures et demie. Papa et mon mari ont pris la voiture.

MADAME REYNARD.

Je lui ai recommandé de rentrer au plus vite. C'est aujourd'hui sa première sortie. Qu'aura dit le médecin? Pourvu qu'aucun malheur ne menace Jean!

MATHILDE.

Mais non, père ne risque rien. C'est un coup de sang qu'il a eu le mois dernier. Voilà tout. Va, tu as été plus éprouvée que lui.

MADAME REYNARD.

Oui, je me croyais fichue avec mon foie malade. Mais ces deux mois passés à Vichy, en compagnie de Ternant, m'ont presque rétablie.

MATHILDE.

Tu vois.

MADAME REYNARD.

C'est égal, je préférerais m'en aller la première... Je ne suis qu'une vieille patraque.

LAURENT.

Toi? Tu es fraîche comme la rose... Quand tu as ta robe claire et ton beau chapeau à fleurs je suis sûr que les jeunes gens te suivent dans la rue. Ils doivent te prendre pour une de ces demoiselles.

MADAME REYNARD, riant.

Veux-tu te taire... grande bête...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUX.

Roux entre par le fond. — Tout le monde se lève. On l'entoure.

TOUS, vivement.

Eh bien?

MATHILDE.

Où est papa?

ROUX.

Je lui ai laissé la voiture, et je suis revenu à pied. Il est allé voir son collègue du tribunal de

commerce, le président Bonnier. Il a voulu que sa première visite fût pour lui....

LAURENT, MATHILDE, MADAME REYNARD, ensemble.

Enfin, comment va-t-il ? Que vous a dit le docteur ?

ROUX, hochant la tête.

Ha ! (Madame Reynard et Mathilde restent interdites.) Oh ! ne vous désolez pas à l'avance. Reynard n'est pas condamné. M. Arnaud m'a simplement dit que son état empirerait s'il avait de nouvelles attaques.

MADAME REYNARD.

Ce sont des épreuves bien rudes que Dieu nous prépare. Jean ne sait rien au moins ?

ROUX.

Non, certes. Le docteur n'a pas cru devoir l'alarmer tant qu'aucun péril immédiat ne le menace.

MATHILDE.

Il a bien fait.

ROUX.

Je vous répète, belle-maman, qu'il ne faut pas vous inquiéter outre mesure. Avec de grands soins nous sauverons Reynard. D'abord nous allons le forcer à se reposer. J'aurai un entretien avec lui. Je tâcherai de lui faire comprendre qu'il a un absolu besoin de calme et de tranquillité. Vous le lui direz vous aussi.

MADAME REYNARD.

Certainement.

ROUX.

Il devrait même se donner quelques distractions... voyager un peu...

MADAME REYNARD.

Non, non. Qu'il ne quitte pas sa famille en ce moment. Sa situation peut s'aggraver. Il faut qu'il nous ait tous auprès de lui. Sans compter qu'il peut avoir des volontés à faire connaître.

ROUX.

Qui l'empêcherait de prendre des dispositions avant son départ ? Nous trouverions même, là... un bon prétexte pour l'engager à manifester ses intentions relativement à sa fortune. Certes il n'y aura pas de difficultés entre nous, nous sommes trop unis... mais il vaut mieux être fixés à l'avance.

LAURENT.

Evidemment.

MATHILDE.

Tu as raison.

ROUX.

Un voyage lui fera du bien... croyez-moi... Reynard travaille trop.

MADAME REYNARD, désolée.

Oui. Mes pauvres enfants, votre père s'est tué pour vous.

MATHILDE.

Comme tu exagères tout ! A l'entendre, on croirait que papa est perdu. Il n'en est rien, heureusement, et tu vas voir, comme nous allons le cajoler, le dorloter.

ROUX.

Il a beaucoup peiné, c'est incontestable, mais il faut se donner du mal pour devenir un des premiers négociants de Marseille et amasser une grosse fortune.

LAURENT.

Deux millions?

MADAME REYNARD, se récriant.

Deux millions! On voit bien que tu es habitué à flanquer l'argent par les fenêtres... Deux millions! Il faut joliment trimer pour les gagner.

ROUX.

Oui... deux millions... c'est beaucoup... quoique cependant...

MADAME REYNARD.

Vous croyez que nous possédons tant que ça?

ROUX.

Dame! calculez. Notre marque et l'usine valent six cent mille francs. Cette maison-ci qui est bien située, boulevard Longchamps, trois cent cinquante mille. L'immeuble de la rue de Lodi, cinquante mille.

MATHILDE.

Cela fait un million!

ROUX.

Restent maintenant nos valeurs. (A madame Reynard.) Mieux que moi vous en savez le montant.

MADAME REYNARD.

Non... ça... je l'ignore.

ROUX.

Voilà belle-maman qui fait la cachottière! Rey-

nard n'a jamais ouvert devant vous le coffre-fort où il renferme ses obligations ?

MADAME REYNARD.

Je n'ai pas regardé ce qu'il y a dedans.

LAURENT, riant.

Tu nous permets d'en douter, hein?

ROUX.

Il a trois mille francs de rentes sur l'Etat, soit un capital de cent mille francs... plus cinquante mille francs en actions de chemins de fer du Nord.

MADAME REYNARD, rectifiant.

Quarante mille francs de chemins de fer.

ROUX.

Quarante mille. Soixante mille francs de Turc ; autant de la Compagnie des Docks, et trente mille francs environ des Transports Réunis... Nous sommes à douze cent quatre-vingt-dix mille francs. Il faut ajouter à cette somme une soixantaine de mille francs de créances diverses et de billets en circulation, ce qui nous constitue une fortune totale de treize à quatorze cent mille francs.

MADAME REYNARD, à Laurent.

Tu vois ?

ROUX.

A partager en trois.

MATHILDE.

En deux... Laurent et nous.

ROUX.

Et ta mère ? Soit quatre cent cinquante mille francs pour chacun. Ce n'est pas le Pérou.

MATHILDE.

Maman n'a pas besoin de quatre cent cinquante mille francs.

MADAME REYNARD.

Et pourquoi ?

LAURENT.

Que ferais-tu de tout cet argent ?

MADAME REYNARD.

Ça me regarde. Et au surplus, je ne vois pas ce qui empêcherait mon mari de me laisser toute sa fortune à sa mort.

LAURENT.

Tu n'y as pas droit. Tu n'as pas même droit au tiers.

ROUX.

Ah bien! non, belle-maman... vous n'êtes pas raisonnable. Si quelqu'un doit être avantagé, c'est moi.

MADAME REYNARD.

A cause? Vous travaillez pour la maison? J'ai travaillé moi aussi.

MATHILDE.

Oh! moins que mon mari.

LAURENT.

Personne ne doit être avantagé. A la mort de papa...

Reynard entre par le fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus REYNARD.

MATHILDE, apercevant Reynard.

Ah! voilà papa.

Reynard descend en scène. Grand, fort, sanguin. D'allures décidées. Il paraît joyeux. Tout le monde l'entoure. On lui enlève son chapeau, son pardessus. Chacun est plein de prévenances pour lui.

Ensemble.

MADAME REYNARD.

Eh bien, tu vas mieux?

MATHILDE.

Louis vient de nous faire connaître la réponse du docteur.

LAURENT.

Il paraît que tu es guéri.

MADAME REYNARD.

Et tu te faisais du mauvais sang.

REYNARD.

Oui, oui. Je vais bien. J'ai pris Arnaud à part, et je lui ai dit : « Je suis un homme. Parlez-moi franchement. Que pensez-vous de mon état? » Il m'a répondu : « Vous ne vous êtes jamais mieux porté. » Parbleu! C'est bien mon avis.

TOUS, sauf Roux, rassurés par le ton de Reynard.

Ah!

MADAME REYNARD.

Mais gare aux imprudences.

MATHILDE.

Et à la fatigue.

REYNARD.

Je me soignerai. C'est entendu. (Tirant un papier de sa poche.) Arnaud m'a ordonné quelques remèdes. (A sa femme.) Marie, envoie donc chercher ces drogues.

MADAME REYNARD.

J'expédie tout de suite Julienne chez le pharmacien.

Elle sort par le fond, en emportant l'ordonnance.

REYNARD.

Ternant, que j'ai rencontré, a paru surpris de ma bonne mine, et Bonnier ne s'attendait guère à ma visite. Je lui ai dit que je reprendrai dès demain mes fonctions au tribunal de commerce.

LAURENT.

Tu vas te remettre à la besogne?

REYNARD.

Diantre, oui.

ROUX.

Ce n'est pas raisonnable.

REYNARD.

Je ne peux pas rester indéfiniment les bras croisés. (A Laurent, qui a allumé une cigarette.) Va fumer plus loin, toi. Depuis le début de cette sacrée maladie, l'odeur du tabac me donne envie

de vomir. (Laurent va dans la pièce du fond, se jette sur un fauteuil, et fume sa cigarette en se chauffant les pieds à la flamme de la cheminée.) Avez-vous revu de Saint-Régis, Louis, pour notre affaire de Lyon?

ROUX.

Non.

MATHILDE.

Il va venir ce matin même nous prendre ici maman et moi. Nous allons chez madame Joffre (A Roux.) visiter cette campagne que tu dois m'acheter.

ROUX, à Mathilde.

Fais-moi appeler dès son arrivée.

ROUX, à Reynard.

J'ai rendez-vous, vers neuf heures et demie, dans nos bureaux, avec Barbot, le syndic de la faillite Maurel, et puisque vous voilà...

MATHILDE.

Vous allez causer d'affaires sérieuses? Je vous laisse. Je vais m'habiller. Au revoir, papa.

Elle sort, deuxième plan à droite.

SCÈNE IV

REYNARD, ROUX, puis MADAME REYNARD.

REYNARD.

Vous devez voir Barbot, dites-vous?

ROUX.

Oui. Les créanciers font vendre la raffinerie de Maurel. Une raffinerie nous serait utile.

REYNARD.

Celle-là vient de faire faillite.

ROUX.

Nous l'aurons pour un morceau de pain...

REYNARD, s'emportant brusquement.

Non... non... mille fois non. D'abord nous ne consommons pas d'énormes quantités de sucre.

ROUX.

Soit! Mais quel trompe-l'œil pour nos clients! Personne ne songerait alors à faire analyser nos produits. Nous ne serions plus menacés de procès désagréables, comme celui de la Nouvelle Epicerie de Paris.

REYNARD.

Nous l'avons transigé. Et même j'ai eu tort de vous écouter.

ROUX.

Vraiment? Eh bien, si nous avions plaidé, nous aurions été rasés. Votre femme a appris hier, par Ternant, le banquier, ami intime du procureur, qu'au moment du procès, le directeur de la Nouvelle Epicerie avait déposé contre nous une plainte en falsification de produits alimentaires.

REYNARD.

Ah! la canaille!

ROUX.

Vous voyez donc qu'une raffinerie...

REYNARD, impérieux.

Non... non... Ne parlons plus de votre raffinerie. C'est une question enterrée.

ROUX, bonhomme, lui frappant sur l'épaule.

Là... là... ne vous fâchez pas. Si je vous donne un conseil, c'est dans l'intérêt de la maison et de notre bourse. J'ai besoin d'argent.

REYNARD.

Vous?

ROUX.

Sans doute. Je ne mets pas un sou de côté. Votre fille mange tout. Je ne devrais pas être obligé de vous le rappeler. Je pense cependant que le moment venu, vous m'en tiendrez compte, n'est-ce pas?

REYNARD.

Pourquoi laissez-vous faire Mathilde?

ROUX.

Elle n'écoute pas mes remontrances. A la rigueur, je supporterais tous ses défauts. En ménage, il faut être patient... mais je voudrais qu'elle fût un peu plus économe. Elle me dépense gaillardement ses quinze mille francs chaque année. Elle porte des robes de huit cents francs et des chapeaux de quatre-vingts.

REYNARD.

Ah ! la sacrée coquette ! Si on m'avait dit, il y a vingt-huit ans, quand ma femme a accouché d'elle, dans notre arrière-boutique, que cette petite porte-

rait un jour des chapeaux de quatre-vingts francs, j'aurais bien ri.

ROUX.

Je ne ris pas, moi. En la mariant, vous lui avez donné cent mille francs... Cent mille francs, dont il faudra d'ailleurs que je tienne compte à Laurent... plus tard... le plus tard possible... car vous vivrez aussi longtemps que les corneilles, vous... A moins que... à moins que... vous ne me dispensiez de ce rapport à la succession...

REYNARD.

Nous n'en sommes pas encore là!

ROUX.

Sans doute... Mais quand nous y arriverons Mathilde aura mangé plus de deux fois sa dot, et il ne serait pas juste que je doive rembourser à Laurent...

REYNARD.

Nous verrons. D'ailleurs, si la petite ne pense qu'à la toilette, aux bagatelles, à qui la faute ? A vous.

ROUX.

A moi ?

REYNARD.

Certainement. Elle est oisive, inoccupée. Faites-lui un enfant. Qu'attendez-vous? Il y a six ans que vous avez épousé ma fille. Nous n'avons pas tant tardé Marie et moi. Un an après notre mariage, elle me donnait Mathilde.

ROUX.

Trop coûteux les enfants ! J'en aurai quand je serai millionnaire.

REYNARD.

Je souhaite alors que vous le soyez vite, s'il me faut attendre jusque-là pour devenir grand-père.

ROUX, insinuant.

Dame ! je voudrais l'être demain. J'y travaille. Ah ! je travaille, vous ne le nierez pas. Je suis actif et débrouillard. Depuis que je vous seconde, en six ans, nos ventes ont presque doublé. L'usine, vous le savez, me doit sa prospérité. C'est moi qui ai eu l'idée de créer, pour le jour de l'an, nos articles de luxe et de fantaisie..., où nous écoulons tout notre vieux stock en magasin... J'ai d'autres idées encore... mais il me faudrait des capitaux... Ah ! si l'on m'aidait... si j'héritais... Si quelqu'un s'intéressait à moi et me laissait un jour une forte somme... au lieu de la donner à des gens qui la gaspilleraient... je crois que je saurais la faire fructifier... mais qui me laissera cette somme ?

REYNARD, vivement.

Vous devez descendre au bureau conférer avec Barbot ?

Madame Reynard entre par le fond.

ROUX, tirant sa montre.

J'y descends même tout de suite.

MADAME REYNARD.

Voilà, Julienne est chez le pharmacien.

REYNARD, achevant sa phrase.

Envoyez chercher Bousquet à l'usine, dites-lui de

monter ici. J'ai quelques explications à lui demander sur le dernier envoi de Buenos-Ayres.

ROUX, se retirant.

Avec Barbot rien à faire?

REYNARD.

Non, non. Laissez-lui vendre sa raffinerie.

Roux sort par le fond.

SCÈNE V

REYNARD, MADAME REYNARD.

MADAME REYNARD.

A propos de Buenos-Ayres, M. Ternant m'a dit avant-hier, qu'on n'a pas été satisfait de la dernière expédition.

REYNARD.

De quoi se mêle-t-il, Ternant ?

MADAME REYNARD, protestant.

Oh ! c'est lui, qui nous a recommandés à son ami Miguel, correspondant des maisons là-bas. Ah ! j'ai aussi rencontré avant-hier, chez Ternant, une cousine de M. Marius Roberti, le directeur de l'*Intégrité*. Il voudrait que tu lui donnes des annonces.

REYNARD.

Des annonces ? A ce sale journal, qui vit de scandales ? Jamais. Et puis, il ne paraît qu'une fois par semaine.

MADAME REYNARD.

Ma commission est faite, je m'en lave les mains. (S'approchant de lui.) Mais tu as bonne mine, sais-tu. Le grand air t'a fait du bien. Nous devrions cette après-midi, aller tous les deux, nous promener en voiture, sur la plage, comme des amoureux.

REYNARD.

Non, ma bonne, non. Il me faut travailler et rattraper le temps perdu pendant ma maladie.

MADAME REYNARD.

Le temps perdu ? Mais pour qui t'esquintes-tu le tempérament? Pour tes enfants ? Si tu crois qu'ils nous en sauront gré, après notre mort! Imite-moi. Je ne rechignais pas devant la besogne, tu le sais. A l'épicerie, j'étais levée avant cinq heures du matin, et je lavais le plancher. Quand les clients arrivaient, à sept heures, le magasin était propre comme un sou. Mais, puisque Dieu a béni notre travail et nous a faits riches, j'entends profiter de notre richesse, dormir tout mon saoûl, manger de bons morceaux, enfin me reposer là. Repose-toi, toi aussi. Tu n'es plus jeune. Tu serais bien avancé si tu mourais à la peine... et je serais dans de beaux draps, moi !

REYNARD.

Toi ?

MADAME REYNARD.

Dame! Si tu crois que je rirais en te perdant, après trente ans de mariage. Je viendrais à mourir, serais-tu bien gai ? Et puis, la vie changerait ici. Les enfants gouverneraient. Ils auraient tout, l'argent, la maison...

REYNARD.

Rien ne te manquerait.

MADAME REYNARD, avec intention.

C'est évident... mais ça ne serait pas la même chose... Ils auraient l'air de me faire l'aumône. Il leur semblerait que la fortune leur appartient. Ils ne savent pas que j'ai travaillé, autant que toi, pour la gagner.

REYNARD.

Mais si... ils le savent.

MADAME REYNARD, même jeu.

Non. Ils ne m'ont pas vue trimer ! Te rappelles-tu nos premières années de ménage? Je faisais toutes les courses embêtantes, et à l'époque des échéances, c'est moi qui allais demander le renouvellement des billets.

REYNARD.

Solliciter n'a jamais été mon fort.

MADAME REYNARD.

Je me souviens des premiers billets que tu avais souscrits à Ternant, notre banquier, pour l'argent qu'il nous avait prêté afin de nous établir. Nous ne pouvions les payer. J'étais obligée d'aller à sa banque, et de le supplier de nous accorder de nouveaux délais. Ah! les fichus moments! J'en ai la chair de poule quand j'y pense. Sans moi, tu étais dans le lac. Va, il y a bien la moitié de ta fortune qui m'appartient.

REYNARD, plaisantant.

La veux-tu tout de suite?

MADAME REYNARD.

Non... non... le plus tard possible.

REYNARD.

Sois sans crainte, d'ailleurs, je prendrai des précautions. Tu ne seras pas dans la gêne. J'ai l'intention formelle de t'avantager dans mon testament.

MADAME REYNARD.

Oui ! Je m'en doutais bien. Mais des fois, tu sais, même avec les meilleures intentions du monde, on ne fait pas ce que l'on veut. Tiens, vois cette pauvre madame Jordanet. Elle était mariée sous le régime de la séparation, comme nous. Elle avait travaillé autant que son mari, ils avaient fini par acquérir une jolie fortune, comme nous. Pour la récompenser, Jordanet lui avait promis de lui laisser tout ce dont la loi lui permettait de disposer en sa faveur. Un jour, il a fait une chute de cheval, et il est mort sur le coup, sans pouvoir faire connaitre ses volontés. Eh bien, les fils de madame Jordanet n'ont pas hésité une seconde à prendre leur mère par la main, et à la mettre à la porte. Fiez-vous aux enfants.

REYNARD.

Il ne t'arrivera rien de pareil, va ; j'y veillerai.

MADAME REYNARD.

J'y compte bien. (Un temps.) Une seule chose, m'embête, c'est que mes parents n'aient pas pu me donner une plus forte dot ; car si le bon Dieu me rappelait à lui la première, je te laisserais tout.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAURENT.

Laurent qui pendant les scènes précédentes, après avoir fumé sa cigarette, se promenait dans la pièce du fond, vient de redescendre en scène. Il entend les dernières paroles de sa mère.

LAURENT.

Tu ne le pourrais pas, tu sais, tu as des enfants.

MADAME REYNARD.

Quoi ! Quoi ! Tu n'auras pas un sou... Pour que tes usuriers viennent te réclamer ce que tu leur dois ? Merci.

LAURENT.

Eh ! il faudra bien que je les rembourse tôt ou tard.

MADAME REYNARD.

En tout cas, ce ne sera pas avec mon argent. Quand je ferai mon testament... (Laurent hausse les épaules — Intentionnellement.) Mais je n'aurai pas peur de le faire. Ça ne fait pas mourir, (A Reynard.) n'est-ce pas ?

REYNARD, évitant de répondre.

Evidemment, évidemment... Au revoir !

On entend sonner une demie.

MADAME REYNARD.

Neuf heures et demie ! Déjà. Et moi qui bavarde

là. Il faut que je m'habille. M. de Saint-Régis ne tardera pas sans doute à arriver. Vite ! Vite !

Elle sort par la gauche. — On voit Irma, dans la pièce du fond, arranger les bûches dans la cheminée. — Reynard va sortir par la droite. — Laurent le rappelle.

LAURENT.

Papa ?

REYNARD.

Quoi ?

LAURENT.

Il me faudrait quelques louis.

REYNARD.

Tu as encore joué et perdu ?

LAURENT.

Oh ! une bagatelle.

REYNARD, prend dans son portefeuille un billet.

Tiens... Voilà cent francs.

LAURENT.

Pas plus ?

REYNARD.

Travaille, si tu en veux davantage.

LAURENT.

Je ne suis bon à rien, vous me le dites tous ici.

REYNARD.

Alors, tu aurais dû finir ton droit, au lieu de nocer et de te faire coller à tes examens. Tu gagnerais de l'argent aujourd'hui. Tu n'aurais plus besoin de m'en demander.

Il sort, premier plan droite.

SCÈNE VII

LAURENT, IRMA, puis ROUX.

Irma, voyant Laurent seul, descend et s'approche de lui.

IRMA.

Comment va ton père ?

LAURENT.

Pas bien.

IRMA.

Le médecin l'a dit à Roux ?

LAURENT.

Oui.

IRMA.

Tu lui demandais de l'argent ? Pour moi ? (Silence.) Ah ! oui... encore le jeu. Tu ferais mieux de me donner tout ce que tu gaspilles. Et puis, ne demande plus rien à ton père. N'aie pas l'air d'un dissipateur. Sois très aimable avec lui : il peut être obligé de faire son testament d'un jour à l'autre. Je suis certaine que chacun ici doit être plein de prévenances pour lui... Ton beau-frère par exemple, qui, malgré son air bon enfant, est un gros malin. Il a déjà trouvé le moyen de ne pas payer de loyer. Il économise ainsi près de quinze cents francs par an, et il occupe les plus beaux appartements de la maison. (Pause) Es-tu allé voir le petit, hier ?

LAURENT.

Non.

IRMA.

Alors, tu vas y aller aujourd'hui.

LAURENT.

Pourquoi ne vas-tu pas, toi-même, à Sainte-Marguerite ?

IRMA.

Ta mère ne veut pas me laisser sortir.

LAURENT.

Je t'ai vingt fois proposé de te louer une chambre en ville et de te mettre dans tes meubles. Tu serais ta maîtresse.

IRMA.

Non. Je veux rester ici, savoir ce qui s'y passe. Il faut bien que je m'occupe un peu de nos intérêts, puisque tu ne t'en occupes pas toi-même. Et puis, je tiens à t'avoir toujours sous les yeux, à te surveiller. Mou comme tu l'es, une femme te mettrait aisément le grappin dessus. Mais ne t'avise pas de me faire des traits; il t'en cuirait. Je ne quitterai cette maison qu'après notre mariage.

LAURENT.

Ma mère s'apercevra tôt ou tard de quelque chose. J'ai horreur des complications.

IRMA.

Il n'y en aura pas. Quant à ta mère, qu'elle ne s'avise pas de critiquer ma conduite : je lui répondrais. Je ne m'occupe pas de ce qu'elle fait, moi.

LAURENT.

Je t'ai déjà dit qu'il me déplaît de t'entendre parler ainsi.

IRMA.

Oh! comme si tout le monde ici, sauf ton père, ne savait pas ce qui se passe, avec le banquier.

LAURENT.

Enfin, tu n'as rien à dire sur maman: elle est ma mère et ta maîtresse.

IRMA, vexée.

Tu vas aller voir le petit cette après-midi.

LAURENT.

Je n'en ai pas le temps.

IRMA, sèchement.

Tu vas y aller aujourd'hui même. Il y a une semaine que je n'ai pas de ses nouvelles : il peut être malade.

LAURENT.

La nourrice nous aurait avertis.

IRMA.

Ça t'ennuie donc bien de voir ton fils? Tu préfères aller t'abrutir dans quelque café? Tiens, voilà ton chapeau. Descends à la station de voitures. Tu verras Etienne, le cocher qui te conduit habituellement. Tu lui diras de t'attendre à deux heures. Allez... hop! marche! Et plus vite que ça.

Laurent remonte. Roux entre par le fond.

ROUX.

Vous sortez?

LAURENT.

Oui, une course à deux pas d'ici, je reviens.

Il sort.

ROUX, à Irma.

Dites à madame Reynard de ne pas s'habiller... on ne va pas à la campagne ce matin.

Irma sort par la gauche. Mathilde est entrée par la droite, tout habillée, prête à sortir. Elle entend la phrase de Roux.

SCÈNE VIII

ROUX, MATHILDE.

MATHILDE.

Comment ! On ne va pas à la campagne ?

ROUX.

Non. De Saint-Régis vient de me le dire. Madame Joffre est malade.. Tu visiteras la campagne une autre fois. Je ne suis pas pressé de l'acheter.

MATHILDE.

Je ne verrai pas M. de Saint-Régis ?

ROUX.

Il reviendra dans trois quarts d'heure. Si tu veux, il te mènera chez madame Hardouin, pour te montrer les reliques que son neveu le chanoine a rapportées de Palestine. Profites-en pour parler avec lui de notre affaire de Lyon,

cette fourniture de chocolat aux hôpitaux. Il connaît l'économe et son cousin y est médecin en chef. S'il le veut, l'affaire est faite. Je viens de lui en toucher deux mots. J'ai cru même devoir lui offrir un joli courtage. Mais il a pris ses grands airs et l'a refusé. C'est fier comme Artaban, et c'est gueux comme un rat. Car, il n'a pas le sou, tu sais.

MATHILDE, d'un ton aigre.

Je le sais. M. de Saint-Régis est pauvre. Ce n'est pas un crime. Ruiné, il s'est fait soldat; n'est-ce pas plus honorable que s'il avait essayé d'épouser une héritière ?

ROUX.

Tu lui trouves toutes les qualités, toi. Ça ne m'étonne pas. C'est ton *flirt*.

MATHILDE.

Si tu dois employer des mots anglais, prononce-les bien : on dit *fleurt*.

ROUX.

Oh! flirt ou fleurt! en français cela signifie qu'il te fait la cour, n'est-ce pas?

MATHILDE.

Eh bien? Après ?

ROUX.

Après ? Il me semble que j'aurais le droit de m'en formaliser. D'ailleurs, je ne m'en formalise pas. Flirte ou fleurte.. Je sais bien que ce n'est pas sérieux. Mais revenons à la campagne. Quel prix en demande-t-on? Je ne veux pas la payer plus de vingt-cinq mille francs.

MATHILDE.

Je crains qu'on n'en veuille davantage...

ROUX.

Alors.. je ne l'achèterai pas.. où veux-tu que je prenne l'argent?

MATHILDE.

L'argent? Nous serons riches un jour ou l'autre. D'abord ta tante de Nancy...

ROUX.

Ma tante n'a que cinquante-cinq ans.

MATHILDE.

Et mon père, as-tu causé avec lui? Il devrait t'avantager. Toi seul travailles ici, et t'occupes de la fabrique.

ROUX.

Diable! c'est un sujet délicat et pas commode à aborder. Je ne veux pas trop insister là-dessus... D'ailleurs, il a l'esprit très droit et il est équitable.

MATHILDE.

Si tu crois que ma mère imitera ta réserve! Quant à Laurent, il s'est déjà fait avancer plus de trente mille francs pour payer ses dettes de jeu. Enfin, agis à ta fantaisie. Tu es libre de faire du sentiment, mais je n'entends pas être la victime de ton donquichottisme. Je tiens à avoir une campagne. Toutes mes amies en ont une.

ROUX.

Tu n'es pas raisonnable. Je me prive de tout, moi, pour économiser. Je passe toute la journée au bureau, et je travaille le soir jusqu'à minuit.

MATHILDE.

Si tu travailles tant, fais-toi payer en conséquence par mon père. Cela ne me regarde pas. Je ne veux pas pour ton bon plaisir avoir l'air d'une pauvresse, aux yeux de mes amies.

ROUX.

Attends au moins, avant de gaspiller notre argent, que nous soyons riches, que nous l'ayons cet héritage dont tu parles tant.

MATHILDE.

Dix ans, alors ? Je ne serai plus jeune. J'entends profiter de ma jeunesse.

ROUX.

Eh ! saprelotte ! Je ne peux pas aller voler sur le grand chemin pour entretenir ton luxe. J'ai réussi à mettre de côté une somme assez rondelette... mais si tu vas la jeter par les fenêtres ! Et même, sans reproches, si je t'avais écoutée, aux premiers mois de notre mariage, je ne pourrais pas supporter aujourd'hui notre train de maison ! Je n'aurais pas travaillé. Nous serions allés nous promener sur la Corniche, au clair de la lune, nous aurions fait des voyages en Italie, en Suisse... bref, un tas de bêtises que j'ai eu le bon sens d'éviter.

MATHILDE, sèchement.

Mais je n'en fais plus, de bêtises, comme tu dis. Je demande des choses raisonnables Je veux avoir ce qu'ont toutes les femmes de mon rang, et je l'aurai... je t'en réponds.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME REYNARD, puis JULIENNE, puis LAURENT.

MADAME REYNARD, entrant par la gauche.

Alors! On ne sort pas?

MATHILDE.

Madame Joffre est malade.

MADAME REYNARD.

Ah! la pauvre femme! Tant pis! Tant pis! Tu vas te déshabiller?

MATHILDE.

Non. M. de Saint-Régis doit venir me chercher pour aller chez madame Hardouin.

MADAME REYNARD.

Madame Hardouin? Je la verrais volontiers.

MATHILDE, vivement.

Oh! il faudrait t'habiller... Tu ne serais pas prête. Et puis nous ne ferons qu'aller et venir.

JULIENNE entre par le fond. Elle a un carton à chapeau, à la main.

Madame, voilà le chapeau que vous envoie la modiste.

MATHILDE.

Mon chapeau? Vite!... que je le mette... M. de Saint-Régis le verra.

Roux lève les bras au ciel et passe à droite.

MADAME REYNARD.

Où allez-vous?

ROUX.

Chercher votre mari... Bousquet nous attend à l'usine.

Il sort, premier plan à droite. — Julienne sort par le fond. — Mathilde pendant ce qui suit, ôte le chapeau qu'elle avait sur la tête, et met celui qu'on vient de lui apporter.

MATHILDE, à madame Reynard.

Comment le trouves-tu? Il est joli?

MADAME REYNARD.

Très joli.

MATHILDE.

C'est M. de Saint-Régis et moi qui l'avons choisi.

MADAME REYNARD.

M. de Saint-Régis se connaît même en chapeaux?

MATHILDE.

Tu vois.

MADAME REYNARD.

Alors, tu le consultes sur ta toilette?

MATHILDE.

Il a du goût.

MADAME REYNARD.

Veux-tu que je te donne un conseil?

MATHILDE.

S'il est bon, ce qui m'étonnerait, donne-le.

MADAME REYNARD.

Tu ne devrais pas consulter M. de Saint-Régis sur ta toilette, et tu ne devrais pas, surtout, le voir si souvent.

MATHILDE.

Pourquoi ça, je te prie?

MADAME REYNARD.

Il prend avec toi des familiarités qui feront parler.

MATHILDE.

Je me moque du qu'en dira-t-on.

MADAME REYNARD.

Tu as tort.

MATHILDE, la regardant.

Tu t'en moques bien.

MADAME REYNARD.

Moi, ça n'est pas la même chose.

MATHILDE.

Tu vas où tu veux, tu vois qui tu veux, sans t'inquiéter de ce que dit le monde.

MADAME REYNARD.

Eh!... je n'ai pas vingt-huit ans.

MATHILDE, d'un ton ambigu.

La belle raison! Ce n'est pas ce qui empêcherait de jaser.

MADAME REYNARD.

Il vaudrait mieux te montrer plus souvent avec ton mari qu'avec M. de Saint-Régis, tu l'avoueras.

MATHILDE.

Mon mari n'a pas le temps de s'occuper de moi. Nos caractères ne s'accordent pas. Enfin, il est toute la journée à son bureau.

MADAME REYNARD.

Mais le soir, il est libre, tu pourrais le voir, et tu l'évites. Tu as eu la belle idée de faire chambre à part.

MATHILDE.

Tous les gens comme il faut ont deux chambres séparées. N'as-tu pas la tienne?

MADAME REYNARD.

J'ai cinquante ans, et Reynard soixante. Et puis, tu serais bien attrapée, si je te donnais un frère.

MATHILDE, haussant les épaules.

Oh!

MADAME REYNARD.

Aujourd'hui, parbleu!... c'est certain... mais autrefois... Non, quand nous avons eu Laurent, nous avons décidé de nous en tenir là, et nous avons fait deux lits! C'est dans votre intérêt, pour que vous soyez plus riches un jour. Mais toi, qui n'as pas encore d'enfant...

MATHILDE.

Un enfant? Je ne suis pas folle.

MADAME REYNARD.

Mais quelle folie y a-t-il...?

MATHILDE, nettement.

Enfin laisse-moi tranquille. Je ne m'occupe pas de toi, ne t'occupe pas de moi.

MADAME REYNARD, froissée.

C'est bon, c'est bon. D'ailleurs, tu es mariée. Je n'ai plus à surveiller ta conduite. C'est un soin qui regarde ton mari... Je n'en suis pas fâchée.

LAURENT, qui vient d'entrer.

Bon! Voilà maman qui ronchonne encore.

MADAME REYNARD.

Et puis, toi, fais-moi le plaisir d'être plus poli, hein? Il me semble que lorsque je fais une observation vous pourriez m'écouter plus respectueusement. (Laurent rit, Mathilde hausse les épaules.) Je suis votre mère... Et vous n'avez rien à me reprocher, n'est-ce pas? Je vous ai passé vos fantaisies, vos caprices. Je vous ai soignés, dorlotés, donné de l'argent tant que vous en avez voulu. (A Laurent.) Quand tu étais au lycée, ce n'est pas ton père qui payait tes fredaines. C'est moi. Et pour te faire passer ton bachot, je t'ai donné dix mille francs. (A Mathilde.) Quand tu étais au couvent, j'ai dépensé toutes mes économies pour te payer des professeurs de diction, de dessin, de danse... que sais-je! Quand tu en es sortie, il m'a fallu tirer des carottes à ton père, pour te donner de belles toilettes, pour que tu sois mieux mise que toutes tes amies. Je ne vous demande pas de la reconnaissance. Vous êtes incapables d'en avoir. Mais j'entends que vous me respectiez, là.

LAURENT.

Veux-tu un verre d'eau sucrée?

MADAME REYNARD.

Laurent...!

Elle marche vers lui.

LAURENT.

Bon! Bon! C'est passé! (Lui prenant le menton.) Faites vite une risette à votre petit Laurent...

MADAME REYNARD.

Est-il assez câlin! On ne peut pas se fâcher avec lui! (L'embrassant.) Grande canaille, va.

SCÈNE X

LES MÊMES, REYNARD, ROUX, puis JULIENNE et IRMA.

Reynard et Roux entrent par la droite.

LAURENT.

Vous sortez?

ROUX.

Nous allons à l'usine.

MADAME REYNARD, à Reynard.

Tu rentreras bientôt?

REYNARD.

Dans un quart d'heure. Venez, Roux.

Ils remontent. — Au moment où il va passer dans le second salon, Reynard s'arrête, pousse un cri, chancelle et tombe. — Tumulte. — Cris des personnages. — On se précipite pour soutenir Reynard.

TOUS.

Ah! mon Dieu! — Qu'y a-t-il? — Soutenez-le. —

Emportons-le chez lui. — Mettons-le sur le canapé. — Julienne. — Irma. — Papa. — Il meurt... il meurt. — Non, c'est une attaque. — Reynard! — Du secours. — Dénouez sa cravate.

On l'étend sur le canapé.

LAURENT, à Julienne qui est entrée avec Irma.

Prenez une voiture... Allez chez Arnaud, le médecin... Ramenez-le.

Julienne sort.

MATHILDE, à Irma.

Des sels... Il y en a sur la cheminée, là-bas.

Ce qui suit doit être dit presque en même temps par tous les personnages.

ROUX.

Il respire.

MADAME REYNARD.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! Jean... tu m'entends..

LAURENT, voulant écarter sa mère et sa sœur.

Ne restez pas là.

MADAME REYNARD.

Laisse-moi... laisse-moi.

IRMA, donnant les sels à Mathilde.

Voilà, madame.

MATHILDE, faisant passer le flacon à Roux.

Tiens!

Roux fait respirer les sels à Reynard, qui pousse un soupir.

TOUS.

Ah!

Reynard entr'ouvre les yeux.

TOUS.

Eh bien? — Comment allez-vous? — Tu te sens mieux?

REYNARD, d'une voix très faible et avec un signe de tête.

Oui.

TOUS.

Qu'as-tu eu? — Veux-tu qu'on te donne quelque chose? — Veux-tu qu'on te porte dans ta chambre?

REYNARD, très bas.

Non... laissez-moi. (Il respire longuement.) Ah!... Ah!...

Il veut se lever.

MADAME REYNARD.

Non... ne te lève pas.

REYNARD, lentement et bas.

Ce... n'est rien... Ce n'est rien...

ROUX.

Un éblouissement?

REYNARD, fait signe que oui, et respire plus fort.

Ah!... Ah!... Ah! Sapristi.

MADAME REYNARD.

Eh bien?

REYNARD.

J'ai eu... oui... j'ai eu un éblouissement... la tête m'a tourné.

LAURENT.

On est allé chercher Arnaud.

REYNARD.

Ah! mes enfants, mes pauvres enfants, j'ai bien cru que je ne vous reverrais plus.

MATHILDE.

Papa!

ROUX.

Mais non... voyons... C'est une syncope.

MADAME REYNARD.

Il ne faut pas te frapper.

REYNARD.

S'il allait m'arriver un malheur! Si je ne pouvais plus marcher... ou me servir de mes bras. (Il pleure.) Je suis encore jeune, cependant... et Arnaud m'a dit que je n'ai rien à craindre.

LAURENT.

Certainement, tu n'as rien à craindre.

MADAME REYNARD.

Tu as trop tôt quitté la chambre.

MATHILDE.

La sortie de ce matin t'a fatigué.

REYNARD, désolé.

Je ne voudrais pas vous abandonner déjà... Vous avez encore besoin de moi.

ROUX.

A quoi diable allez-vous songer?

MADAME REYNARD.

Ça n'a pas le sens commun.

LAURENT.

Tu as seulement besoin d'un peu de repos.

ROUX.

Il ne faut plus vous occuper de la fabrique. Il serait absurde de provoquer une catastrophe par votre obstination à travailler. Vous n'avez qu'à nous donner des instructions... on les suivra de point en point. Prenez des mesures... comme si elles devaient être [illegible]s. Vous [illegible] alors délivré de tout souci [illegible]

MAD[illegible]RD.

Certainen[illegible] den[illegible]ais ne plus t'o[illegible] te[illegible]ns, il n'y aur[illegible] fa[illegible]ti-nuerait à [illegible]

Rien n'e[illegible] les événem[illegible]

Je suis per[illegible] mois, vous di[illegible]

Selon ce que [illegible] être, dans trois [illegible]

Cela n'[illegible] aujour[illegible]

ROUX.

Sans doute... Cela ne l'engage à rien... On ne s'en porte pas plus mal après... et l'on sait... que l'on peut tranquillement... s'en aller... faire un voyage .. ne plus s'occuper de ses affaires. Si j'avais des enfants, dès leur naissance, j'écrirais un petit papier... pour parer à tout... Cela vous met l'esprit en repos. On envisage l'avenir avec plus de sérénité. On sait que rien ne souffrira de votre absence.

REYNARD, après un silence.

Oui... Vous avez raison. Je réglerai tout. Je verrai mon notaire. Puis, je me reposerai, pendant quelques mois.

MADAME REYNARD.

Si tu ne veux pas te déranger, on l'enverra chercher, ton notaire.

MATHILDE.

Oui. C'est une idée, cela.

LAURENT.

J'ai justement à descendre en ville...

REYNARD.

.. non. C'est inutile. J'irai le voir dès que ai sortir.

MADAME REYNARD.

coucher, maintenant, viens.

MATHILDE.

ur mon bras.

LAURENT.

Et sur le mien.

Reynard se lève, soutenu par sa femme, Laurent et Mathilde.

MADAME REYNARD.

Doucement... là... là.

REYNARD, attendri.

Merci, mes enfants, merci.

ROUX.

Eh!... Eh!... beau-père... au milieu de votre petite famille, vous avez l'air d'un patriarche.

Ils sortent par la gauche.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME REYNARD, BOUSQUET.

Madame Reynard est assise, à droite — Bousquet (tenue simple d'employé aisé) est debout devant elle.

MADAME REYNARD.

C'est bien, mon bon Bousquet, je le lui dirai.

BOUSQUET.

Alors je prie M. Roberti d'attendre un moment encore.

MADAME REYNARD.

Oui, mon mari tâchera de passer à l'usine avant de descendre en ville.

BOUSQUET.

M. Reynard va bien?

MADAME REYNARD.

Oui. Nous avons eu une terrible alerte la semaine dernière, mais, grâce à Dieu, Jean s'est assez rapidement remis.

BOUSQUET.

Le patron ne se ménage pas assez.

MADAME REYNARD.

Je vais lui faire louer une campagne, où nous irons passer quelques mois.

BOUSQUET.

J'ai vu M. Roux, ce matin, à l'usine. Il était soucieux. J'ai cru que M. Reynard était plus malade.

MADAME REYNARD, riant.

Non... mais je devine ce qui tracassait Louis. Ils sont tous furieux ici depuis quelques jours.

BOUSQUET.

Au revoir, madame Reynard.

SCÈNE II

LES MÊMES, REYNARD, MATHILDE.

On entend une discussion dans la coulisse.

REYNARD, dans la coulisse.

Je te dis que je ferai ce que je voudrai.

MATHILDE.

Non, tu ne le feras pas, non, tu ne le feras pas. (Elle entre, par la gauche, suivie de Reynard.) Ce serait idiot.

REYNARD.

Idiot ? (Il aperçoit Bousquet.) Ah ! vous voilà, Bousquet ?

BOUSQUET.

Je venais vous chercher.

REYNARD.

Pour aller à l'usine ? Je n'ai pas le temps.

BOUQUET.

Il y a quelqu'un là-bas.

REYNARD.

Qui ?

BOUSQUET.

M. Roberti, le directeur de l'*Intégrité*. C'est pour des annonces.

REYNARD.

Roberti ? Qu'il me fiche la paix celui-là. Je ne veux rien avoir à faire avec lui ni avec son journal. Vous lui direz que vous ne m'avez pas trouvé.

BOUSQUET.

S'il demande à quelle heure il peut revenir ?

REYNARD.

S'il insiste dites-lui que je n'ai pas d'annonces à lui donner. Et puis, je vous autorise à le flanquer à la porte.

BOUSQUET, se retirant.

Bonjour, mesdames.

Il sort.

MATHILDE, à Reynard.

Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste.

MADAME REYNARD.

Quoi ? Qu'avez-vous tous les deux ?

MATHILDE.

Ne fais pas l'ignorante, tu le sais bien.

MADAME REYNARD.

Moi ?

REYNARD, à madame Reynard.

Madame se rebiffe parce que je veux t'avantager.

MADAME REYNARD, à Mathilde.

Tiens ! Ça ne te regarde pas !

MATHILDE.

Non ! C'est trop fort ! Mais ce que l'on te donne n trop, on me le prend sur ma part.
e

MADAME REYNARD.

On ne te prend rien. Notre fortune, je l'ai gagnée comme ton père.

MATHILDE.

Gagnée ! oh ! gagnée.

REYNARD.

Certainement. Pendant que tu étais au couvent où tu nous coûtais les yeux de la tête, ta mère travaillait.

MATHILDE, narquoise.

Pas à la correspondance ? Tu ne peux pas faire une lettre sans fautes d'orthographe.

MADAME REYNARD.

Je n'ai pas eu des parents, moi, qui se sont ruinés pour me donner de l'instruction. A treize ans j'avais quitté l'école et je raccommodais les culottes de mes frères. Tu serais bien incapable d'en faire autant.

MATHILDE.

Une centaine de mille francs ne lui auraient-ils pas suffi, à son âge? Que feras-tu de cette fortune?

MADAME REYNARD.

Elle te reviendra après ma mort.

MATHILDE.

Dans quinze ans, peut-être. Merci. Aujourd'hui, je pourrais en profiter. Tu ne sauras pas en user, toi. Crois-tu que nous t'aurions laissée sans un sou, Laurent et moi? Tu as encore une jolie opinion de tes enfants. Et c'est surtout cela qui me vexe. (A Reynard.) Cette donation que tu lui fais n'est qu'un acte de méfiance envers nous. (A madame Reynard.) Car, enfin, tu n'aurais eu qu'à nous demander...

MADAME REYNARD.

Je ne veux pas mendier.

MATHILDE.

Qui parle de mendier. Tu avais donc bien peur d'être réduite à la misère... comme si tu courais ce risque.

REYNARD.

Il ne me plaît pas que ta mère le coure.

MATHILDE, entre deux tons.

Elle ne le court pas, va, je t'en réponds.

REYNARD.

Parce que j'ai pris des précautions.

MATHILDE.

Il était inutile d'en prendre. En cas de besoin, elle n'ignore pas à qui elle peut s'adresser.

MADAME REYNARD, la regardant en face.

A qui?

MATHILDE.

Tu le sais mieux que moi.

MADAME REYNARD.

A des amis, peut-être? Il serait violent qu'ayant une fortune...

MATHILDE, à Reynard.

Tu trouves tout naturel que mon mari ait bûché pendant six ans, comme un nègre, et qu'il n'en soit pas récompensé? Grâce à lui, la fabrique a prospéré, nos affaires ont doublé, et au moment du partage, ce n'est pas lui qui serait avantagé? Il aurait moins que ma mère et pas plus que Laurent qui a mangé au jeu près de cinquante mille francs? Non, je ne le souffrirai pas... je ne le souffrirai pas... et Louis saura t'empêcher...

REYNARD.

Ah ça, en voilà assez, hein! J'agis à ma fantaisie, et ce n'est ni ton mari, ni toi, ni d'autres qui m'empêcherez de faire ce que je veux. Puis, épargne-moi tes criailleries. Je ne suis pas en état de supporter des discussions.

MATHILDE, furieuse.

Eh bien, nous verrons... nous verrons...

Elle sort, deuxième plan à droite.

SCÈNE III

REYNARD, MADAME REYNARD, puis IRMA, puis LAURENT.

REYNARD.

Petite peste!

MADAME REYNARD.

Jamais je ne l'aurais crue si intéressée. Elle va chercher Roux.

REYNARD.

Qu'elle aille le chercher! Je vais chez mon notaire, moi.

MADAME REYNARD.

Maintenant?

REYNARD.

Oui. J'ai fait atteler.

MADAME REYNARD.

Veux-tu que je t'accompagne? Je descends en ville. J'attends mon manteau.

REYNARD.

Inutile. Je reviens dans dix minutes, un quart d'heure au plus tard. Je n'ai qu'à lui donner le... papier que j'ai là dans ma poche. Il m'attend.

MADAME REYNARD.

J'ai quelques visites à faire. Je profite de ta voiture. Nous allons ensemble chez Me Paulin, puis tu reviendras ici, et moi je continuerai à pied mes courses.

Irma entre avec le manteau. Laurent paraît au fond.

REYNARD.

Soit. Te voilà, toi!

LAURENT.

Oui. Je viens de prendre un bock! Je ne savais plus que faire. Je suis revenu. Vous sortez?

REYNARD.

Oui.

LAURENT.

Puis-je vous accompagner?

REYNARD.

Non, reste ici. Je rentrerai dans un quart d'heure.

MADAME REYNARD.

Viens, je suis prête.

Reynard et madame Reynard sortent par le fond.

SCÈNE IV

LAURENT, IRMA, puis ROUX.

LAURENT.

Où vont-ils?

IRMA.

Je n'en sais rien. Je les ai surpris ce matin, causant ensemble avec animation. Ils se sont tus en m'apercevant.

LAURENT.

Ma mère devait encore lui parler de son testament.

IRMA.

Il a dit, à table, hier, qu'il voulait l'avantager. As-tu tâché de savoir ce qu'il compte lui laisser?

LAURENT.

Oh!... le savoir... ce n'est pas commode.

IRMA.

Si tu ne t'en occupes pas davantage, évidemment.

LAURENT.

Comment veux-tu que je m'y prenne?

IRMA.

On va te voler une partie de ton héritage, et tu restes là, les bras ballants. Il y aurait d'ailleurs un moyen bien simple de faire tester ton père en ta faveur.

LAURENT.

Lequel?

IRMA.

Crois-tu que s'il savait ce qui se passe, il laisserait grand'chose à sa femme? Et si tu lui faisais comprendre...

LAURENT.

Tu es folle.

IRMA.

Quoi! Ce serait pour ton fils, après tout.

LAURENT.

Tu es folle! Et puis rien ne prouve encore qu'il ne répartira pas entre nous sa fortune d'une façon équitable, en tenant compte de nos besoins. Ma mère n'en a pas.

IRMA.

Crois ça... et bois de l'eau.

Roux entre par le fond.

ROUX.

Ma femme est là?

LAURENT.

Non.

ROUX, à Irma.

Allez la chercher. (Irma sort.) Je viens de voir partir en voiture Reynard et votre mère. Où allaient-ils?

LAURENT.

Ils ne me l'ont pas dit.

ROUX.

Il faut avoir l'œil sur eux maintenant. Ma femme m'a envoyé Julienne à l'usine. Elle doit avoir à me parler. Vous ne savez pas ce qu'elle me veut?

LAURENT.

Ah! ma foi, non.

ROUX.

J'étais fort occupé, et j'attendais de Saint-Régis. Cette affaire de Lyon ne marche pas toute seule.

Ma présence là-bas serait nécessaire. Mais, dame! étant données les intentions de mon beau-père, je n'ose pas m'absenter.

LAURENT.

Vous faites bien. (Pause.) Combien croyez-vous qu'il donne à ma mère?

ROUX.

Eh! que sais-je? Il a simplement dit qu'il entendait lui laisser une forte part... vous le savez. Mais ce n'est pas encore fait. D'ailleurs, il a promis de ne rien terminer sans m'en donner avis. J'aurai un entretien définitif avec lui. Et si la persuasion ne suffisait pas, s'il s'obstinait dans sa résolution, j'emploierais des moyens énergiques.

LAURENT.

Lesquels?

ROUX.

Ah! ça... c'est mon affaire. Je serais désolé de m'en servir... mais si l'on m'y poussait cependant... Et ce serait tant pis pour votre mère... Pourquoi nous fait-elle spolier? Avouez qu'il serait bête après tout le mal que je me suis donné de n'avoir à la mort de Reynard qu'une centaine de mille francs.

LAURENT.

Et la fabrique.

ROUX.

Bien entendu. Je parlais de l'argent liquide.

LAURENT.

Cent mille francs! A peine de quoi payer mes dettes.

SCÈNE V

LES MÊMES, MATHILDE.

Mathilde entre par la droite, deuxième plan.

MATHILDE, vivement.

Papa n'est pas sorti?

ROUX.

Si, avec ta mère. Tu sais où ils allaient?

MATHILDE.

Chez le notaire. Il fallait venir dès que je t'ai fait appeler.

ROUX.

Je suis venu immédiatement. Es-tu bien sûre qu'il soit allé là-bas?

MATHILDE.

Certaine. En l'aidant à s'habiller, je lui ai demandé qui il allait voir. Il m'a répondu : « Me Paulin. » Là-dessus, nous avons eu une dispute.

ROUX, à Mathilde.

Ton père m'a promis d'avoir avec moi une conférence avant de rien signer. Je le disais à Laurent.

MATHILDE.

Eh! ma mère le talonne, le presse.

ROUX.

Sacrédié! de sacrédié! de sacrédié! Nous serions dans de jolis draps s'il avait fait son testament.

LAURENT.

Il faut l'empêcher de le déposer chez Paulin.

ROUX.

Oui. Mourant intestat, sa veuve n'a droit qu'à l'usufruit du quart.

LAURENT.

Si malgré tout, papa teste et avantage ma mère, nous n'avons plus aucun espoir de rattraper notre fortune.

MATHILDE.

Aucun?

LAURENT.

Aucun, à moins qu'il ne révoque son legs.

ROUX.

Ah!

LAURENT.

Mais comme évidemment il ne le révoquerait que pour un motif grave, qu'en cas de séparation ou de divorce, par exemple, nous pouvons dès à présent faire une croix sur cette partie de notre héritage.

ROUX.

Non. Rien n'est perdu encore. J'attends ici Reynard et dès qu'il arrivera j'aurai une explication avec lui. Rendez-moi un service, Laurent.

LAURENT.

Lequel?

ROUX.

Allez à l'usine. Vous y verrez Bousquet. Vous le prierez de dire à de Saint-Régis...

MATHILDE.

De venir.

ROUX.

Non pas. Ton père doit rentrer dans un quart d'heure. Je veux me trouver seul avec lui. (A Laurent.) Qu'il lui dise que je suis retenu en ville... par une affaire imprévue...

LAURENT.

Bon. J'y vais de ce pas.

ROUX.

Ah! qu'il lui dise aussi de ne plus se déranger. J'irai le trouver à son café, ce soir, à six heures.

LAURENT.

Compris.

Il remonte.

ROUX.

Et revenez tout de suite. Je puis avoir besoin de vous. Je vais chercher avec Mathilde un moyen de nous tirer d'affaire.

Laurent sort par le fond. Mathilde est assise à droite.

SCÈNE VI

ROUX, MATHILDE.

MATHILDE.

Un moyen? quel moyen? Il n'y en a pas. Il fallait suivre mes conseils. Te voilà bien avancé maintenant.

ROUX.

Quoi? Quels conseils?

MATHILDE.

Quel conseil? Je t'avais recommandé d'accaparer mon père, de te faire valoir auprès de lui.

ROUX.

Eh! sacré tonnerre... Il n'était pas question de testament encore. Reynard se portait comme le Pont-Neuf. Et enfin je ne pouvais pas prévoir que ton père aurait l'idée saugrenue de favoriser sa femme.

MATHILDE.

Vois si elle a perdu son temps, elle. Elle a su l'entortiller et l'amener habilement où elle voulait.

ROUX, furieux.

Oh! Elle ne tient pas encore notre héritage. Je me charge de secouer ton père. On ne se moque pas ainsi de moi. J'avais fait de si beaux projets! Avec l'argent laissé par Reynard, celui que j'ai mis de côté, et au besoin une petite commandite, j'aurais racheté la part de Laurent, dans la fabrique, dont je devenais seul propriétaire. J'avais mes coudées franches. J'étais mon maître. Je commençais par ne plus fabriquer nos articles de qualité inférieure qui rapportent peu et nous font courir de gros risques. Ton père est un casse-cou. Il fourre jusqu'à trente pour cent de fécule dans nos chocolats à bas prix. Il nous fera passer en correctionnelle.

MATHILDE, se récriant.

En correctionnelle? Un procès scandaleux! Il ne manquerait plus que cela.

ROUX.

J'avais d'autres idées encore, sur des articles à créer et à lancer, mais pour les appliquer il me faudrait de l'argent, au moins la part qui me reviendrait légitimement si Reynard n'avait pas songé à tester.

MATHILDE.

Avec un peu plus d'habileté, il y a beau jour que tu te serais fait assurer des avantages particuliers par papa.

ROUX.

Ah! je suis prêt à tout tenter, oui, tout, pour obtenir ce qui m'est dû...

MATHILDE.

Il faut trouver un moyen pour qu'on te restitue tout ce que ma mère peut s'être fait donner illégalement.

ROUX.

Oui... il le faut.

MATHILDE.

Quand je pense qu'il suffirait d'une signature de mon père, pour que je puisse enfin humilier toutes mes amies, pour qu'elles ne me narguent pas plus longtemps de leur luxe.

ROUX, qui se promène à grands pas dans le salon, les mains derrière le dos.

Ah! j'y arriverais rapidement à mon million, si je pouvais enfin manœuvrer comme je l'entends. Et on ne les remue pas à la pelle les millionnaires ici.

MATHILDE.

Quand le serions-nous, millionnaires?

ROUX.

En cinq ou six ans. Je n'aurais pas encore trente-huit ans à cette époque. Quelle situation!

MATHILDE.

Etre spolié par un étranger, passe encore, mais l'être par un membre de sa famille, par quelqu'un dont on ne se défiait pas, par sa mère... voilà ce qui est exaspérant.

ROUX, grommelant.

Quel moyen? quel moyen?

MATHILDE, furieuse.

Et ce qui me touche le plus, je l'ai dit tout à l'heure à papa, c'est que son testament est un acte de méfiance envers nous. Ma mère a craint que nous ne nous montrions trop avares pour elle. Et en admettant même que nous ne lui eussions pas donné de l'argent, elle savait bien où en trouver, et tant qu'elle en aurait voulu. Je le lui ai dit aussi, cela.

Roux, qui marchait, s'arrête. Il regarde sa femme. — Un long silence. — Roux se rapproche de Mathilde.

ROUX, à mi-voix.

Alors, ce que l'on raconte est vrai?

MATHILDE.

Malheureusement, oui.

ROUX.

Tu en es sûre?

MATHILDE.

Hélas!

ROUX, après un nouveau silence.

Je m'étais toujours refusé à le croire.

MATHILDE.

Moi-même, je m'y suis refusée longtemps. Je ne pouvais admettre une pareille infamie. Il a bien fallu me rendre à l'évidence.

ROUX.

Mais c'est ignoble. Et cela dure?...

MATHILDE.

Oh!... depuis des années.

ROUX.

C'est... ce... banquier?

MATHILDE.

Ternant, oui.

ROUX.

Un homme qui passe pour honorable. Tartuffe! va. Et elle que je m'étais habitué à respecter! Certes, je ne m'aveuglais pas sur ses défauts, mais du moins, je ne doutais pas de son honnêteté. J'étais convaincu que les bruits qui couraient sur son compte étaient l'œuvre de médisants et de jaloux. Et j'apprends au contraire... Ah!

MATHILDE.

Je ne t'avais jamais rien dit de cela; il est monstrueux d'accuser sa mère. Mais ce secret m'étouffait, et j'avais comme un poids sur le cœur. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souff

Quand j'étais avec elle dans le monde, il me semblait entendre chuchoter autour de nous, et voir des gens se raconter son histoire à l'oreille... Et le jour où j'ai tout appris! Quelle révélation!

ROUX.

Comment... l'as-tu appris?

MATHILDE.

Une lettre trouvée, par hasard, dans sa chambre.

ROUX.

Quand?

MATHILDE.

Oh! il y a longtemps.

ROUX.

Et ton père, ce malheureux Reynard, si crédule, si bon, quel coup pour lui! Il a une telle confiance en sa femme! Il l'aime tant! Nous voyons bien aujourd'hui tout ce qu'il était capable de faire pour elle! C'est affreux.

MATHILDE.

Affreux! Ce sera pour lui un immense chagrin... que je n'aurai pas le courage de lui faire.

ROUX.

Alors... tu veux que ce soit moi qui... lui parle?

MATHILDE.

Faut-il... Est-il nécessaire de le prévenir?

ROUX.

Devons-nous supporter qu'il soit la fable de la [illegible] que l'on fasse des gorges chaudes sur son

compte? Car on sait tout. Il n'y a pas un courtier, en Bourse, qui ignore la situation. Et si ce n'était que cela encore! Je prendrais ta mère à part, je verrais Ternant, et je leur ferais rompre cette liaison indigne. Reynard n'en saurait jamais rien. Mais il y a autre chose. Une grave question de dignité est en jeu. Sais-tu de quoi on peut accuser ton père? De complaisance... oui... de complaisance.

MATHILDE.

Mon père est au-dessus d'un soupçon pareil.

ROUX.

Tu n'empêcheras pas les mauvaises langues de parler. Nos ennemis, nous en avons, ne rateront pas une occasion si belle de nous vilipender. D'ailleurs, si comme on me l'a affirmé, le... la... la chose dure depuis plus de quinze ans, comment admettra-t-on qu'il n'en ait jamais rien su, qu'il n'ait jamais rien deviné? Eh bien, je te le demande, là, franchement, pouvons-nous laisser ton père, sous le coup d'une telle accusation?

MATHILDE.

En effet.

ROUX.

Lui-même, quand il apprendrait la vérité, et il l'apprendra fatalement un jour ou l'autre, serait en droit de nous reprocher de l'avoir laissé en butte à ces soupcons odieux. C'est un blâme que je ne veux pas encourir.

MATHILDE.

Oui. Tu as raison.

ROUX.

Penses-tu enfin que nous puissions tolérer que notre maison soit ainsi déshonorée, souillée... Nous n'avons pas d'enfants, heureusement, mais nous pouvons en avoir, et songe comme leur établissement serait difficile un jour, à cause de cette tare dans notre famille... Et cela peut aussi nous faire manquer des affaires. Enfin, nous qui devrions donner le bon exemple, nous qui connaissons Monseigneur, nous ne pouvons pas continuer à être des sujets de scandale...

MATHILDE.

J'avais pensé à tout cela... mais seule, que faire? Il m'était impossible de parler à mon père, d'accuser ma mère. Tandis que toi, tu es un homme... Et puis, tu n'as pas de ménagements à garder.

ROUX.

Non, sans doute... mais...

MATHILDE.

Quoi? Tu hésiterais à faire ton devoir?

ROUX.

Du tout. Seulement je trouve ma situation embarrassante, à cause de ce testament; ma belle-mère s'en fera une arme contre moi. Elle dira que c'est par jalousie que j'ai dévoilé ses turpitudes.

MATHILDE.

Qu'importe ce qu'elle dira!

ROUX.

Je ne veux pas que Reynard se méprenne sur mes intentions. Il faudrait trouver quelqu'un... qui

consentirait... à prendre la responsabilité de.... quelqu'un dont ce serait aussi le devoir... de prévenir ton père.

MATHILDE, après un silence.

Eh bien... Laurent.

ROUX, faiblement.

Oh! non... non... pas Laurent.

MATHILDE.

Mieux que personne il pourrait se charger de ce soin.

ROUX, après une hésitation feinte.

En effet... cela le regarde lui aussi... oui, dès qu'il rentrera je lui ferai connaître la situation. Justement il parlait tout à l'heure de séparation... on aurait dit qu'il avait comme un pressentiment.

MATHILDE.

Oh! il sait ce qui se passe, va.

ROUX, même jeu que plus haut.

Ah! tu crois... Alors, il pensait déjà peut-être à avertir ton père et à lui faire prendre une mesure énergique... J'aime mieux que ce soit lui qui y ait songé le premier. (On entend marcher.) C'est lui.

MATHILDE, qui a remonté.

C'est mon père.

ROUX.

Laisse-moi seul... mais reste dans ta chambre, si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Mathilde sort, deuxième plan à droite. — Roux redescend, s'assied près de la table, prend un journal et le parcourt.

SCÈNE VII

REYNARD, ROUX, puis LAURENT, puis BOUSQUET.

REYNARD, entrant.

Ah! Ah! vous voilà, Louis.

ROUX.

Oui, beau-papa, oui. Vous avez fait une course?

REYNARD.

Je reviens de chez mon notaire.

ROUX.

Mais vous ne deviez le voir, me semble-t-il, que vers la fin de la semaine.

REYNARD.

J'ai changé d'avis. Après l'incident de l'autre jour j'avais hâte de mettre en ordre mes affaires.

ROUX.

Et notre conférence?

REYNARD.

Elle n'était pas indispensable.

ROUX.

Etes-vous donc si pressé de vous retirer à la campagne?

REYNARD.

Je ne me retire pas à la campagne. Je suis et je reste à la tête de mes affaires.

ROUX.

Comment?

REYNARD.

Oh! pas de remontrances, hein, elles seraient inutiles. Tant que je vivrai je dirigerai la maison.

Laurent entre par le fond.

LAURENT, à Roux.

La commission est faite. De Saint-Régis n'était pas encore arrivé. Mais... vous avez à causer, je vous laisse.

REYNARD.

Reste, reste. Ce que j'ai à dire à Roux, t'intéresse également. Asseyons-nous. (Ils s'asseyent. Une pause.) Je viens de faire mon testament.

Pendant tout ce qui suit, Roux et Laurent paraissent inquiets et nerveux.

ROUX, feignant la surprise.

Votre testament?

LAURENT, même jeu.

Toi?

ROUX.

Mais c'est de la folie.

LAURENT.

Bien portant comme tu l'es.

ROUX.

Vous nous enterrerez tous, beau-père.

LAURENT.

Et à quoi bon un testament? Nous nous toujours arrangés entre nous.

REYNARD.

Il est possible que je vive de longues années encore.

ROUX.

Vous les vivrez.

LAURENT.

Parbleu !

REYNARD.

Mais je peux aussi m'en aller du jour au lendemain.

ROUX.

Allons donc!

REYNARD.

Un accident est vite arrivé. On glisse dans un escalier, une voiture vous passe sur le corps...

ROUX.

Si le ciel tombe, nous sommes tous dessous.

REYNARD.

Enfin, je tiens à assurer votre avenir à tous.

ROUX.

L'homme pratique reparaît.

REYNARD.

Voici donc les dispositions que j'ai prises. (Laurent et Roux se penchent d'un même mouvement.) Je vous laisse la fabrique. Les bâtiments, l'installation vous appartiendront ... vous avez touché la ... Comme ...

maison, que Laurent ne vous aidera en rien... (Mouvement de Laurent.) Je te connais... (A Roux.) Je vous dispense de rapporter ces cent mille francs à la succession; autrement dit, malgré cette avance que je vous ai faite, vous aurez comme mon fils la moitié de la fabrique.

ROUX.

Ah! beau-père!

LAURENT, protestant.

Oui... mais...

REYNARD.

Je te laisse, à toi, la maison de la rue de Lodi.

LAURENT.

Pour ce qu'elle vaut!

ROUX.

Elle vaut une cinquantaine de mille francs. (A Reynard.) Et le surplus? Les titres? Cette maison?

REYNARD.

Cette maison? C'est la part de ma femme. Elle en jouira en qualité d'usufruitière.

ROUX.

Elle nous reviendra donc, de droit, après sa mort?

REYNARD.

Oui.

LAURENT.

Mais elle en touchera les revenus pendant sa vie. En sorte que si elle veut me faire payer un loyer?

REYNARD.

Tu le lui payeras.

ROUX, à Reynard.

Ma belle-mère n'avait nul besoin de ce legs. Si le malheur voulait que vous nous fussiez enlevé, elle se trouverait ici chez elle, et nous nous ferions un plaisir...

LAURENT.

Certainement.

REYNARD.

Oh! je préfère que tout soit réglé à l'avance. Je lui laisse aussi, et en pleine propriété mes titres.

ROUX, avec un haut le corps.

Quels titres?

REYNARD.

Eh bien, mes rentes sur l'Etat, mes actions des Chemins de fer, des Docks, des Transports Réunis.

ROUX.

Vos actions en totalité?

REYNARD.

En totalité.

ROUX.

Mais il y en a pour trois cent mille francs.

REYNARD, rectifiant.

Deux cent quatre-vingt-dix mille.

LAURENT, avec un cri.

Deux cent quatre-vingt-dix mille!

ROUX.

Deux cent quatre-vingt-dix mille francs et cette

maison? C'est plus de la moitié de votre fortune que vous lui laissez.

REYNARD.

Non... c'est la moitié.

ROUX, debout.

Mais c'est insensé.

LAURENT, qui se lève ainsi que Reynard.

Tu n'y penses pas.

REYNARD.

Pardon! J'ai longuement réfléchi à mon testament, et je l'ai fait de la façon la plus équitable. Ma femme a été pour moi une compagne dévouée, elle a travaillé comme moi-même.

ROUX.

Mais vous lui laissez plus que la loi ne vous le permet.

REYNARD.

Comment cela?

ROUX.

Votre fortune est d'environ treize cent mille francs. Outre la maison de la rue de Lodi et la dot de ma femme, vous ne nous donnez à Laurent et à moi que la fabrique. Combien l'estimez-vous donc?

REYNARD.

Six cent mille francs.

ROUX.

Elle ne les vaut pas.

LAURENT.

Non. Elle ne les vaut pas.

REYNARD.

Pardon. Marie m'a dit qu'en causant avec elle la semaine dernière, vous avez reconnu vous-même qu'elle les vaut.

ROUX.

C'étaient des paroles en l'air. Vous savez bien qu'on ne nous en a offert que cinq cent mille francs.

REYNARD.

Mais nous ne l'avons pas vendue, l'estimant davantage. Je vous ferai observer ensuite qu'outre la fabrique et notre commerce, vous aurez toutes nos créances.

ROUX.

Oh! une misère.

LAURENT.

Et si on ne les paye pas?

REYNARD.

Je ne fais crédit qu'à des gens solvables.

ROUX.

Je vous jure, beau-père, que je ne comprends rien à votre testament. Pourquoi ne pas s'en rapporter à la loi, pourquoi avantager l'un d'entre nous? Vous n'avez à vous plaindre ni de ma femme, ni de Laurent, ni de moi? Alors? Ce ne sont pas ceux qui paraissent vous porter le plus d'intérêt qui vous aiment le mieux, et si l'on pouvait tout dire...

REYNARD.

Ah! Louis, je n'aime pas les discussions, vous le savez, ce que j'ai décidé est bien décidé, et il est inutile d'essayer de me faire revenir là-dessus.

Bousquet entre par le fond.

BOUSQUET.

Monsieur...

REYNARD.

Quoi?

BOUSQUET.

Je viens de recevoir cette lettre, elle m'a paru importante, je vous l'apporte.

Il lui remet une lettre.

ROUX.

Et de Saint-Régis?

BOUSQUET.

Je l'ai vu. Il vous attendra, ce soir, à six heures, à son cercle.

REYNARD, lisant la lettre.

C'est encore de cet animal de Fleury.

ROUX.

L'entrepositaire de la rue de la République?

REYNARD.

Oui. On a toujours des difficultés avec lui. (A Bousquet.) Vous n'avez pas livré les caisses au moins?

BOUSQUET.

Non... non... mais le charretier les attend.

REYNARD.

Descendez avec moi au bureau. Je vais vous faire une lettre que vous donnerez à ce charretier... (En sortant.) et vous lui direz... au fait je le lui dirai moi-même.

Il sort avec Bousquet.

SCÈNE VIII

ROUX, LAURENT.

Un silence. — Quand il est sûr que Reynard ne peut plus l'entendre, Roux pousse un juron.

ROUX.

Tonnerre de sort!

LAURENT, avec un geste signifiant que tout est perdu.

Pfft.

ROUX.

Une moitié de sa fortune! Nous sommes dépouillés, spoliés, volés.

LAURENT.

Nous avons l'usine.

ROUX.

Mais votre mère a les capitaux. Que faire sans argent? On me lie les mains.

LAURENT, assis, allumant une cigarette.

Cela est embêtant... embêtant... embêtant.

ROUX.

Et c'est pour cette femme! (Il revient vers Laurent.) Savez-vous ce que je viens d'apprendre?

LAURENT.

Quoi?

ROUX.

Ah! cette journée m'aura apporté des émotions.

(Il revient s'asseoir près de Laurent, sur le canapé.) Mathilde ne vous a rien dit?

LAURENT.

Non.

ROUX, le regardant.

Et vous... vous ne savez rien... sur votre mère?

LAURENT, détournant la tête.

Non... je ne sais rien.

ROUX.

Et vous n'avez rien entendu dire sur elle?

LAURENT.

Rien.

ROUX.

Vous êtes plus heureux que moi. Souvent j'avais surpris des histoires qui couraient sur son compte. Je n'y croyais pas, naturellement. On disait... qu'elle fréquentait des personnes qu'elle n'aurait pas dû fréquenter, qu'on la voyait toujours dans la même maison... bref, un tas de potins désagréables, auxquels je n'avais pas prêté la moindre attention jusque dans ces derniers temps. Eh bien, il paraît que j'avais tort.

LAURENT.

Comment?

ROUX.

Mon cher Laurent, j'ai été stupéfait, quand j'ai appris... ce que je vais vous dire. Et vous ne le serez pas moins que moi. Nous avons bien des épreuves à traverser. Nous allons nous trouver dans une situation délicate et dont je ne sais encore comme

nous sortirons. Peut-être découvrirez-vous un moyen. C'est ce qui m'engage à vous révéler la vérité. (Laurent reste silencieux.) Voilà. Votre mère ne se conduit pas comme elle le devrait.

LAURENT.

Pour le testament?

ROUX.

Oh! non... non... Il ne s'agit pas de cela. Si ce n'était pas plus grave! Mais c'est beaucoup plus sérieux, beaucoup plus. Eh bien, il paraît que madame Reynard, soit sur un coup de tête, soit par faiblesse, soit par caprice... soit pour tout autre motif... que j'ignore... enfin... elle serait... là... elle connaîtrait M. Ternant.

LAURENT.

Allons donc! Je n'en crois rien.

ROUX.

Que vous le croyiez ou non, c'est ainsi. Vous pensez bien que je n'aborderais pas un pareil sujet avec vous, si je n'étais absolument sûr de ce que j'avance.

LAURENT.

Comment le savez-vous?

ROUX.

Mathilde a trouvé une lettre.

LAURENT.

Où?

ROUX.

Chez votre mère. Et une lettre qui ne laisse pas place au doute.

LAURENT.

Mon père ne sait rien?

ROUX.

Non, rien encore, heureusement. Mais il ne restera pas toujours dans cette ignorance. Que se passera-t-il alors?

LAURENT.

Eh!... Il est violent... emporté...

ROUX.

Oh! mais je suis là. Je l'empêcherai de faire quelque bêtise.

LAURENT.

Je ne le supporterais pas d'ailleurs. Ma mère peut avoir des torts, mais c'est ma mère. Et puis... papa ne saura jamais rien.

ROUX.

C'est aussi ce que me disait Mathilde tout à l'heure. Et, je lui répondais que nous nous trouvions, nous, dans une situation fausse. Que doit-on penser de nous dans le monde?

LAURENT.

On ignore si nous savons la vérité.

ROUX.

Allons donc! Elle crève les yeux. Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Madame Reynard prend si peu de précautions qu'on doit sûrement se demander si nous ne sommes pas ses complices. Mais oui. Il faut dire les choses comme elles sont. Et que répondrons-nous à Reynard, s'il nous reproche un jour de ne l'avoir pas prévenu? Hein? Ah! Vous

voilà comme ma femme! Vous n'aviez pas réfléchi à tout cela.

LAURENT.

Non... en effet.

ROUX, après un temps, debout.

Voyons, que proposez-vous?

LAURENT.

Je ne sais pas, moi. Je ne propose rien. Ce n'est pas mon affaire. Voyez vous-même..,

ROUX.

Permettez! Permettez! Vous êtes aussi intéressé que moi dans la question. Plus même. (Pause.) Puis, le tout n'est pas de prévenir Reynard, il faut voir où cela nous mènera.

LAURENT.

Ça mènera... ça mènera... Ça pourrait mener au divorce.

ROUX, comme s'il était frappé par cette idée.

Le divorce!... Le divorce!... Tiens, au fait... je n'y avais pas pensé... Mais vous avez raison, c'est la solution la meilleure et la plus prompte.

LAURENT, pour rattraper ses paroles.

Oh! nous n'en sommes pas encore là!

ROUX, vivement.

Si... si... votre conseil est bon... très bon... Je vais appeler Mathilde. (Il remonte.) Mathilde!... Mathilde...

Il sort, deuxième plan droite.

SCÈNE IX

ROUX, LAURENT, MATHILDE.

Laurent reste interloqué. Puis il a un geste de résignation. — Roux rentre immédiatement, suivi de Mathilde.

ROUX.

Arrive. Nous avons besoin de toi. Je viens de mettre Laurent au courant de la situation.

MATHILDE.

Papa est ressorti ?

ROUX.

Oui.

MATHILDE.

T'a-t-il dit ce qu'il était allé faire chez son notaire?

ROUX.

Ah! ma pauvre enfant! Il a fait son testament et il a tout donné à ta mère.

MATHILDE, saisie.

Tout?

ROUX.

Tout ce dont il peut disposer. Un quart de sa fortune en pleine propriété, un quart en usufruit.

MATHILDE.

Il n'a pas fait ça.

ROUX.

Il l'a fait. Il vient de nous le dire à la minute. D'ailleurs ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour l'instant.

MATHILDE.

De quoi s'agit-il donc?

ROUX.

De ta mère et de Ternant.

MATHILDE.

Ah!

ROUX.

Laurent pense comme moi, que notre dignité nous commande de mettre un terme à un scandale qui n'a que trop duré. Ton père doit être prévenu.

MATHILDE.

Oui, certes, il faut le prévenir.

ROUX.

Laurent est d'avis qu'il doit divorcer.

LAURENT, évasif.

Oh! j'ai dit ça...

ROUX.

Vous aviez raison. C'est la seule solution pratique. Il faut que Reynard sache qu'on se moque de lui. Seulement la difficulté est de le lui dire.

MATHILDE.

Oui. Comment le lui dire?

LAURENT.

Je ne m'en doute même pas. Et puis, il n'en croira rien.

ROUX.

Nous lui donnerons des preuves.

LAURENT.

Quelles preuves?

ROUX.

Quelles preuves! Quelles preuves!... Eh bien, les lettres?

LAURENT.

Vous en avez?

ROUX.

Non... mais elle doit en avoir, chez elle.

LAURENT.

Si vous croyez qu'elle va vous les donner!

ROUX.

Les donner? Non... Mais... on pourrait... (A Mathilde.) Sais-tu où elle les tient?

MATHILDE.

Elles doivent être dans son secrétaire. D'ailleurs je ne sais pas si elle en a.

ROUX.

Où as-tu trouvé celle dont tu me parlais tout à l'heure?

MATHILDE.

Elle avait oublié de fermer un tiroir. Je suis entrée, par hasard, dans sa chambre, et je l'ai vue.

ROUX.

Tu n'as pas pensé à regarder s'il y en avait d'autres?

MATHILDE.

Non.

ROUX.

Fâcheux, cela. Il faudrait s'en assurer... (Silence.) S'en assurer... (A Laurent.) N'est-ce pas, Laurent?

LAURENT.

Oui... peut-être... (A Mathilde.) Tu devrais... toi...

MATHILDE.

Ah !... non... ça, non.

ROUX.

Cependant, je ne vois pas d'autre moyen...

MATHILDE.

Non, non, non, non.

ROUX.

Si ta mère vient à se douter de quelque chose, et elle est très fine, elle détruira ces lettres... Alors, plus de preuves. Nous ne pourrons jamais persuader à ton père qu'elle l'a trompé.

MATHILDE.

Oh ! je ne me charge pas d'une mission pareille.

LAURENT.

Mais...

MATHILDE.

Va les prendre, toi.

LAURENT.

Il est bien plus naturel que ce soit toi qui entres chez maman. Nous lui donnerions l'éveil si elle nous apercevait dans sa chambre, Louis ou moi.

ROUX.

Ces lettres en main, nous sommes les maîtres de la situation. Réfléchis bien, Mathilde, que s'il arrive une catastrophe, si un scandale éclate, si ta mère est déshonorée, ce sera par ta faute. Nous pourrions étouffer l'affaire, la régler entre nous, sans bruit.

LAURENT.

Oui... cela vaudrait bien mieux.

MATHILDE.

Eh bien, écoutez, je vais voir mon confesseur.

ROUX.

Je m'y oppose; ne mettons pas un tiers dans nos affaires.

MATHILDE.

L'abbé Garnier est discret. Puis je ne nommerai personne.

ROUX.

Non... non... non...

LAURENT.

Pourquoi consulter ton confesseur ? Il n'y a pas là un cas de conscience.

ROUX.

D'ailleurs, rien ne prouve que tu trouveras ces lettres.

LAURENT.

C'est vrai, maman peut n'en pas avoir.

ROUX.

Et il est absolument nécessaire que nous soyons

fixés là-dessus. (Après un silence.) Allons, c'est convenu, tu es décidée ?

MATHILDE, hésitante.

Décidée !... décidée !...

ROUX,

Il le faut, ma chérie. Tu penses bien que je n'insisterais pas auprès de toi, comme je le fais, si j'entrevoyais un autre moyen de nous procurer ces lettres. Mais il n'y en a pas. Il faut absolument que tu te dévoues.

MATHILDE, après un silence.

Si c'est indispensable...

ROUX.

C'est indispensable.

MATHILDE.

Alors... dans ce cas... et puisque vous le voulez tous les deux...

LAURENT.

Nous t'en prions.

MATHILDE.

Moi, je ne fais que suivre vos conseils... Je... verrai ces lettres.

LAURENT et ROUX.

Ah !

ROUX.

Quand ?

MATHILDE.

Ça, je n'en sais rien... Il faut me donner du temps.. Que je trouve une occasion favorable.

LAURENT.

Nous avons intérêt à être fixés au plus vite.

MATHILDE.

Oh ! je me hâterai le plus que je pourrai. Maintenant je rentre chez moi, il est inutile que l'on nous trouve tous les trois ensemble. (Elle remonte.) Au revoir.

ROUX, l'embrassant.

Tu es une gentille petite femme, et je n'oublierai pas ton dévouement.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, IRMA.

Laurent est à droite, assis dans un fauteuil, Irma est debout.

LAURENT, bâillant et s'étirant les bras.

Ah !... Ah !... Ah !... Je m'ennuie.

IRMA.

Lis. Tu as là des journaux, des livres.

LAURENT.

Ils m'embêtent, les livres.

IRMA.

Va faire un tour.

LAURENT.

J'irai au cercle à cinq heures. Il est maintenant...?

IRMA.

Quatre heures.

LAURENT.

Encore une heure à tuer!... Ah ! Dieu de Dieu ! (Irma s'assied près de lui.) Prends garde.

IRMA.

Il n'y a personne à la maison. Julienne est à la cuisine.

LAURENT.

Maman et Mathilde ne sont pas encore rentrées?

IRMA.

Non. (Pause.) Alors, pour quand est-ce ?

LAURENT.

Je ne sais pas. Cela regarde Louis.

IRMA.

Tu devrais t'en occuper un peu.

LAURENT.

Pourquoi?

IRMA.

Je n'ai pas grande confiance en Roux. Es-tu bien sûr qu'il ne peut rien manigancer contre toi ?

LAURENT.

Mais non, voyons.

IRMA.

Oh ! hier, il a été très aimable pour ta mère. Je m'en suis aperçue.

LAURENT.

Tu t'es trompée.

IRMA.

Pas du tout. Ils ont bavardé toute l'après-midi. Je les ai écoutés. Roux lui racontait des histoires salées. Ils riaient comme deux bossus.

LAURENT.

Il ne voulait pas lui donner l'éveil, voilà tout.

IRMA.

En tous cas, il faudrait le presser d'en finir.

LAURENT.

Oh ! je me mêlerai le moins possible de cette affaire.

IRMA.

Tu as tort. Ton beau-frère est un malin. S'il peut te rouler, il le fera. Et puis, tu serais joliment attrapé, si ton père mourait avant que Roux l'ait averti.

LAURENT.

J'espère bien qu'il ne mourra pas avant.

IRMA.

Moi, j'ai hâte que tout soit terminé. Alors, si une catastrophe arrive, nous serons libres.

LAURENT.

Oui.

IRMA.

Entièrement. Nous pouvons nous marier, et tu légitimeras le petit. Tu feras les sommations à ta

mère. Si elle se fâche, tant pis. Comme elle n'aura plus de fortune...

LAURENT.

Elle aura toujours sa dot.

IRMA.

Combien ?

LAURENT.

Vingt-cinq mille.

IRMA.

Une misère ! Ah ! elle ne sait pas ce qui lui pend au nez. Mais elle devait fatalement se faire piger. Je te l'avais toujours dit.

LAURENT.

Ne parlons plus de maman.

On entend du bruit.

IRMA, se lève vivement. Elle voit entrer Roux.

Je ne sais pas où on l'a mise la *Gazette de France*. Je vais voir si elle n'est pas dans le salon.

Elle remonte puis sort.

SCÈNE II

LAURENT, ROUX, puis MADAME REYNARD.

LAURENT, à Roux, qui est entré.

Vous rentrez ?

ROUX.

Je viens de l'usine... chercher un papier...

LAURENT.

Mon père est là-bas ?

ROUX.

Oui.

LAURENT, après un silence.

Rien de nouveau ?

ROUX, évitant de répondre.

Pour...?

LAURENT.

Eh bien... pour ce que vous savez.

ROUX, évasif.

Non... rien.

LAURENT.

Quand vous déciderez-vous à le prévenir ?

ROUX.

Je guette une occasion favorable.

LAURENT.

Vous avez toujours les lettres ?

ROUX.

Elles sont là, dans mon portefeuille. Rien ne presse encore.

LAURENT.

Ne croyez-vous pas cependant qu'il serait bon d'en finir.

ROUX.

En pareille matière la hâte ne vaut rien. Nous pourrions tout gâter par notre précipitation. D'ail-

leurs, je ne tarderai pas à m'expliquer avec mon beau-père.

LAURENT.

Vous avez eu, tous les deux, un entretien fort long, hier au soir?

ROUX.

C'était au sujet de la machine que nous avons fait installer à l'usine et qui fonctionne mal. Tout en causant, je lui ai lancé deux ou trois pointes. Il semble ne pas comprendre.

LAURENT.

Et ma mère? Elle ne sait rien?

ROUX.

Parbleu!

LAURENT, hésitant.

Vous... avez causé... avec elle... hier...

ROUX.

Non. (Mouvement de Laurent.) Ah! si un moment... (Pause.) Le cas échéant, ne vous chargeriez-vous pas de voir Reynard vous-même, et de...

LAURENT.

Ah! non... non. J'en serais incapable. Vous m'avez demandé mon avis, je vous l'ai donné. N'exigez pas autre chose de moi.

ROUX.

Oui... et même, à la réflexion, j'ai trouvé votre avis par trop radical. Votre mère est coupable, sans doute, mais il est de notre devoir d'atténuer autant que nous le pouvons, le châtiment qu'elle a mérité. Et puis, faire divorcer vos parents serait

un remède peut-être pire que le mal. Evitons le scandale. Il nous ferait le plus grand tort. Il faut laver son linge sale en famille.

LAURENT.

Alors... Que comptez-vous faire?

ROUX.

Tout dépendra des circonstances. En tout cas vous êtes bien décidé, vous, à ne rien dire à votre père ?

LAURENT.

Oh ! très décidé.

ROUX.

Au fait, vous avez raison. Laissez-moi manœuvrer seul.

Madame Reynard est entrée par le fond.

MADAME REYNARD.

Ouf ! J'ai fini mes visites. (Laurent et Roux, interloqués, se séparent.) Qu'est-ce que vous avez ?

ROUX.

Nous ?

MADAME REYNARD.

On dirait que vous complotiez quelque chose ?

ROUX.

Quelle plaisanterie !

MADAME REYNARD.

Mathilde n'est pas rentrée ?

ROUX.

Je ne l'ai pas vue.

MADAME REYNARD.

Elle devait venir me prendre chez ma couturière. Elle m'a fait croquer le marmot une demi-heure, et elle n'est pas venue. (A Laurent qui remonte.) Où vas-tu ?

LAURENT, embarrassé.

Je... vais... chercher la *Gazette*...

MADAME REYNARD.

Ton père doit l'avoir.

LAURENT.

Non... il l'a perdue, je crois...

Il sort.

SCÈNE III

MADAME REYNARD, ROUX.

MADAME REYNARD.

Qu'a-t-il encore, celui-là ?

ROUX.

Je n'en sais rien.

MADAME REYNARD.

Je le trouve tout chose depuis deux ou trois jours. Il ne desserre pas les dents.

ROUX.

C'est une idée que vous vous faites. Vous allez vous déshabiller ?

MADAME REYNARD.

Oui.

ROUX.

Vous ne ressortez pas alors?

MADAME REYNARD.

Non. Pourquoi? Vous aviez quelque chose à me dire?

ROUX, évasif.

Oh! non... non...

MADAME REYNARD.

Quoi, voyons?

ROUX.

C'est une simple question que je veux vous poser.

MADAME REYNARD, enlevant son manteau.

Posez-la...

ROUX.

Vous savez qu'on a vendu hier, pour un morceau de pain la raffinerie Maurel. En admettant que nous en trouvions une, dans de pareilles conditions, seriez-vous d'avis de l'acheter?

MADAME REYNARD.

Je ne m'occupe pas de la fabrique.

ROUX.

Maintenant .. sans doute... Mais si vous possédiez un jour cette fortune que votre mari vous laisse...

MADAME REYNARD.

C'est vous qui aurez la fabrique, je ne m'en occuperai pas davantage.

ROUX.

Oh ! pardon... pardon... Je ne pourrai rien faire sans vous, et précisément, je veux savoir dès aujourd'hui, si vous consentirez à m'aider un peu.

MADAME REYNARD.

Comment cela ?

ROUX.

Dame ! Je n'aurai pas d'argent, moi, puisque vous l'aurez tout. Pour certains projets que j'ai exposés à Laurent deux ou trois cent mille francs me seraient nécessaires. Consentirez-vous à me les avancer à ce moment ?

MADAME REYNARD.

Moi ?

ROUX.

Prendre comme commanditaire un étranger est toujours dangereux ; tandis que vous, au contraire..

MADAME REYNARD.

Non... non... non... Je n'entends pas aventurer ma fortune.

ROUX.

Oh ! belle-maman... Vous n'auriez pas confiance en moi ?

MADAME REYNARD.

Si fait, mais je redoute les embêtements.

ROUX.

Vous n'en auriez pas ; et je vous servirais de gros intérêts.

MADAME REYNARD.

Votre combinaison ne me dit rien. Vous retrou-

verez ma fortune plus tard. Vous en disposerez comme bon vous semblera.

ROUX.

Il faudra que je la partage avec votre fils. Ma part sera encore trop faible pour me permettre de brasser de grosses affaires.

MADAME REYNARD.

Vous vous entendrez avec Laurent.

ROUX.

Laurent... Laurent... il aura vite mangé ce qui lui reviendra.

MADAME REYNARD.

Tant pis pour lui. Ça le regarde.

ROUX.

Cela vous regarde un peu aussi. Votre fortune est à vous. Vous devez désirer qu'on en fasse le meilleur usage possible. Vous avez deux enfants, et puisque la loi vous laisse la libre disposition d'un tiers...

MADAME REYNARD.

Eh bien?

ROUX.

Vous pouvez... donner ce tiers... à quelqu'un.

MADAME REYNARD.

Pourquoi deshériterais-je mon fils?

ROUX.

Qui parle de le déshériter? Une centaine de mille francs ne le rendront pas plus riche. Monte Carlo et ses amis du cercle, en profiteront seuls. Puis, il est garçon, il n'a pas d'enfants...

MADAME REYNARD.

Vous non plus.

ROUX.

Laurent n'est pas marié. Je le suis. Je puis en avoir... même, si j'étais sûr de posséder un jour une somme un peu rondelette... dame! Vous seriez peut-être bientôt grand'mère.

MADAME REYNARD.

Et si Laurent se marie à son tour?

ROUX.

Oh! ça...

MADAME REYNARD.

Enfin, quoi! c'est possible. Et s'il a des enfants? Ce sont eux que j'aurais volés... Hein?

ROUX, avec une colère concentrée.

Bref, vous ne voulez rien faire pour moi? C'est parfait... parfait... Au revoir, belle-maman.

MADAME REYNARD, étonnée.

Quoi? quoi?

ROUX.

Ainsi, j'aurais seul travaillé dans la maison... et je n'en serais pas récompensé? Ah! on me sait joliment gré de toute la besogne que j'abats. On prend l'intérêt de ceux qui font les bons apôtres et qui tâchent de vous frapper dans le dos. Enfin quoi qu'il arrive maintenant, je n'aurai rien à me reprocher. Allons, au revoir, belle-maman, au revoir.

Il sort par la droite, premier plan, en faisant claquer la porte. Madame Reynard reste stupéfaite, puis elle hausse les épaules. Elle sonne.

SCÈNE IV

MADAME REYNARD, IRMA, puis MATHILDE, puis ROUX.

IRMA, entrant.

Ah ! je croyais que c'était M. Roux.

MADAME REYNARD.

Non. C'est moi. Est-ce que madame Robert n'est pas venue en mon absence ?

IRMA, sèchement.

Je n'en sais rien. Il faut le demander à Julienne. J'étais occupée chez vous.

MADAME REYNARD.

Tenez, prenez mon manteau et mon chapeau. Portez-les dans ma chambre, et venez m'aider à me déshabiller.

IRMA.

Je n'ai pas le temps maintenant.

MADAME REYNARD.

Ah ça, devenez-vous folle, Irma?

IRMA.

Je n'ai pas encore trouvé une minute aujourd'hui pour faire la chambre de M. Laurent.

MADAME REYNARD.

Vous la ferez plus tard, voilà tout. Prenez mon

manteau, et dépêchez-vous. (Irma prend le manteau et sort en bougonnant. Mathilde est entrée. Elle a déposé son manteau dans le salon du fond.) Tu arrives maintenant, toi ?

MATHILDE.

Tu le vois bien.

MADAME REYNARD.

Je t'ai attendue près d'une heure chez la couturière.

MATHILDE.

Il ne fallait pas m'attendre.

MADAME REYNARD.

Tu devais m'y rejoindre.

MATHILDE.

Je n'ai pas pu y aller.

MADAME REYNARD.

J'ai posé, moi.

MATHILDE.

Qui t'obligeait à poser?

MADAME REYNARD.

Quand tu me donnes un rendez-vous, tu pourrais t'y rendre.

MATHILDE.

Eh bien, je ne l'ai pas pu.

MADAME REYNARD.

Tu étais donc bien occupée?

MATHILDE.

Probablement.

MADAME REYNARD.

Je ne te demande pas ce que tu faisais?

MATHILDE.

Tu as raison. Ça ne te regarde pas.

MADAME REYNARD.

Mais je m'en doute. Tu devais te promener avec M. de Saint-Régis.

MATHILDE.

Précisément. Je me promenais avec lui. Ça te déplaît? J'en suis fâchée, mais c'est ainsi. D'ailleurs ne t'occupe pas de ma conduite. Tu as mieux que ça à faire, je t'assure.

Roux est rentré.

MADAME REYNARD.

Ah! vous êtes bien faits pour vous entendre tous les deux. Vous êtes deux malappris ensemble.

Elle sort, furieuse, par la gauche.

SCÈNE V

ROUX, MATHILDE.

ROUX, à Mathilde.

Quoi? Que lui as-tu fait?

MATHILDE.

Rien. C'est elle qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.

ROUX.

Moi aussi, je viens d'avoir une discussion avec

elle. J'ai été un peu vif peut-être, et je venais justement pour tâcher de reprendre notre conversation.

MATHILDE.

Tu crains de l'avoir froissée? Oh! maintenant!

ROUX.

Je ne veux pas me fâcher avec elle et maintenant moins que jamais.

MATHILDE.

Pourquoi?

ROUX.

Eh!... pourquoi... pourquoi... Ma situation est délicate, ce n'est pas drôle de dire à ton père ce que...

MATHILDE.

Puisqu'on ne peut pas faire autrement.

ROUX.

C'est à voir. On pourrait peut-être trouver une combinaison qui me libérerait d'une aussi pénible corvée. Ça me fend le cœur de porter un coup pareil à cet homme.

MATHILDE.

Tu as reconnu le premier qu'il fallait le prévenir.

ROUX.

Eh oui! je l'ai dit... Cela me paraissait tout simple... à distance... mais aujourd'hui... Enfin, ça m'embête, là. Je me demande s'il nous appartient bien d'aller désunir nos parents, et de faire chasser ta mère de cette maison. Sans compter que dans

l'état où il se trouve, la nouvelle que j'ai à annoncer à Reynard, peut le tuer net. Hein?

MATHILDE.

Pourquoi n'as-tu pas songé à tout cela plus tôt? Enfin, je n'ai pas de conseils à te donner. Agis à ta fantaisie. Je trouve seulement tes scrupules un peu tardifs. Tu n'as pas tenu grand compte des miens. J'en avais cependant, quand il m'a fallu, sur ton ordre, prendre les lettres. Mais c'était moi que tu mettais en avant. Maintenant qu'il faut payer de ta personne, tu hésites.

ROUX.

Tu déraisonnes. Ces lettres nous étaient indispensables.

MATHILDE.

Pourquoi ? Si nous ne devons pas nous en servir ?

ROUX.

Je n'ai pas dit cela. Ecoute. J'ai cherché un moyen qui tout en sauvegardant nos intérêts, me permît de ne rien dire à Reynard.

MATHILDE.

Tu l'as trouvé ce moyen ?

ROUX.

Je le crois. Je vais prévenir ta mère que je sais tout.

MATHILDE.

Ah ça... c'est malin.

ROUX.

Eh! oui... Tu ne comprends donc pas que grâce

à ces lettres, je peux lui imposer mes volontés, maintenant ? J'aurais préféré sans doute que de bonne grâce elle mît à ma disposition une partie de sa fortune. J'aurais même accepté une sorte de commandite. Elle ne veut pas en entendre parler. Alors, je vais la mettre en demeure de faire refaire le testament par son mari.

MATHILDE.

Elle te promettra tout ce que tu voudras. Elle gagnera du temps. Mon père mourra, et nous serons volés. Et si papa ne veut pas toucher à son testament ? Et Laurent d'ailleurs ?

ROUX.

Laurent ne saura rien. Je lui ai déjà fait comprendre que je ne voulais pas de scandale. Si je lui dis que je refuse de prévenir son père, ce n'est pas lui qui ira le mettre au courant de la situation.

MATHILDE.

Tu as des malices cousues de fil blanc... Et puis, tout cela est trop aléatoire pour nous.

ROUX.

Alors, je proposerai autre chose à ta mère. Je me ferai signer une reconnaissance... je...

MATHILDE.

Nous serons toujours obligés d'attendre la mort de papa pour avoir la fortune?

ROUX.

Dame !

MATHILDE.

Tandis que nous pourrions l'avoir tout de suite.

Le divorce prononcé, nous serions les maîtres ici. Mon père nous ferait des avances si nous en avions besoin, et nous en avons besoin...

ROUX.

Nous autres ?

MATHILDE.

Oui. Libre à toi de vivre dans la gêne, si le cœur t'en dit, quand nous pourrions avoir toutes nos aises, mais, moi, je n'entends me priver de rien.

ROUX.

Comme si tu te privais de quelque chose.

MATHILDE.

Certainement. Je n'ai pas de coupé, je n'ai pas de loge dans les théâtres. Et ma campagne? Et des bijoux?

ROUX.

Je ne suis pas assez riche pour te payer tout cela.

MATHILDE.

Tu pourrais l'être, tu ne le veux pas. C'est justement ce que je te reproche. D'ailleurs, madame Lambert a chevaux et voiture... Son mari est moins riche que toi.

ROUX.

Ses amants le sont davantage.

MATHILDE.

Enfin, entretenue ou non, elle a de belles toilettes, un équipage, des diamants.

ROUX.

Tu parles comme une sotte en ce moment.

MATHILDE.

Ah ! ne me dis pas de grossièretés, n'est-ce pas ? C'est assez d'être bête, ne sois pas impoli encore. J'enrage assez de voir tous les plaisirs me passer sous le nez, sans pouvoir en goûter un seul, grâce à ta maladresse, à ce que tu appelles tes scrupules.

ROUX.

Enfin, tu me conseilles de prévenir ton père?

MATHILDE.

Je ne te conseille rien du tout. Fais ce que tu voudras. Ne t'occupe plus de moi. Je te garantis bien qu'à l'avenir je saurai me débrouiller toute seule.

Elle remonte.

ROUX, la retenant.

Tu dis?...

MATHILDE.

Rien du tout.

ROUX.

Explique-toi, je le veux.

MATHILDE.

Lâche-moi, tu me fais mal.

ROUX.

Je t'engage à surveiller tes paroles. Tu viens de prononcer une phrase maladroite et qu'il ne faudrait pas répéter, tu m'entends ? Quant à ton père, puisque tu le veux, il sera prévenu. Je me lave les mains de ce qui pourra arriver. Ce sera par ta faute et celle de ta mère. Si elle t'avait élevée autrement,

tu la respecterais peut-être un peu plus aujourd'hui.

MATHILDE.

Ta! ta! ta! Ne rejette rien sur moi. Seulement si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas tarder à montrer les lettres à papa.

ROUX.

Oh! maintenant que j'en ai pris la détermination...

MATHILDE.

Tu comprends pourquoi? Tu as ces lettres depuis deux jours. Si ma mère s'aperçoit qu'elles lui manquent, elle flairera un danger et se tiendra sur ses gardes.

ROUX.

Tu as raison. Aussi dès que je...

Entrent par le fond Reynard et Bousquet.

SCÈNE VI

LES MÊMES, REYNARD, BOUSQUET, JULIENNE.

REYNARD, à Mathilde.

Te voilà déjà, petite? Nous pourrons donc dîner à l'heure, ce soir? C'est bien étonnant. Si j'avais su, je n'aurais pas dit à Julienne de m'apporter à goûter.

MATHILDE.

Je vais mettre ma robe de chambre. Je te laisse

avec Louis. Il a, je crois, quelque chose à te dire.

Elle sort, à droite, deuxième plan.

REYNARD, à Roux.

A moi ?

ROUX, gêné.

Oui... Oh ! ça n'est pas pressé.

REYNARD.

Et le contrat de vente? Vous savez que je l'attendais.

ROUX.

Je ne l'ai pas trouvé. J'ai cherché sur votre bureau.

REYNARD.

Et dans les tiroirs?

ROUX.

Non.

REYNARD.

Il doit être dans celui de droite. Allez le prendre. J'ai fait monter Bousquet pour le lui donner. Notre avocat l'attend.

ROUX.

Le tiroir de droite?

REYNARD.

Oui. Sous les polices d'assurance.

Roux sort. Julienne est entrée avec une bouteille et des biscuits qu'elle pose sur la table.

JULIENNE.

Voilà, monsieur.

Elle sort par le fond.

REYNARD, s'assied.

Un verre de madère, Bousquet ?

BOUSQUET.

Non, merci.

REYNARD.

Avez-vous revu Fleury ?

BOUSQUET.

Pas depuis avant-hier.

REYNARD.

Qu'est-ce qu'il veut encore cet animal ?

BOUSQUET.

Un rabais, c'est clair... comme M. Miguel. Il est venu se plaindre, hier. Il dit que les chocolats ne sont pas purs, qu'il fera demander une expertise...

REYNARD.

Il m'embête, celui-là. Qu'il la demande son expertise. Je ne la crains pas. (Il boit.) Je connais tous les experts d'ici. Enfin, ne nous plaignons pas, les affaires ont assez bien marché cette année. (Il boit.) Ah ça, pourquoi diable quand je vous ai offert de l'argent pour vous établir à votre compte, ne l'avez-vous pas accepté ?

BOUSQUET.

On ne fait pas bien deux choses à la fois. J'ai quatre enfants. Ma pauvre femme est morte. Si j'avais eu les soucis d'un commerce, qui se serait occupé de l'éducation des petits ?

REYNARD.

Vous vous seriez débarrassé d'eux. Vous les au-

riez fourrés en pension, comme moi. Ils se sont élevés tout seuls. Aujourd'hui, vous seriez à votre aise et vos fils se la couleraient douce, comme on dit.

BOUSQUET.

Il vaut peut-être mieux qu'ils soient obligés de travailler.

REYNARD.

On peut toujours les forcer à travailler. Ça n'est pas malin. (Pause.) On prétend que la richesse, ne fait pas le bonheur. Quelle bourde ! Tenez. Regardez ma famille. Tout le monde est heureux ici : ma femme, ma fille, mon fils, mon gendre. Et c'est à notre fortune que nous devons notre bonheur. Où voit-on des tiraillements, des criailleries, des disputes ? Dans les familles pauvres. Quand il n'y a pas de foin au râtelier les ânes se battent. (Entre Roux.) L'avez-vous trouvé ?

ROUX.

Oui. Le voilà.

REYNARD.

Prenez-le, Bousquet. Et envoyez le gamin chez notre avocat. Dites au bureau que je descendrai dans un quart d'heure pour signer le courrier.

Bousquet sort.

SCÈNE VII

ROUX, REYNARD puis JULIENNE.

REYNARD, à Roux.

Un biscuit ?

ROUX.

Non, ca me couperait l'appétit.

Un silence.

REYNARD.

Au fait, vous avez quelque chose à me dire... D'urgent ?

ROUX.

D'urgent? Mon Dieu, non... pas trop. C'est Laurent qui me presse... moi... j'aurais attendu encore.

REYNARD.

Laurent ? Vous avez à m'entretenir à son sujet ? Encore une carotte?

ROUX.

Oh ! il s'agit d'autre chose... d'une chose plus grave.

REYNARD.

Pour la fabrique ?

ROUX.

Non.

REYNARD.

Alors, quoi?

ROUX.

Voici. Je vous demanderai d'abord d'être un peu calme. Ce que j'ai à vous dire est pénible. Il est nécessaire que vous m'entendiez jusqu'au bout sans broncher. Vous prendrez après, telle résolution que vous voudrez. Vous êtes un homme fort...

REYNARD.

Pas de préambule... au fait.

ROUX, lentement, par membres de phrase hachés.

J'y arrive. Sachez d'abord que je ne me suis résigné à vous avertir... qu'après m'être convaincu que mon devoir me l'ordonnait. Notez encore, que je suis seulement le porte-paroles de votre fille et de votre fils... C'est Mathilde, qui la première m'a ouvert les yeux... qui m'a montré cette situation déplorable... C'est Laurent qui m'a engagé à vous la faire connaître... Vous ne pouviez éternellement l'ignorer... De quoi auriez-vous eu l'air ? Moi, je me refusais de croire ce que l'on affirmait... C'était si invraisemblable... J'ai voulu des preuves... Des preuves certaines... Il était inutile de vous chagriner inutilement... Oh! on m'en a fourni d'irrécusables...

REYNARD.

Mais, sacré tonnerre, que voulez-vous dire à la fin ?

ROUX.

Oh ! si vous vous emportez, je me tais... Je vois bien que j'aurais mieux fait de ne pas entamer cette conversation. Je le disais à Laurent.

REYNARD.

Non, que diable, parlez ! Mais dépêchez-vous. Voyons, il s'agit encore d'une canaillerie de nos acheteurs. Fleury...

ROUX.

Si ce n'était que cela ! Mais rasseyez-vous, beau-père. Puisque j'ai commencé de parler, j'achèverai. Quand le vin est tiré, il faut le boire...

REYNARD.

Finissons-en. Tous ces détours m'impatientent.

ROUX.

C'est que... ma situation est pénible... Je vais vous faire un grand chagrin.

RÉYNARD.

Oh ! j'ai eu des embêtements dans ma vie... et plus sérieux sans doute que celui que vous avez à m'annoncer. Parlez donc sans crainte.

ROUX.

Mais il ne s'agit pas de votre commerce. Je me tue à vous le répéter... il s'agit de vous.

REYNARD.

Je pense bien que ça n'est pas du grand Turc, parbleu !

ROUX.

Oh ! si vous ne voulez pas comprendre.

REYNARD.

Je ne demande qu'à comprendre, mais je ne sais pas deviner les énigmes. Expliquez-vous nettement, une fois pour toutes.

ROUX.

Eh bien, il se passe ici quelque chose d'indigne... Vous êtes le jouet de deux personnes qui se moquent de vous, et depuis de longues années déjà ..

REYNARD.

On me vole? Bousquet peut-être? Je ne le surveillais pas assez.

ROUX.

On vous vole... on vous vole... non... C'est votre honneur qu'on vous vole.

REYNARD.

Qu'est-ce que vous me chantez?

ROUX.

Ah! le mot est lâché... J'ai cru bien faire de vous prévenir, et quand vous connaîtrez exactement la situation, vous verrez que j'ai eu raison... tenez... J'ai là des lettres... J'en prends une au hasard... la première... lisez-la...

REYNARD, il prend la lettre que lui tend Roux.

« Ma chère Marie... » C'est adressé à ma femme, ça... C'est signé Albert... Qui est-ce?

ROUX.

Lisez.

REYNARD, il la lettre.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Geste de Roux. — Un silence, puis Reynard assène un coup de poing sur la table.) Tonnerre de Dieu! (Debout.) Ma femme? Où est ma femme? Elle est rentrée?

ROUX, vivement.

Non... pas encore...

REYNARD, sonnant.

Julienne... Irma... Julienne...

ROUX.

Que voulez-vous faire?

REYNARD.

Irma! (Julienne paraît.) Où est madame?

ROUX, violemment à Julienne.

Non... Allez-vous en... Partez... Partez... (Julienne sort. — A Reynard.) Vous êtes fou... devant des bon-

nes... Vous m'aviez promis d'être calme... (Reynard se dirige vers la porte à gauche. — Roux lui barre le chemin.) Vous n'entrerez pas... Elle n'est pas là...

REYNARD.

Laissez-moi passer. Cet homme, qui est-ce? Je veux le savoir! Son nom?

ROUX.

Eh! Je vais vous le dire... mais écoutez-moi... Je vous répète que votre femme n'est pas rentrée... Asseyez-vous donc.

REYNARD.

Le nom? Le nom?

ROUX.

Je ne vous dirai rien tant que vous ne serez pas assis.

REYNARD, appuyé sur le canapé.

Qui est-ce, voyons?

ROUX.

Quelqu'un que vous connaissez bien... Le banquier.

REYNARD.

Ternant?... Ah! le gredin... C'est impossible!... Mais oui, cette signature... Albert, son prénom. Le bandit! Voilà le prix de l'argent qu'il me prêtait... et elle... elle!... Ah!... Donnez-moi ces lettres.

ROUX.

Que voulez-vous en faire?

REYNARD.

Donnez-les moi, je vous dis. Ah! ils ont cru qu'ils

pourraient me berner sans danger? Eh bien, nous allons rire. Quoi! j'aurais passé vingt ans de ma vie à amasser une fortune, j'aurais roulé les plus malins, et l'on se moquerait de moi? Car on doit se tordre à la Bourse. Au tribunal mes collègues doivent me montrer au doigt... Ah! on m'a pris pour un jobard, pour un grotesque...

ROUX.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il n'était pas possible que cette intrigue se prolongeât! Ai-je bien fait de vous prévenir?

REYNARD.

Oui. Ces lettres, qui vous les a données?

ROUX.

Mathilde. Elle les a trouvées par hasard. Nous nous sommes consultés aussitôt sur...

REYNARD, qui marche à grands pas dans l'appartement en bousculant les meubles.

Canailles!... Ah! si j'avais su... (se retournant.) J'ai reçu des lettres anonymes. . il y a fort longtemps... Je croyais qu'elles venaient de concurrents furieux de ma chance. Sacrées femmes! Il faut toujours avoir l'œil sur elles. Enfin, que lui manquait-il ici, je vous le demande? Je ne m'occupais pas d'elle, moi. Je ne lui ai jamais refusé un sou, vous entendez bien, Roux, jamais. C'est donc le vice qui la poussait?

ROUX.

Un peu de sang-froid, beau-père, ça ne vous vaut rien de vous mettre dans cet état.

REYNARD.

Eh! Que je crève... J'aurais dû crever l'autre jour, avant d'apprendre toutes ces saletés...

ROUX.

Vous perdez l'esprit; en ce moment vous déraisonnez. Soyez homme, que diable! et songez un peu à ce qui vous reste à faire.

REYNARD.

Ce que je vais faire? C'est bien simple... Divorcer avec elle et courir chez ce Ternant pour lui flanquer la main sur la figure...

ROUX.

Du scandale! Du bruit! Vous n'y songez pas... Cela nous ferait le plus grand tort... Les affaires...

REYNARD.

Eh! au diable les affaires!

ROUX.

J'aurai du bon sens pour deux, si vous n'en avez plus. Beau-père, écoutez-moi. Je me doutais bien que vous seriez hors d'état de raisonner, en apprenant que l'on s'était joué de vous. D'ailleurs, avant même de vous prévenir, j'avais envisagé tous les moyens de sortir de la situation où j'allais vous jeter. Si elle n'avait point eu d'issue, peut-être ne vous aurais-je rien dit. Vous pouvez, si vous le voulez, et sans que personne en sache rien, régler cette affaire.

REYNARD.

Je veux, moi, que l'on connaisse la canaillerie de ces deux gredins. Je veux qu'on les chasse de partout...

ROUX.

Vous serez bien avancé quand tout le monde saura que vous êtes un mari malheureux. C'est de vous qu'on rira. Contre votre femme vous avez une bien meilleure vengeance.

REYNARD.

Laquelle?

ROUX.

Refaites votre testament. Vous ne tenez plus sans doute à lui laisser la moitié de votre fortune.

REYNARD.

Ah! bon Dieu! J'aimerais mieux tout laisser aux pauvres.

ROUX, dissimulant mal sa joie.

Diminuez son legs. C'est une mesure qui lui sera plus sensible que tous les procès en divorce que vous pourriez lui faire.

REYNARD.

Enfin, vous ne me conseillez pas de la garder ici, chez moi?

ROUX.

Non... non... pas ici... Ma femme désirait une campagne. Je ne voulais pas la lui acheter. Eh bien, je vais me résigner à faire cette dépense. Ma belle-mère pourrait y vivre avec Mathilde. Vous voyez que je suis prêt à m'imposer les plus grands sacrifices pour arranger au mieux cette affaire.

REYNARD.

Alors, on se serait fichu de moi impunément?

ROUX.

Vous iriez calotter cet homme? Vous injurieriez votre femme? Et après? Ce sont là de basses satisfactions. Vous divorceriez? Le divorce est réprouvé par l'Eglise. Vous êtes connu dans la ville. Vous provoqueriez un scandale, dont Monseigneur serait particulièrement affligé. Enfin, pensez un peu à Laurent, à Mathilde, à moi-même. Vous tenez à marier votre fils. Comment le marierez-vous après un pareil esclandre? Quelle sera la situation de Mathilde dans le monde? Et mes enfants, si j'en ai un jour? Mon cher ami, tout cela mérite réflexion.

REYNARD.

Non... non... non... Il faut en finir.

ROUX.

Promettez-moi du moins de ne rien entreprendre avant deux jours, avant d'avoir bien calculé, bien pesé la portée de vos actes. Ah! vous ne pouvez pas me refuser cela, après ce que je viens de faire pour vous.

REYNARD.

C'est tout de suite que je veux me venger, tout de suite.

ROUX.

Un jour, je ne vous demande qu'un jour, beau-père. Attendez au moins jusqu'à demain. La nuit porte conseil. Demain, je vous le jure, vous serez maître de vos actions.

REYNARD.

Eh bien, tenez, pour vous, mais pour vous seul, je consens à attendre à demain, avant de les châ-

tier tous les deux. Seulement, je ne dînerai pas ici. Si je la voyais, je ne répondrais pas de moi.

Il va à gauche, prendre son chapeau qu'il avait posé sur une chaise,

ROUX.

Soit. Vous avez raison... Sortez. Quand elle rentrera, je lui dirai...

REYNARD, prêtant brusquement l'oreille, avec un cri.

Mais elle est là... Je l'entends..

ROUX, s'avançant.

Non.

REYNARD, violent.

Allez-vous en. Elle vient.

ROUX.

Beau-père...

REYNARD.

Allez-vous en... Laissez-moi seul... Je ne veux pas que vous soyez là.. Je vous dis de vous en aller.. Roux... Allez-vous en.

Il pousse Roux dans sa chambre, deuxième plan droite.

SCÈNE VIII

REYNARD, MADAME REYNARD, puis LAURENT puis MATHILDE, ROUX, IRMA, puis BOUSQUET.

Reynard resté seul, s'appuie sur la table. Madame Reynard entre par la gauche. Elle est en négligé.

MADAME REYNARD.

Tiens! tu es rentré... Mathilde n'est plus là, ni

son mari? Ah! si je m'occupe encore d'eux, il fera chaud... J'ai eu une scène tout à l'heure, et... Ah ça, qu'as-tu, toi aussi, à me regarder comme ça?

REYNARD. Il lui montre les lettres. — Se contenant.

Tu connais ces lettres?

MADAME REYNARD.

Quelles lettres? (Les regardant.) Non.

REYNARD.

Ah! tu ne les reconnais pas?

MADAME REYNARD.

Je ne les ai jamais vues.

REYNARD.

Elles t'appartiennent cependant. C'est ton amant qui les a écrites.

MADAME REYNARD.

Tu es fou. Qui te les a données?

REYNARD.

Ce n'est pas ton affaire. (Lui montrant une lettre.) « Ma chère Marie... » et c'est signé Albert. Nieras-tu encore, dis, nieras-tu? (D'une voix étranglée.) Sale catin, va-t'en!... Va-t'en retrouver ton banquier... Va te faire entretenir par lui.

MADAME REYNARD.

Ah ça, tu n'as pas fini de me dire des grossièretés? Si tu perds l'esprit, je n'y peux rien, moi.

REYNARD.

Va-t'en donc ou je te casse la figure.

MADAME REYNARD.

Effrayée elle recule. Voyant entrer Laurent, elle s'abrite derrière lui.

Défends-moi, Laurent.. Il veut me battre.

REYNARD, poursuivant sa femme.

Va-t'en.. ou je te tue.

LAURENT, essayant d'arrêter son père.

Papa... Voyons.. Ecoute-moi.

MADAME REYNARD.

Au secours... au secours !

Mathilde et Roux entrent par la droite.

MATHILDE.

Quoi? Qu'y a-t-il ?

REYNARD.

Sale bête !

ROUX, se jetant sur Reynard.

Beau-père !

MADAME REYNARD.

Il devient fou... Il m'accuse d'avoir un amant.

REYNARD, furieux.

Et elle le nie... Vous entendez bien... Elle nie... malgré les lettres... malgré tout... Hors d'ici.

MADAME REYNARD.

Mais défendez-moi donc, vous autres, vous savez bien que c'est faux.

REYNARD.

Ah! ne mens pas. C'est inutile.. Ils connaissent tes infamies. Tu ne veux pas partir?

MATHILDE, tâchant d'emmener sa mère.

Viens... voyons.

MADAME REYNARD, que la colère commence à gagner.

Je suis chez moi.

REYNARD.

Chez toi? Tu n'y resteras pas longtemps. Un bon divorce me délivrera de toi, et je te jetterai dehors, comme une fille.

MADAME REYNARD, aux autres.

Alors, vous me laissez insulter? (A Laurent.) Tu laisses insulter ta mère! Vous êtes donc tous d'accord?

REYNARD.

Oui, oui, tous, tous, depuis que nous savons ce que tu vaux.

MADAME REYNARD.

D'accord? Ce n'est pas possible! Voyons, hein, Mathilde? Roux? Et toi, Laurent? Répondez donc. Parlez.. Vous ne dites rien?

REYNARD.

Non. Ils ne diront rien. Ils ne diront rien. On te chasse. Nous te chassons; nous ne voulons que des gens honnêtes dans notre famille.

MADAME REYNARD, à Laurent.

Mais dis donc quelque chose, toi.. Ce n'est pas vrai... Tu ne t'es pas mis contre moi, ni toi, ni vous. Vous ne croyez pas un mot de tout ce qu'il raconte. Vous ne pouvez pas vous être entendus avec lui.

REYNARD.

Nous nous débarrasserons de toi, va. Ah! je com-

prends pourquoi tu me pressais de tester... pourquoi tu voulais faire déshériter tes enfants. C'est ma fortune que tu convoitais pour te goberger avec l'autre. Mais tu n'auras pas un sou, tu entends bien, pas un sou, c'est toi que je déshériterai.

MADAME REYNARD, furieuse.

Ah! tu me déshériteras! Ah! tu ne me laisseras pas un sou. Ah! vous vous êtes entendus pour vous débarrasser de moi et pour me voler mon argent. Mais vous ne le tenez pas encore. Je plaiderai. Je vous ferai connaître. Des gens honnêtes! Ah! ah! Tu me reproches d'avoir eu un amant. Eh bien, c'est vrai. (Reynard : Canaille.) Mais qui me l'a donné? Toi. (Reynard : Oh! — Laurent : Tais-toi. — Roux : Vous êtes folle!) C'est toi. Il ne fallait pas m'envoyer chez lui demander des faveurs, solliciter des prêts. Il fallait y aller toi-même. Mais tu n'avais pas tant de scrupules, quand tu étais sur le bord de la faillite. Si tu n'as pas sauté, c'est grâce à moi, c'est grâce à lui qui ne faisait pas protester tes billets. Tu m'y expédiais tous les jours à sa banque. Tu profitais de mes saletés à l'époque. (Mathilde : Tais-toi! — Laurent : Maman! — Roux : Voulez-vous vous taire à la fin.) Ah! vous voulez me faire taire maintenant pour que je ne vous jette pas vos vérités à la figure... Gens honnêtes.. (A Reynard :) Honnête? Toi qui empoisonnes tes clients avec tes marchandises, et que l'on traînera un jour devant les tribunaux. (Roux : Taisez-vous donc, sacrebleu! — Irma attirée par le bruit est entrée.) Gens honnêtes!.. Voleurs! Vous êtes des voleurs!.. Vous m'avez volé mes lettres... Voleurs!.. Voleurs!.. Voleurs!.. (Tumulte. Cris : C'est trop! Allez-vous en. Sors. Va-t'en. A Reynard:) Ah! Elle est propre ta famille. Une

fille qui fait la coquette avec un officier, un mari qui ferme les yeux, parce que ça lui facilite une affaire... Enfin un fils qui couche avec ta bonne... avec laquelle tu as couché toi-même... (IRMA. — Ah! mais, madame.) Oh! je la connais votre histoire et je la ferai connaître. Tas de jésuites.. Allez, allez, on saura bientôt ce que vous valez, car je me vengerai.. Canailles!

Elle sort par la gauche. Moment de stupeur. Silence embarrassé. Bousquet entre par le fond.

BOUSQUET.

Monsieur... On vous attend pour le courrier... on est en retard.

REYNARD, tirant machinalement sa montre.

Quelle heure est-il donc?

BOUSQUET.

Cinq heures.

REYNARD, sortant.

Bigre.. Je vais vite le signer.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau Roux et Laurent sont en scène. Laurent est assis à droite. — Roux est debout. — Il marche lentement à travers le salon. — Il paraît réfléchir. — Il vient se planter devant Laurent.

ROUX.

Non... non... non... Je ne vois pas comment nous allons nous tirer de là!

LAURENT.

Je ne le vois pas, moi non plus.

ROUX.

Si cette plainte n'est pas classée, nous sommes fichus. C'est la ruine.

LAURENT.

Allons donc !

ROUX.

La ruine, je vous dis.

LAURENT.

Et vous pensez que c'est ma mère....?

ROUX.

J'en suis sûr. Parbleu! La voilà sa vengeance. Oh! elle n'a pas perdu de temps. En trois jours elle a combiné sa petite affaire. Cet animal de Ternant doit l'avoir aidée.

LAURENT.

Vous croyez?

ROUX.

Vous n'êtes pas assez naïf pour en douter, je suppose? (Pause.) Sans compter que ce numéro de l'*Intégrité* doit avoir été envoyé à toute la ville, comme il m'a été envoyé à moi-même.

LAURENT, parcourant un numéro de l'*Intégrité* qui est sur la table.

L'article est vague. On parle d'une plainte qui aurait été déposée contre un négociant pour vente de produits alimentaires falsifiés. L'a-t-on même déposée cette plainte? Qui l'aurait faite?

ROUX.

Miguel, parbleu! ami intime de Ternant.

LAURENT.

Il faut obtenir de maman qu'on étouffe l'affaire.

ROUX.

Ça va être commode.! Enfin, je vais tenter une démarche auprès d'elle. Nous en verrons bien le résultat... Ah! Dieu de Dieu!.. Non.. mais vous ima-

ginez-vous Reynard en correctionnelle? Lui, juge au tribunal de commerce!

LAURENT.

Il serait acquitté!

ROUX.

Evidemment!... mais quel effet sur le public! Il est impossible que nous nous laissions poursuivre... aucun sacrifice ne doit nous coûter pour éviter un pareil éclat.

LAURENT.

Avez-vous vu ma mère?

ROUX.

Non. Elle reste enfermée toute la journée dans sa chambre. Elle doit y être en ce moment?

LAURENT.

Julienne m'a dit qu'elle est sortie de très bonne heure ce matin.

ROUX.

Reynard est sorti lui aussi?

LAURENT.

Oui. Il a dû aller chez son avoué pour faire rédiger la citation qu'on doit envoyer à ma mère. Mais c'est la troisième fois qu'il va chez Me Holberg, dans la même intention. Il ne paraît pas avoir une grande hâte d'obtenir son divorce.

ROUX.

Oh! rien ne presse maintenant. Il ne s'agit pas d'irriter davantage madame Reynard.. au contraire. Nous voyons aujourd'hui ce qu'elle est capable de faire, comme nous avons vu l'autre jour ce qu'elle

est capable de dire quand on l'irrite... A propos, vous n'avez plus revu Irma depuis que votre père l'a mise à la porte.

LAURENT, détournant la tête.

Non.

ROUX.

Bien sûr ?

LAURENT.

Oui. D'ailleurs je ne crois pas un mot de tous les racontars de ma mère.

ROUX.

Elle a menti, je n'en doute pas, comme quand elle accusait ma femme de se laisser courtiser par de Saint-Régis. C'est faux, vous savez... J'ai interrogé Mathilde... Votre mère m'aurait carrément brouillé avec le comte... au moment où l'affaire de Lyon va aboutir. N'importe, il est certain tout au moins qu'Irma était votre maîtresse? Eh bien, vous ne devez pas vous commettre avec des bonnes.

LAURENT.

Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

SCÈNE II

LES MÊMES, REYNARD.

Reynard entre par le fond — Il jette son chapeau sur un meuble — Silence.

LAURENT.

Je sors... J'ai une course à faire... Ah ! je ne rentrerai peut-être pas, à midi.

REYNARD.

Où vas-tu ?

LAURENT.

J'ai un rendez-vous avec des amis.

REYNARD.

Reste ici. On t'a vu, hier, chez cette bonne.

LAURENT.

Moi ?

REYNARD.

Oui. Toi. Tu n'es pas venu dîner hier au soir. Tu as dû rester chez elle sans doute. Eh bien, je te défends de la revoir.. Tu m'entends.. je te le défends.

LAURENT.

Je ne l'ai pas vue. Je ne vais pas chez elle. Des amis m'attendent. Je vais leur dire de ne pas compter sur moi pour le déjeuner, et je reviens tout de suite.

REYNARD.

Reste. Tu leur écriras un mot. J'ai besoin de toi. Tu vas travailler. La vie doit changer ici. Passe dans mon cabinet. Il y a des lettres à faire. Tu en trouveras le détail sur mon bureau.. J'ai noté au crayon ce qu'il faut répondre. Va.

Laurent sort par la droite.

SCÈNE III

ROUX, REYNARD.

REYNARD, après un silence.

Savez-vous d'où je viens ?

ROUX.

Non.

REYNARD.

De chez le procureur.

ROUX.

Pas possible.

REYNARD.

Je sors de chez lui à l'instant même. Il m'a fait appeler ce matin. Miguel a déposé une plainte.

ROUX.

Voilà ce que je craignais !

REYNARD.

Naturellement, je suis allé chez Miguel. Il est absent, pour deux jours. Le gredin ! Il a eu peur de me voir !

ROUX.

Vous avez lu l'article de l'*Intégrité* ?

REYNARD.

Quel article ?

ROUX, lui tendant le numéro qui est sur la table.

Tenez... cet entrefilet... là...

REYNARD, après l'avoir parcouru, furieux.

Ah !... ils seront plus explicites la semaine prochaine... Nous verrons un peu !... C'est Marie qui a fait faire ça, et son banquier... (Avec un geste de menace.) Celui-là !... mon avoué m'a conseillé le calme dans mon intérêt même... mais quand le procès sera fini !

ROUX.

Enfin, que vous a dit le procureur?

REYNARD.

Oh! Il a été très aimable... Il m'a dit qu'il serait désolé d'avoir à poursuivre un négociant bien posé sur la place de Marseille, juge au tribunal de commerce. Alors, moi, j'ai saisi la balle au bond... Je lui ai dit que sans doute il y avait eu quelque erreur involontaire dans la fabrication des chocolats. Que peut-être ils avaient été mal cuits... Que cela arrivait parfois... ou que le cacao dont on s'était servi était avarié... que les employés avaient négligé de le vérifier...

ROUX.

Bref?

REYNARD.

Bref, si on abandonne la plainte, il classera l'affaire.

ROUX.

L'abandonnera-t-on?

REYNARD.

Parbleu!

ROUX.

Vous croyez?

REYNARD.

C'est ma femme qui l'a fait déposer, n'est-ce pas?

ROUX.

Sans aucun doute.

REYNARD.

Eh bien, elle la fera retirer.

ROUX.

Vous comptez là-dessus, sérieusement?

REYNARD.

Oui.

ROUX.

Ah ça, comment pouvez-vous espérer un seul instant que ma belle-mère va renoncer, pour vous être agréable à une vengeance si aisée, si commode, qu'elle tient dans sa main? Vous êtes fou.

REYNARD.

Je voudrais bien voir qu'elle n'y renonçât pas et qu'elle me fît traîner en correctionnelle.

ROUX.

Vous le verrez, malheureusement. Vous ne connaissez donc pas votre femme? Vous ne savez pas combien elle est vindicative? J'avais mes raisons pour vous engager à ne pas divorcer. Je prévoyais une canaillerie de sa part, si on l'exaspérait. Etes-vous plus avancé maintenant?

REYNARD.

Ne pas divorcer... ne pas divorcer... Quel autre parti prendre? Que fallait-il faire enfin?

ROUX.

Eh!... il fallait ne pas provoquer un scandale inutile, et surtout ne pas menacer une femme qui a des armes contre vous. Puis, on ne divorce pas à soixante ans... Bon, quand on a trente ans, cela, et qu'on peut refaire sa vie. Enfin, on ne se lance pas dans un procès interminable quand il y a tant de façons d'arranger les affaires en famille, sans bruit, et sans mettre une ville entière au courant

d'un tas de petites vilenies qu'il vaut mieux lui laisser ignorer.

REYNARD.

Je le sais mieux que vous, tout cela. Je me le suis dit ces jours derniers... mon avoué me l'a répété... C'est même la raison qui a retardé jusqu'à présent l'envoi de la citation... Nous nous reverrons à ce sujet, si vous voulez... mais pour l'instant il s'agit de la plainte qui est entre les mains du procureur. Vous allez voir ma femme. Elle est chez elle?

ROUX.

Non. Elle est sortie.

REYNARD.

Vous lui direz que j'entends qu'elle fasse retirer cette plainte avant ce soir, sinon elle aura affaire à moi.

ROUX.

Les menaces ne réussiront pas.

REYNARD.

Vous vous y prendrez comme vous voudrez, mais il faut obtenir qu'on me fiche la paix.

ROUX.

J'avais songé à voir votre femme. Je l'attendais ici. (Après une pause.) Je vous avais toujours dit que vous nous fourreriez dans quelque pétrin.

REYNARD.

Bon... nous en serons quittes pour ne plus fabriquer de chocolats inférieurs... au moins pendant quelque temps.

On entend ouvrir une porte. — Roux remonte pour voir qui arrive.

ROUX.

Mathilde... sans doute... (Il jette un coup d'œil dans l'antichambre, puis redescend vivement. — A Reynard.) Sortez... Elle... Sortez vite!

Reynard sort par la droite.

SCÈNE IV

ROUX, MADAME REYNARD, puis BOUSQUET.

Madame Reynard entre par le fond. Elle voit Reynard s'en aller, mais elle feint de ne pas l'apercevoir et de ne pas remarquer Roux. Elle se dirige vers sa chambre.

ROUX.

Belle-maman... (Madame Reynard ne répond pas.) Madame Reynard...

MADAME REYNARD.

Quoi?

ROUX.

J'ai deux mots à vous dire.

MADAME REYNARD.

A moi?

ROUX.

Oui.

MADAME REYNARD.

Je le regrette beaucoup, mais je n'ai pas le temps de vous écouter.

ROUX.

C'est une communication importante dont je suis chargé. Asseyez-vous, je vous prie.

MADAME REYNARD.

C'est inutile... parlez... mais dépêchez-vous.

ROUX.

Il a paru ce matin un article dans l'*Intégrité*.

MADAME REYNARD, comme étonnée.

Ah!

ROUX.

Assez anodin d'ailleurs, mais enfin il est toujours désagréable d'être pris à partie par les journaux. Vous connaissez cet article?

MADAME REYNARD.

Non.

ROUX.

Je croyais que vous l'aviez lu.

MADAME REYNARD.

J'ai autre chose à faire.

ROUX.

Et puis... votre... M. Reynard a vu le procureur, qui s'est montré très aimable pour lui.

Silence.

MADAME REYNARD.

Eh bien?

ROUX.

Vous savez ce que votre mari est allé faire au Palais?

MADAME REYNARD.

Moi? Non.

ROUX.

Enfin, vous devez bien vous en douter.

MADAME REYNARD.

Pas le moins du monde.

ROUX.

Voyons, belle-maman, soyez sincère, vous n'ignorez pas qu'une plainte a été déposée contre nous, contre la maison.

MADAME REYNARD.

On a déposé une plainte?

ROUX.

Vous le savez parfaitement, et vous savez aussi qu'elle est de Miguel. Il a cru nous intimider. Il s'est bien trompé. L'affaire n'aura pas de suites. M. Barbier en a donné l'assurance à mon beau-père.

MADAME REYNARD.

Pourquoi me dites-vous tout cela? Je ne suis plus rien, moi ici. Vos tripotages ne m'intéressent pas.

ROUX.

Enfin, vous prétendez...

MADAME REYNARD, l'interrompant.

Je ne prétends rien. Je ne m'occupe pas de vous? Je ne vous pose pas de questions? Laissez-moi donc tranquille. Au revoir.

ROUX.

Voyons, belle-maman, ne commettons pas des actes irréparables que plus tard nous regretterions les uns et les autres. Soyons francs et jouons cartes sur table. Votre mari est persuadé que c'est vous qui avez payé le directeur de l'*Intégrité*, pour qu'il fît paraître l'article de ce matin, et que c'est vous encore qui avez poussé Miguel à déposer une plainte.

MADAME REYNARD.

Ah! Ah! Il reconnaît donc que je ne suis pas un zéro en chiffre et qu'il faut compter avec moi. On ne me traite plus avec le même dédain, et l'on voit que j'ai encore un peu d'influence.

ROUX.

On ne vous a jamais traitée avec dédain... On sait que vous pouvez beaucoup... et l'on m'envoie précisément vers vous, afin que vous arrêtiez la campagne que l'on prépare sans doute contre la maison.

MADAME REYNARD.

Je ne suis pour rien dans cette campagne.

ROUX.

Personnellement peut-être... mais vous avez de l'autorité sur ceux qui la font.

MADAME REYNARD.

Je ne les connais pas.

ROUX, haussant les épaules.

C'est Miguel qui nous poursuit, Miguel ami intime de M. Ternant. Le temps est précieux. Ne le perdons pas en discussions inutiles. S'il le faut, on fera des sacrifices. Je m'en porte garant. N'allez pas croire que nous redoutions le résultat de l'enquête, de l'expertise même qui pourrait être ordonnée. Nous sommes bien tranquilles sur ce point. Mais des débats devant des tribunaux, même quand ils établissent votre innocence, ont toujours un effet déplorable. Vous voyez que je suis franc. D'autre part, on saura bientôt quelle est la personne qui met tant d'acharnement à nous perdre...

Alors ce sera pis. Quand on vous verra dans un camp, nous dans l'autre, notre famille si cruellement divisée...

MADAME REYNARD.

A qui la faute si elle est divisée?

ROUX.

En ce moment je ne recherche pas les responsabilités. Je dis seulement qu'il sera triste de vous voir liguée avec nos adversaires... Car enfin vous ne pouvez pas nier que vous ne soyez avec eux contre nous, vous ne direz pas que ce n'est pas vous qui les poussez et qui...

MADAME REYNARD.

Eh bien, oui, c'est moi, là. Et après? Ah ça, s'est-on mis par hasard dans la tête qu'on n'avait qu'à ouvrir la porte, et à me dire : « Allez-vous-en. » On me mettrait hors de chez moi, on me ferait un procès et on me prendrait mon argent, que j'ai gagné? Car, je n'ai pas vécu comme votre femme, moi! J'ai bûché et peiné. On ne me tiendrait pas compte de tout cela? A cinquante ans, il faudrait que je recommence à trimer? Ou bien il faudrait que je vienne vous mendier un morceau de pain? Voilà ce que vous espériez, n'est-ce pas? Vous ne le verrez pas encore. Ah! vous avez pris vos grands airs! Ah! vous avez voulu faire les malins! Eh bien, c'est moi qui vous tiens, maintenant, et je vais vous faire marcher, je vous en réponds.

ROUX.

Vous vous êtes absolument méprise sur nos intentions. D'ailleurs les menaces de Reynard ont

été faites dans un moment de colère... excusable en somme après ce qu'il venait d'apprendre.

MADAME REYNARD.

Et par qui... a-t-il appris ce qu'il sait?

ROUX.

Ne nous égarons pas hors de la question. Parlons seulement de notre affaire. Il n'est pas possible que vous vouliez la ruine de la maison.

MADAME REYNARD.

Pourquoi? Je n'ai plus d'intérêt ici, moi, aujourd'hui.

ROUX.

Cependant...

MADAME REYNARD.

Que m'importe donc que vous fassiez de bonnes affaires, ou que vous soyez ruinés? Ah! si j'étais encore de la famille... je ne dis pas...

ROUX.

Si l'on vous promettait... quelque chose.

MADAME REYNARD.

Quoi?

ROUX.

Si l'on proposait à... M. Miguel une certaine somme.

MADAME REYNARD.

De l'argent? N'insistez pas.

ROUX.

Enfin, voyons, que voulez-vous?

MADAME REYNARD.

C'est Reynard qui vous envoie, n'est-ce pas ? Voici ce qu'il faut lui dire. J'ai loué un appartement. Mes malles sont prêtes, je vais les fermer à clef, les faire emporter et partir .. Dans son intérêt même qu'il ne me laisse pas sortir de la maison.

ROUX.

Mais...

Entre Bousquet.

BOUSQUET.

Bonjour, madame Reynard. Bonjour, monsieur Roux. M. Reynard est-il là ?

MADAME REYNARD, à Roux.

Voilà ma réponse. Je vous engage à la lui faire connaître au plus tôt. Au revoir, Bousquet.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V

BOUSQUET, ROUX, REYNARD, puis JULIENNE.

BOUSQUET, à Roux.

Il nous arrive une bien vilaine affaire.

ROUX.

Encore ? Quoi ?

BOUSQUET.

M. Reynard est là ?

ROUX.

Oui. Vous voulez le voir ? Je vais l'appeler. (Il ouvre la porte à droite et appelle.) Monsieur Reynard.

REYNARD, entrant, à Roux.

Eh bien? (Il aperçoit Bousquet.) Ah! Bousquet...

BOUSQUET.

M. Fleury sort de l'usine à l'instant même.

REYNARD.

Que voulait-il?

BOUSQUET.

Vous voir. Il a, paraît-il, reçu ce matin un journal où il est question de vous. Il venait vous demander des explications. Comme il paraissait très monté, je lui ai dit que vous ne rentreriez que vers midi.

Reynard a un geste de colère.

ROUX.

S'il revient, dites-lui que l'article en question ne nous concerne pas... et que d'ailleurs j'irai le voir moi-même à son magasin.

BOUSQUET.

Bien, monsieur. Il n'y a rien à dire au bureau?

REYNARD.

Rien. (Bousquet sort.) Hein? C'est du propre! Ah! il faut en finir avec cette histoire-là... et en finir au plus tôt... Que vous a dit ma femme?

ROUX.

Elle refuse d'intervenir.

REYNARD.

Pas possible.

ROUX.

Absolument. Je vous avais prévenu. Elle a pré-

tendu d'abord ignorer tout ce qui se passait. Elle a fini par avouer qu'elle avait fait agir le directeur de l'*Intégrité* et Miguel.

REYNARD.

Ah! la gredine!

ROUX.

Mes prières, mes supplications, les offres même que je lui ai faites, rien n'a pu la fléchir. Et voici ses dernières paroles : « Je quitterai la maison dans une heure, dites à mon mari que son intérêt est de me retenir ici. »

REYNARD.

Ah ça, qu'espère-t-elle donc?

ROUX.

Elle espère... elle espère que tout s'arrangera.

REYNARD.

Elle ne s'imagine pas que je vais la garder.

ROUX.

Dame! Il ne faut rien brusquer.

REYNARD.

Ne rien brusquer?

Il sonne.

ROUX.

Quoi! Qu'allez-vous faire encore?

REYNARD.

Ce que je vais faire? Lui parler... et nous verrons si elle refusera de m'obéir. (Entre Julienne.) Dites à ma femme que je l'attends ici... Vous ne laisserez entrer personne.

Julienne sort par la gauche.

ROUX.

Mais, je vous en prie, ne vous emportez pas, soyez calme.

REYNARD.

Je le serai... ne craignez rien.

ROUX.

Et si elle vous fait une proposition raisonnable, acceptez-la.

REYNARD.

Quelle proposition ?

ROUX.

Si elle vous demandait, par exemple, un peu de mansuétude à son égard... ou si elle exigeait pour se taire, que vous ne poursuiviez pas votre procès... (Mouvement de Reynard.) Oh ! tout serait préférable aux ennuis dont nous sommes menacés, si vous ne vous entendez pas avec votre femme... Comme entre divers maux, il faut choisir le moindre...

JULIENNE, entrant par la gauche.

Voilà madame.

Elle sort par le fond.

REYNARD, à Roux.

Elle vient. Laissez-moi... Je sais ce que j'ai à faire.

Roux sort par la droite.

SCÈNE VI

REYNARD, MADAME REYNARD.

Madame Reynard entre par la gauche. Reynard et elle se regardent, en silence.

MADAME REYNARD.

Qu'est-ce que tu as à me dire ?

REYNARD.

Assieds-toi... Tu vas le savoir. (Ils s'asseyent.) Tu as fait déposer une plainte contre nous.

MADAME REYNARD.

Moi ?

REYNARD.

Ne nie pas, c'est inutile. Cette plainte peut m'attirer des ennuis. Tu vas la faire retirer...

MADAME REYNARD.

Ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, c'est à M. Miguel.

REYNARD.

Miguel n'a rien à voir dans ceci. Toi seule dois t'en occuper.

MADAME REYNARD.

Non. Cela ne me regarde pas.

REYNARD.

Marie, je suis calme, tu le vois, mais ne me pousse pas à bout.

MADAME REYNARD.

Causons tranquillement, je le veux bien... Mais tu me demandes des choses impossibles.

REYNARD, furieux.

Impossibles ? Tu n'as qu'un mot à dire. Tu l'as avoué à Roux.

MADAME REYNARD.

Non... non... Je ne lui ai pas dit ça... C'est lui, qui, au contraire...

REYNARD.

Bref, tu ne veux rien faire ?

MADAME REYNARD.

Eh ! Je ne peux rien... Cela ne dépend pas de moi.

REYNARD.

Oui... enfin... tu comptes me faire chanter.

MADAME REYNARD.

Moi ?

REYNARD.

Grâce à cette plainte, tu espères m'imposer tes volontés. Ton calcul est faux. J'ai vu M. Barbier ce matin. Il ne me poursuivra pas. Tu as donné un coup d'épée dans l'eau.

MADAME REYNARD.

Tant mieux pour toi. Mais alors, pourquoi me pries-tu de faire une démarche, si elle est inutile?

REYNARD.

Ah ! Je ne tolérerai pas des railleries, tu sais. (Pause.) Alors, il est bien convenu, n'est-ce pas, que tu refuses de t'occuper de l'affaire?

MADAME REYNARD.

Je te le promettrais, que je ne le pourrais pas.

REYNARD, avec colère.

C'est bon... Ah! je te garantis que tu me la paieras.

MADAME REYNARD.

Mais puisque je te dis...

REYNARD.

Tu me la paieras, tu me la paieras. C'est peu de nous avoir tous déshonorés, d'avoir pendant des années, mené une conduite scandaleuse, il faut encore que tu nous envoies en correctionnelle? Tu souhaiterais nous voir condamnés n'est-ce pas? Nous coupables, ton infamie te paraîtrait moins grande.

MADAME REYNARD.

Ah! pas de gros mots et ne me jette pas mes fautes à la tête. Attends la fin de notre procès. A ce moment, on verra de quel côté furent les torts.

REYNARD.

Et tu as l'aplomb de me dire cela, en face.

MADAME REYNARD.

Tiens! Je vais me gêner! J'ai des reproches à me faire, je le sais, je le reconnais.

REYNARD, entre les dents.

C'est encore heureux.

MADAME REYNARD.

Mais n'en as-tu pas à t'adresser? J'ai commis une faute, soit, et je la regrette. Si tu t'imagines que c'est par passion, tu te trompes bien. Cette faute,

tu en es un peu responsable d'ailleurs. (Mouvement de Reynard.) Si... si... Il y a des démarches qui ne conviennent pas à une femme. Tu aurais dû aller toi-même chez... ce banquier. Et, quand je l'ai vu empressé auprès de moi, m'accueillant chaque jour avec un plaisir visible, je t'ai prévenu.

REYNARD.

Moi? Moi? Tu m'as prévenu?

MADAME REYNARD.

Oh! je ne t'ai pas avoué la chose... crument... c'est clair. Mais je te l'ai fait comprendre, et tu l'as comprise. Ne dis pas non ; nous sommes seuls. Dis, si tu veux, que ses amabilités t'ont paru un badinage sans conséquence... c'est ta seule excuse. Mais, tu voyais que j'avais de l'influence sur lui, qu'il m'accordait tout ce que je voulais... Eh bien, au risque de perdre ton crédit, il fallait me dispenser de ces visites. Tu ne l'as pas fait. Voilà ton tort. Le mien a été de continuer à aller chez cet homme, et à lui demander des services, dont il a voulu être payé un jour... Mais quoi ! ne plus retourner chez lui, c'était nos billets protestés, la ruine, la faillite peut-être, la misère à coup sûr... Nous commencions à avoir une situation, il nous aurait fallu redevenir de petits boutiquiers, gagner péniblement notre pain... j'ai été lâche, j'ai cédé... Voilà.

REYNARD.

Et ça te paraît tout simple?

MADAME REYNARD.

Non. Je ne cherche pas à diminuer ma faute. Je m'en suis assez repentie, va... Et puis, ça n'a pas duré longtemps.

REYNARD.

Oh !... Et tes lettres ?

MADAME REYNARD.

Elles sont vieilles de dix ans.

REYNARD.

Tu continuais à le voir.

MADAME REYNARD.

Pour les affaires de la maison. Il n'y avait plus rien entre nous. Il t'a procuré des clients.

REYNARD.

Oui. Miguel que tu fais marcher contre moi aujourd'hui. Enfin, où veux-tu en venir avec ta plainte ?

MADAME REYNARD, après un silence.

Je veux t'empêcher de faire une bêtise.

REYNARD.

Quelle bêtise ?

MADAME REYNARD, après un nouveau silence.

Eh !... le divorce.

REYNARD.

Ah !... Ah !... Nous y voilà... Nous y voilà. Tu crois me tenir par la peur de la correctionnelle. On retirera la plainte si je renonce à ma demande en divorce.

MADAME REYNARD.

Et ne serait-ce pas plus sensé? Divorcer à notre âge, y songes-tu ? Et, crois-tu qu'il soit bien malin de faire connaître à toute une ville les reproches que nous avons à nous adresser ?

REYNARD.

Des reproches? A moi ?

MADAME REYNARD.

Eh bien, et Irma?.. Oh! je n'ai pas de preuves pour l'instant... mais je trouverai des témoins. Et pour moi, suppose que mon avocat aille raconter à la barre que tu as profité...

REYNARD.

Marie.

MADAME REYNARD.

Je ne le lui soufflerai pas, mais en plaidant on se sert des arguments qu'on trouve! Et les lettres? Si on indique de quelle façon tu me les as volées.

REYNARD.

Ce n'est pas moi qui les ai prises.

MADAME REYNARD.

Alors, ce sont tes enfants... Ah! ce sera du propre quand on le saura...

REYNARD.

Tu oseras le faire dire?

MADAME REYNARD.

Il faut bien que je me défende cependant. Vous êtes tous, là, contre moi, tâchant de me voler ma fortune, et je n'essaierais pas de la sauver? Tu sais bien toutes les peines que j'ai eues pour la gagner, tout le mal que je me suis donné. Il ne serait donc pas juste que l'on me mît à la porte de cette maison, nue et crue, n'est-ce pas? Et puis, je ne veux pas d'un pareil scandale à mon âge. Il me faut une vieillesse paisible, et un repos que j'ai bien gagné en

somme. Après tout, ma jeunesse s'est passée dans notre boutique, à vendre du sel et du poivre, à nourrir et à élever les enfants. De ce côté, tu n'as rien à me reprocher, j'ai été une bonne mère et une bonne ménagère. Et aujourd'hui que me voilà enfin riche, tranquille, on m'enlèverait mon argent, on m'injurierait... et je ne dirais rien? Ah non, tu me trouverais trop bête...

REYNARD.

Enfin, tu ne veux pas du divorce?

MADAME REYNARD.

Non. Tu n'en voudras pas plus que moi quand tu y auras mûrement réfléchi. C'est un procès ridicule que tu as tout intérêt à éviter... Sans compter l'autre procès qui serait la conséquence de celui-là... je t'en avertis.

REYNARD.

Quel procès?

MADAME REYNARD.

La poursuite du procureur; car enfin, il ne faut pas me raconter des histoires. Je suis renseignée. M. Barbier marchera bel et bien, si on ne s'arrange pas à l'amiable. Et s'il ne poursuit pas, Miguel pourra toujours t'assigner directement devant les tribunaux. Tu as des concurrents qui grossiront l'affaire, et il y a des journaux, qui en parleront.

REYNARD.

L'*Intégrité*?

MADAME REYNARD.

L'*Intégrité* et d'autres. Ce serait un tapage effroyable, auquel tu ne tiens pas, j'en suis sûre.

REYNARD, goguenard.

Une simple supposition... Que ferait-on si je renonçais à demander le divorce, moi? Je ne suis pas fâché de connaître la petite combinaison que tu dois avoir imaginée.

MADAME REYNARD.

C'est très simple. D'abord, tu me rendrais les lettres... Oh! pas pour les garder... Nous les brûlerions. Immédiatement Miguel irait chez le procureur et déclarerait se désister de sa poursuite. Tout serait terminé.

REYNARD.

Oh! c'est très simple en effet... mais si je n'accepte pas cette combinaison?

MADAME REYNARD.

Tu aurais grand tort... Tu le comprends de reste. Tu ne tiens pas essentiellement à être mené en correctionnelle, hein? Et puis, si nous divorçons, avant six mois tu t'en repentiras. Quand on a notre âge, on n'oublie pas en un jour trente ans de vie commune, surtout quand on a subi ensemble bien des épreuves, et supporté les mauvais temps. Tu serais malheureux de ton côté; moi du mien... car, malgré tout, je n'ai jamais cessé de t'aimer, tu le sais bien. Et crois-tu que tes enfants te soigneront comme moi.? Ils n'en veulent qu'à ta fortune, eux. Tu vois tout ce qu'ils sont capables de faire, pour l'avoir... ce sont eux, j'en suis sûre, qui te poussent à commettre quelque acte irréparable.. Tu n'aurais jamais songé à divorcer, toi... tu aurais crié d'abord, tu m'aurais battue peut-être, puis, tu aurais pardonné et oublié.. car tu es bon, dans le fond.

REYNARD.

Alors, c'est ton dernier mot : restitution des lettres, pas de divorce, et on retire la plainte.

MADAME REYNARD.

Oui... Il va sans dire aussi... que tu me donnerais... quelque chose.

REYNARD.

Comment?

MADAME REYNARD.

Je me méfie de Laurent et de Mathilde, aujourd'hui... Se méfier de ses enfants! c'est dur. Enfin! Tu m'avais promis plus d'un demi million. Je ne suis pas exigeante, je me contenterai de la moitié... Ton fils et ta fille y gagneront encore.

REYNARD.

Ah!... non... par exemple... non... Et le testament?

MADAME REYNARD.

Un testament est toujours révocable. J'ai pris des renseignements. Or, je suis payée pour connaître Mathilde, Laurent et Roux. Ils feraient des pieds et des mains auprès de toi, et si le malheur voulait que tu partes le premier, je me trouverais sans le sou.

REYNARD.

Je te laisserai peut-être quelque chose, mais je veux pouvoir disposer à mon gré de ma fortune!... J'ai appris à te connaître moi aussi, et pour être sûr de toi, à l'avenir...

MADAME REYNARD, debout.

Non... c'est à prendre ou à laisser.

REYNARD, furieux.

Comment! C'est toi qui me dictes des conditions à présent.

MADAME REYNARD.

Je prends des précautions, voilà tout.

REYNARD, criant et frappant sur la table.

Non... je n'en passerai pas par là... Non... je n'en passerai pas par là... Il faudrait que je sois idiot... stupide... Ah! non... non... non... non...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROUX, LAURENT, puis MATHILDE.

LAURENT, entrant par la droite avec ROUX.

Quoi? Qu'y a-t-il encore?

REYNARD.

C'est elle... elle qui veut m'imposer des conditions absurdes.

MADAME REYNARD.

Oh! ne crie pas tant... Je m'en vais.

ROUX, la retenant.

Non... ne partez pas, que diantre, attendez un peu.

MADAME REYNARD.

Ne me retenez pas, c'est inutile.

LAURENT.

Maman, voyons, je t'en prie...

REYNARD.

Eh ! laissez-la donc, sacrebleu ! Il arrivera ce qui arrivera !

ROUX.

Voyons ! Vous étiez presque d'accord, il me semble ?

REYNARD.

J'ai fait toutes les concessions possibles, je n'en ferai pas d'autres !

MADAME REYNARD, à Reynard.

Ecoute. Voici mon dernier mot. Tu me donneras cent cinquante mille francs comptant, et tu me signeras une reconnaissance de pareille somme. C'est clair ? Maintenant je vais mettre mon chapeau et partir. Mais je vous en avertis : si je sors de cette maison, ce sera pour n'y plus rentrer. Vous aurez beau m'en supplier, je ne m'occuperai plus de rien et les choses suivront leur cours.

ROUX.

Vous ne ferez pas cela, belle-maman.

LAURENT.

Tu ne peux pas vouloir notre ruine.

ROUX.

Et ce serait la ruine. Pensez que notre fortune, cette fortune que l'on a mis tant d'années à amasser, peut s'écrouler en un jour.

LAURENT.

Comprends bien que nous pouvons devenir pauvres.

ROUX.

Vous n'avez pas réfléchi à cela. Pauvres? Nous autres?

Entre Mathilde, un numéro de l'*Intégrité* à la main.

MADAME REYNARD.

Réfléchissez-y vous-même... J'ai pris une détermination et je m'y tiens. Dans dix minutes, je ne serai plus ici.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VIII

REYNARD, ROUX, LAURENT, MATHILDE.

MATHILDE.

Julienne vient de me remettre ce journal. C'est de nous qu'il s'agit là-dedans?

ROUX.

Oui. C'est ta mère qui a fait faire cet article.

MATHILDE.

Ah! par exemple!... Il faut éviter un pareil procès.

LAURENT.

Sans doute, il faut l'éviter.

REYNARD.

Mais vous n'avez pas entendu ce qu'elle exige? Cent cinquante mille francs comptant, et une reconnaissance de pareille somme.

MATHILDE.

Cent cinquante mille francs!

ROUX.

On pourrait peut-être obtenir qu'elle diminuât ses prétentions?

REYNARD.

Ah oua ! Elle vous l'a dit : c'est son dernier mot...

MATHILDE.

Et le testament?

ROUX.

Oh! Le testament serait déchiré... Elle n'aurait plus droit à rien à votre mort, n'est-ce pas?

REYNARD.

Sauf la reconnaissance qu'elle exige.

LAURENT.

Non. Au lieu de lui faire une reconnaissance, tu lui ferais une donation... Et dans un nouveau testament, tu la révoquerais.

REYNARD.

Les donations sont révocables?

LAURENT.

Entre époux, oui.

ROUX.

Vous en êtes sûr?

LAURENT.

Oh! certain.

ROUX.

Alors... si ce n'est plus qu'une somme de cent cinquante mille francs.

REYNARD.

Elle n'aura pas un sou! Et puis, enfin, je ne veux pas la reprendre là.

ROUX.

Alors, c'est vous qui allez nous mettre dans l'embarras?

LAURENT.

Si les difficultés viennent de toi, maintenant!

ROUX.

Vous ne pouvez provoquer sans raison un pareil éclat.

MATHILDE.

Il ne faut pas de scandale. M. de Saint-Régis me le disait encore hier au soir. Et si tu peux l'éviter...

LAURENT.

Mais oui, il le peut.

ROUX.

Ça ne dépend que de lui.

MATHILDE.

Alors tu l'éviteras. Je n'entends pas, par ta faute, perdre ma situation dans le monde.

ROUX.

Il s'agit de votre femme, beau-père, songez-y bien... et de notre fortune aussi.

LAURENT.

Puisqu'on t'offre un moyen honorable de sortir d'affaire...

ROUX.

Vous n'avez qu'un mot à dire : plus de divorce, plus de procès. Nous retrouvons notre tranquillité, notre calme. Vous avez besoin de repos. C'est dans votre intérêt même que je vous parle, beau-père, comprenez-le. Et puis, pourquoi apporter le trouble dans notre famille, pourquoi la désunir ? Il faut savoir se sacrifier parfois. Faites taire votre ressentiment. La haine est mauvaise conseillère, et il n'est pas digne de vous, de vous montrer implacable. Votre femme se repent, j'en suis sûr. Reprenez-la, vous accomplirez ainsi une action vraiment grande, car vous mettrez en pratique le conseil qui nous a été donné à tous d'oublier nos injures et de pardonner nos offenses.

REYNARD, qui se débat.

Ah !

MATHILDE.

Et puis, tu peux avoir toutes sortes de reproches à faire à maman, elle n'en est pas moins ma mère... et elle a toujours été bonne pour nous... (A Laurent.) N'est-ce pas?

LAURENT.

Toujours.

ROUX.

Allons, un bon mouvement, que diable !

SCÈNE IX

REYNARD, ROUX, LAURENT, MATHILDE, MADAME REYNARD, puis JULIENNE.

Madame Reynard entre par la gauche. Elle est habillée pour sortir. Un silence. Elle traverse la scène. Au moment où elle va sortir, Reynard remonte.

REYNARD.

Est-il bien sûr au moins que le procureur ne poursuivra pas, si on retire la plainte?

MADAME REYNARD.

Oh! absolument sûr.

REYNARD.

Et le journal?

MADAME REYNARD.

L'*Intégrité?* Il insérera une rectification la semaine prochaine. C'est convenu avec le directeur.

REYNARD.

Nous échangerons une lettre dans laquelle il sera spécifié que je reprends ma liberté d'action si le procureur, ou Miguel lui-même poursuit.

MADAME REYNARD.

Oh ! Je veux bien... Alors, je reste?

ROUX, vivement.

Mais certainement, vous restez.

MATHILDE.

Ote donc ton chapeau.

LAURENT.

Et ton manteau.

Ils l'aident à les ôter.

ROUX, à Reynard.

Ah! c'est bien, beau-père! (Se frottant les mains.) Enfin, nous voilà réconciliés. Ah! que je suis heureux, que je suis donc heureux! (A madame Reynard.) Et vous?

MADAME REYNARD.

Oh! moi aussi. (A Reynard.) Cela ne vaut-il pas mieux que de nous faire jeter des injures à la tête par des avocats?

MATHILDE.

Il n'y a rien de si pénible que d'être brouillés, entre parents.

LAURENT.

Nous allons reprendre notre vie paisible.

ROUX.

Nos bonnes habitudes passées. Tous ces ennuis m'avaient rendu malade. Il est si doux de former une famille unie, où l'on s'aime, où l'on a plaisir à se voir.

MATHILDE, à madame Reynard.

Et toi qui voulais nous quitter. Maintenant que nous te tenons, nous te garderons bien.

MADAME REYNARD.

Mais je ne demande qu'à rester. (Pause.) Il faudra voir Miguel au plus tôt.

REYNARD.

Je le verrai dès son retour. Il est absent pour quarante-huit heures.

MADAME REYNARD.

Ah! tu sais qu'il veut personnellement deux mille francs pour les démarches qu'il a faites et qu'il doit faire encore auprès du procureur.

ROUX.

Deux mille francs!

REYNARD.

Il ne les aura pas.

MADAME REYNARD.

Il faut les lui donner.

LAURENT.

Deux mille francs pour avoir déposé une plainte contre nous?

MADAME REYNARD.

Pour la retirer.

REYNARD.

Tu les lui donneras, si tu veux, sur les cent cinquante mille francs que je dois te remettre.

MADAME REYNARD.

Pas du tout. Tu les lui donneras toi-même.

TOUS, ensemble.

MATHILDE. — Non, ça n'est pas raisonnable.
REYNARD. — Je ne lui donnerai rien.
LAURENT. — C'est absurde.
MADAME REYNARD. — Je ne donnerai pas un sou.
ROUX. — Encore deux mille francs!
REYNARD. — Il n'y a rien de fait.

Julienne entre par le fond.

REYNARD.

Quoi? Qu'y a-t-il?

JULIENNE.

Le déjeuner est servi, monsieur.

REYNARD.

Bon. (Julienne sort.) Voyons, ne nous emportons pas. Nous sommes d'accord sur les points principaux. Reste la question des deux mille francs. Nous tâcherons de nous entendre là-dessus. Allons toujours nous mettre à table... Nous reprendrons la discussion après le déjeuner.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pépin.

LE
BIEN D'AUTRUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Antoine,
le 5 novembre 1897.

A

ANDRÉ ANTOINE

Au directeur, au comédien, à l'ami.

EMILE FABRE.

PERSONNAGES

DENIS ROGER, (55 ans)	M. ANTOINE.
MADAME ROGER, sa femme	Mme M. JULLIEN.
ALPHONSINE MULLER, sa fille aînée	Mme A. LEGAT.
RENÉ, son fils, (20 ans)	M. BEAULIEU.
MARIE, sa fille, (18 ans).	Mlle VERLAIN.
MULLER, son gendre	M. MARSAY.
FOURNIER, médecin	M. GÉMIER.
MADAME FOURNIER, tante de Fournier, (40 ans).	Mme REYNOLD.
LA PETITE JEANNE, fille de Muller et d'Alphonsine, (10 ans).	Mlle J. CHAMOY.
JULIE, bonne	Mme BERTYLE.

A Nancy.

LE

BIEN D'AUTRUI

ACTE PREMIER

Un salon. — A gauche, une porte. — Au fond : une porte, à deux battants, ouvrant sur la chambre de Roger. — En pan coupé, à droite, une petite porte conduisant dans les autres chambres. — Cheminée où flambe un grand feu. — Un piano. — Bibliothèque dont les rayons sont chargés de livres. Table ronde avec un tapis. — Une table plus petite, avec des papiers, des livres, un encrier, etc... — Chaises, fauteuils, canapé, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ROGER, MADAME ROGER, MADAME FOURNIER, FOURNIER, RENÉ, ALPHONSINE, MARIE, LA PETITE JEANNE, JULIE.

Au lever du rideau, Alphonsine, au piano joue la valse de *Faust*. — René danse avec Marie. — La petite Jeanne

chante en berçant sa poupée. — Fournier et Roger causent, à droite. — Madame Roger et madame Fournier, causent à gauche.

Scène animée, qui doit être très rapidement et très gaiement menée.

ENSEMBLE

MADAME FOURNIER.

Parfait ! chère madame, votre dejeuner, parfait. Les truites surtout étaient excellentes.

MADAME ROGER.

C'est moi-même qui les ai préparées.

MADAME FOURNIER.

Vraiment ? Il faudra m'indiquer la recette.

MADAME ROGER.

Bien volontiers.

MADAME FOURNIER.

Moi, je ne sais pas faire cuire un œuf. Figure vous que l'autre jour, Françoise étant malad j'ai voulu mettre un beefsteack sur le gril, simple beefsteack... Eh bien, je l'ai laissé brûler oui, chère madame... Brûler... littéralement... c' comme je vous le dis.

FOURNIER, il parle avec Roger en même temps que dame Roger parle avec madame Fournier.

Il a du bouquet!

ROGER.

Oui. Je vais en commander une pièce. Nous vions de la bière, pour faire des économies, comprenez ? Mais dame ! Je préfère le vin. Rien vaut un verre de bourgogne après le rôti.

FOURNIER.

Ah ! Ah ! On est un peu porté sur sa bouche !

ROGER.

Eh ! Je ne dédaigne pas un fin repas.

FOURNIER.

Parbleu ! Je vous approuve...

MARIE, qui dansait avec René.

Assez ! En voilà assez ! Je n'en puis plus !

René lâche Marie et prend Jeanne qu'il fait tourner. La petite se met à crier.

LA PETITE JEANNE.

Ah ! Ah !... laisse-moi, René, laisse-moi... Maman ! Grand-père !

ALPHONSINE, cessant de jouer et se retournant.

Ne tourmente pas cette enfant, hein ?

LA PETITE JEANNE, courant se jeter dans les bras de sa mère.

Maman !

Madame Roger sort.

ALPHONSINE.

Viens, ma minette, viens... Que te fait-il ce méchant garçon ?

René s'est mis à quatre pattes, il aboie et fait mine de mordre les mollets de Jeanne, qui se remet à crier. — Impatientée, Alphonsine le repousse du pied.

Allons, voyons !

ROGER, se retournant.

René, sois convenable.

RENÉ, debout.

Bien, monsieur mon père.

MARIE, à madame Fournier.

Madame Fournier, je ne vous ai pas montré le cadeau de papa pour la Noël? Un service de toilette cristal et argent. Il est dans ma chambre. Vous viendrez le voir tout à l'heure. (A Fournier.) Vous aussi.

ALPHONSINE.

Maman m'a donné ce bracelet.

RENÉ, qui fume.

Moi, je me suis offert ce fume-cigarettes.

LA PETITE JEANNE.

Et le petit Jésus m'a apporté cette poupée.

ROGER.

Si tu es bien obéissante, tu en auras une plus grande pour tes étrennes. (L'enlevant.) Qui aime bien son grand-père?

LA PETITE JEANNE.

C'est Jeanne.

Roger lui donne un baiser et la repose à terre.

MADAME FOURNIER, l'embrassant.

Elle est à croquer, cette gamine.

Madame Roger entre portant un plateau où sont des tasses.

ENSEMBLE

ALPHONSINE.

Comment! c'est toi.

MADAME FOURNIER, allant à sa rencontre.

Attendez donc que je vous aide.

ALPHONSINE.

Et Julie ?

MADAME ROGER.

Elle apporte le café.

ALPHONSINE.

Et Rose ?

MADAME ROGER.

Rose? Elle fait la vaisselle.

FOURNIER, à Roger.

Vous ne vous asseyez pas?

ROGER, s'asseyant devant le feu.

Si.

MARIE.

Veux-tu ton grand fauteuil?

ROGER.

Inutile, ma chérie.

MARIE.

Approchez-vous du feu, monsieur André.

FOURNIER.

Non... merci.

La bonne a apporté le café, puis s'est retirée.

MADAME ROGER, à Marie.

Marie,... sers le café...

FOURNIER, à Marie.

Vous aiderai-je ?

MARIE.

Restez à votre place, s'il vous plaît.

Elle porte le café à Roger, Fournier, etc... Pendant ce temps Alphonsine a ouvert une boîte de cigares, qu'elle a présentée à son père et à Fournier. — René apporte les allumettes. — On est plein d'attentions pour Roger.

ROGER, les pieds au feu.

Ah! On est vraiment bien! (A madame Roger.) Nous aurait-on surpris, hein! ma bonne Marthe, en nous disant il y a cinq mois seulement, que nous finirions si gaiement l'année?

MADAME FOURNIER.

La Fortune n'est pas toujours aveugle. Elle est entrée cette fois chez de braves et dignes gens.

ROGER.

Eh! Eh! L'hiver dernier, je me gelais dans mon grand diable de bureau, en alignant des chiffres.

FOURNIER.

Ce que je redoutais pour vous, c'est l'excès de travail. Dix heures à l'usine; trois ou quatre heures chez vous... c'était trop. Vous vous prépariez une bonne anémie cérébrale.

MADAME FOURNIER.

Mon neveu a raison. Vous vous surmeniez.

ROGER.

Oui... peut-être... Ah! ces nuits passées à établir des comptabilités!... Mais quoi, il me fallait bien faire quelques besognes supplémentaires. Les trois cents francs que m'allouait M. Dirsher ne m'auraient pas suffi.

MADAME FOURNIER.

Trois cents francs! Pour diriger une usine de

cette importance !... Et après tous les services que vous lui aviez rendus!

ROGER.

Ah! dame! à la mort de son père, j'ai administré seul, la maison. M. Dirsher n'entendait rien à la fabrication de la bière. Il n'avait jamais mis les pieds à l'usine. Si j'avais voulu barboter dans la caisse à cette époque...

MADAME FOURNIER.

On sait que vous êtes un grand honnête homme... Aussi, bien que vous soyez devenu riche tout d'un coup, vous n'avez à Nancy aucun envieux... De tous côtés on me félicite sur le prochain mariage de mon neveu.

ROGER, riant.

Oh! prochain... Doucement!

FOURNIER. Cette phrase incidente et la réponse de Roger, sur un ton plus bas.

Nous en causerons tout à l'heure, voulez-vous?

ROGER.

Oui.

FOURNIER, achevant la phrase de sa tante.

... Il suffit qu'on vous ait serré la main une fois, jadis, pour qu'on se vante aujourd'hui d'être de vos amis... *Donec eris felix*...

ALPHONSINE.

Je connais ça. A mon retour de Paris, il y a quatre mois, les anciennes camarades de couvent que je rencontrais dans la rue, feignaient de ne pas me reconnaître.

Marie verse la fine-champagne aux hommes.

MADAME FOURNIER.

Parce que vous divorcez ?

ALPHONSINE.

Précisément. Mais depuis qu'on sait papa riche, j'ai reçu dix invitations à dîner.

RENÉ.

Des jeunes filles du monde me font de l'œil.

MADAME FOURNIER.

Vous épouserez une millionnaire, galopin.

ROGER.

Je n'y tiens pas. Nous savons comment ils finissent, les beaux mariages. Tenez, j'aurais pu en faire un, moi qui vous parle. J'ai préféré épouser une femme sans le sou et qui me plaisait. Nous avons eu de bien durs moments, sans doute, mais bah! on était heureux tout de même... On s'aimait.

FOURNIER.

Vous avez mille fois raison, monsieur Roger : vivent les mariages d'amour.

Marie et lui se regardent en souriant.

ROGER.

Si mon fils veut m'être agréable, il épousera quelque brave enfant, à laquelle il ne demandera que d'être jeune et pleine de santé... mademoiselle Gaubert, par exemple.

RENÉ, avec une moue.

Ah! la fille de ton ami Gaubert... Mais je ne la connais pas... Elle habite Saint-Etienne.

ROGER.

Je déciderai Gaubert à venir habiter Nancy. Je lui trouverai une bonne place.

RENÉ.

Drôle d'idée!

ROGER

Demande à ta mère quels services il nous a rendus; plus d'une fois j'ai puisé dans sa bourse. (Pause.) Et puis, Lucie est charmante... C'est une blonde avec des yeux bleus.

RENÉ.

Je préfère les brunes aux yeux noirs.

MADAME FOURNIER, avec un signe d'intelligence à madame Roger et à René.

Parfait... J'ai la demoiselle rêvée... Isabelle de Viarny.

ROGER.

Eh bien, voilà une bru dont je ne voudrais pas, par exemple!

MADAME ROGER.

Pourquoi, mon ami?

ROGER, debout. Il fume un cigare.

Quoi! Cette jeune personne qu'on voit tous les matins à la messe avec son sacristain de père, et qui, l'après-midi, fait de la bicyclette, du canotage et de l'escrime!... Merci bien. (Silence embarrassé. — Roger tourne le dos aux autres personnages, qui se regardent consternés. — Roger, qui est au fond près de la bibliothèque, se retourne brusquement.) Au fait, je ne vous ai pas raconté ce qui m'est arrivé cette nuit?

TOUS.

Non. Quoi donc?

ROGER, redescendant.

Voici. J'avais pris un livre dans la bibliothèque du cousin : l'*Esprit des lois*. Je lisais.

FOURNIER.

La nuit? Malgré ma défense?

ROGER.

Bah! Je peux faire la grasse matinée, maintenant. Je ne me lève jamais avant huit heures. Donc, j'étais en train de lire, quand j'ai trouvé au beau milieu du volume, devinez quoi? Un billet de mille francs.

RENÉ.

Ah! père... vite, la clef de la bibliothèque.

MADAME FOURNIER.

Qui l'avait mis là?

ROGER.

Mon cousin, à n'en pas douter. C'était un original. Nous avons trouvé chez lui de l'argent dans tous les coins.

MADAME ROGER.

Derrière les meubles, sous l'armoire.

ALPHONSINE.

Il y avait même des obligations dans sa paillasse.

MADAME FOURNIER.

Etrange individu, décidément.

Marie est dans le fond avec Fournier.

MADAME ROGER.

Un peu timbré, je crois. Il vivait comme un ours, seul, dans sa maison, avec mademoiselle Manon... sa maîtresse.

RENÉ.

Et dur, avec cela!

ALPHONSINE.

Et avare! Parions qu'il s'était brouillé avec toi pour n'avoir pas à te prêter de l'argent.

ROGER.

Allons! Allons! Il est mort!

Deux heures sonnent.

ALPHONSINE, debout.

Deux heures déjà! (A Marie.) Et nous devons être chez la couturière à la demie. Je cours m'habiller.

MADAME FOURNIER.

Je sortirai avec vous.

Alphonsine sort, suivie par la petite Jeanne.

FOURNIER.

Je ne tarderai pas à partir, moi aussi... Quelques malades à visiter.

MARIE.

Oh! d'abord, venez voir le cadeau de père.

FOURNIER.

Je vous suis. (A Roger.) M'accorderez-vous cinq minutes, tout à l'heure?

ROGER.

Dix, si vous voulez... D'ailleurs, j'ai moi-même à vous entretenir.

Fournier et Marie sortent.

SCÈNE II

ROGER, MADAME ROGER, MADAME FOURNIER, RENÉ.

Madame Roger prend les tasses éparses sur la cheminée, la table, et les remet dans le plateau. — René se promène à travers le salon, puis il disparaît.

MADAME FOURNIER, insinuante.

En somme... et malgré cette mademoiselle Manon, vous avez fait un héritage encore respectable?

MADAME ROGER.

Mon Dieu, oui.

MADAME FOURNIER.

Et qui aurait été plus important encore, si votre cousin eût mené une vie régulière, au lieu d'introduire des filles dans sa maison. La connaissait-il depuis longtemps, la dernière?

MADAME ROGER.

Trois ou quatre ans.

MADAME FOURNIER.

En quatre ans, elle a dû faire sa pelote. (Même jeu.) Sans elle, vous seriez peut-être millionnaires.

ROGER.

Oh! non... Vous plaisantez!

MADAME FOURNIER.

Enfin, il vous est resté plus de... plus de... cinq cent mille francs.

MADAME ROGER.

Six cent trente mille, chère madame.

Elle sort en emportant le plateau.

ROGER, riant.

Sans compter les mille francs d'hier au soir. (Madame Fournier se lève.) Vous partez ?

MADAME FOURNIER.

Et vous-même, ne sortez-vous pas?

ROGER.

Non... J'attends Muller.

MADAME FOURNIER.

Ah! oui... au fait, le mari d'Alphonsine, votre gendre. Il vous a prié de lui accorder un entretien. Sans doute, il se mord les doigts d'avoir demandé le divorce et il vient vous proposer de reprendre Alphonsine. Il vous sait riche, et...

ROGER.

Je ne le recevrais pas si je lui supposais cette arrière-pensée.

MADAME FOURNIER.

N'allez pas vous laisser enjôler par lui! Qu'Alphonsine attende paisiblement la fin de son procès. Qu'elle divorce.

ROGER.

Elle n'y tient guère, et moi pas davantage.

MADAME FOURNIER.

Libre, elle trouverait dix partis pour un avec la dot que vous pouvez lui faire aujourd'hui. (Elle met ses gants.) Il est fort heureux, savez-vous, que votre cousin n'ait pas eu le temps de tester. Il était

homme à laisser une partie de sa fortune... à cette fille.

ROGER.

Il le lui avait promis, disait-elle.

MADAME FOURNIER.

La drôlesse!

ROGER.

Il revenait de voyager dans le Midi avec elle, quand il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Son médecin me manda en toute hâte. Je trouvai mon cousin expirant. Il fit un geste, balbutia quelques paroles... où nous ne comprîmes rien...

MADAME FOURNIER.

Tant mieux! Il demandait peut-être son notaire.

ROGER.

J'aurais voulu connaître ses dernières volontés. Quelles qu'elles fussent, et pourvu qu'il en comprît la portée, elles auraient été sacrées pour moi.

RENÉ, entrant.

Père, M. Silvère est là. Tu n'as pas le temps de le recevoir, hein?

ROGER.

Mais si fait... si fait... (Passant à gauche. — A madame Fournier.) Deux minutes... Vous permettez?

RENÉ.

Ne peut-on te laisser fumer tranquillement un cigare?

ROGER.

Oh! Un vieux camarade de l'usine...

Il sort.

SCÈNE III

MADAME FOURNIER, RENÉ, puis MADAME ROGER.

MADAME FOURNIER, à René.

Vous la connaissez, vous, cette... demoiselle Manon?

RENÉ.

Je l'ai vue une fois, par hasard, dans une taverne, à minuit. On a dû lui dire qui j'étais, car elle a fait une tête!

MADAME FOURNIER.

C'est... comment dit-on...? une... une... professionnelle?

RENÉ.

Justement. Et roublarde!

MADAME FOURNIER.

Mon neveu assure qu'elle a été élevée à l'hospice.

RENÉ.

Aux enfants-trouvés.

MADAME FOURNIER.

Fichue trouvaille!

RENÉ.

Oh! Elle a fait son chemin, depuis. Diamants, chevaux, hôtel, voiture... rien ne lui manque.

MADAME FOURNIER.

Ces gredines ont une chance insolente!

RENÉ.

Avant le cousin de papa, elle grugeait un autre vieux.

MADAME FOURNIER.

Une spécialiste... alors?

RENÉ.

Il paraît.

MADAME FOURNIER.

Et aujourd'hui?

RENÉ.

Elle continue à opérer... Elle continuait... car depuis deux mois on ne la voit plus. Elle est même très malade, paraît-il.

MADAME FOURNIER.

Qu'a-t-elle donc?

RENÉ.

Peuh! Je la crois poitrinaire.

MADAME FOURNIER.

Vous verrez qu'elle guérira.

MADAME ROGER, entrant.

Ah! Vous vous apprêtez à partir?

MADAME FOURNIER.

Oui!.. Mais d'abord, chère madame, deux mots.

MADAME ROGER.

Dites.

MADAME FOURNIER.

Vous me feriez un grand, très grand plaisir, en vous occupant du mariage de mon neveu.

MADAME ROGER.

Ne doit-il pas en causer lui-même avec Roger?

MADAME FOURNIER.

Si... Si... Mais monsieur Roger, nous remet de jour en jour... Certes, je comprends que ni lui, ni vous, n'ayez hâte de vous séparer d'une fille aimable et que vous adorez... Cependant, voyons, soyez bonne pour André... Pressez un peu votre mari... Votre influence sur lui, (bien naturelle, car il doit apprécier vos hautes qualités), est toute-puissante, et si vous voulez...

MADAME ROGER.

Allons ! Je m'en occuperai...

RENÉ.

Et du mien aussi.

MADAME ROGER.

N'as-tu pas entendu ce que ton père a dit ?

RENÉ.

Ses raisons ne sont pas des raisons... Cette personne me plaît.

MADAME FOURNIER, sur un geste de madame Roger.

Songez à la belle situation qu'aurait votre fils... Les de Viarny reçoivent chez eux la meilleure société de Nancy.

RENÉ.

Nous serions apparentés aux plus grandes familles de Lorraine... les Breuloy, les de Marche...

MADAME ROGER, flattée.

Vraiment ?... Mais si cette jeune fille...

MADAME FOURNIER.

Très honnête, chère madame, très honnête. Les allures de mademoiselle Isabelle peuvent être un

peu... excentriques, — c'est la mode, — sa conduite est irréprochable.

RENÉ.

Là!... Tu parleras à père?

MADAME ROGER.

Oui... Mais ne l'irrite pas... Sois sérieux.

RENÉ.

Je le suis.

MADAME ROGER.

Tu es rentré à trois heures la nuit dernière.

MADAME FOURNIER, à droite.

Il faut que jeunesse se passe. Je vais mettre mon manteau. Sortez-vous avec nous?

MADAME ROGER.

Oui. Tous les jeudis les dames de l'Œuvre de Saint-Epvre, dont je fais partie depuis un mois, se réunissent chez leur présidente.

Madame Fournier sort.

SCÈNE IV

MADAME ROGER, RENÉ, ROGER, puis FOURNIER.

RENÉ.

Moi, je file, j'ai donné rendez-vous à des amis. (Entre Roger.) Silvère est parti?

ROGER.

Oui.

RENÉ.

Il venait t'emprunter de l'argent?

ROGER.

Sa femme est malade.

RENÉ.

Ça y est. Tu lui en as donné. Mais, on te dépouille, mon pauvre papa. Nous serons obligés de te faire interdire.

Il a mis son chapeau.

ROGER.

Je n'aime pas les plaisanteries de ce genre. Où vas-tu?

RENÉ.

Retrouver des camarades.

ROGER.

Qui?

RENÉ, avec un petit air satisfait.

Espiat, le fils du général; d'Audriane, de Clapot...

ROGER.

Tu fréquentes cette bande d'imbéciles?

MADAME ROGER.

Il se fait des relations.

ROGER.

Il perd son temps. Tu ferais mieux de travailler. Je suis très mécontent de toi.

RENÉ.

Laisse-moi profiter de mes vacances de Noël. Et puis, dame! Je serais collé à mes examens, maintenant...

ROGER.

Maintenant ? J'entends que tu fasses ton droit et que tu plaides. Ne compte pas trop sur l'argent que je dois te laisser un jour. Tu ferais un mauvais calcul. Puisque tu as donné un rendez-vous à des amis, va les rejoindre, mais reviens dans une heure. (Entre Fournier.) Nous avons une visite à faire ensemble.

RENÉ.

Au revoir. Au revoir, monsieur Fournier.

Il sort.

MADAME ROGER, à Fournier.

Marie vous a montré le cadeau de son père ?

FOURNIER.

Une merveille... tout simplement.

MADAME ROGER.

Mais vous avez à causer ensemble, je crois ?

FOURNIER.

Si monsieur Roger n'a rien de mieux à faire...

ROGER.

Moi ? Je vous écoute, mon ami, je vous écoute.

Madame Roger sort.

SCÈNE V

ROGER, FOURNIER, puis MARIE, et ALPHONSINE.

FOURNIER.

Vous devez vous douter un peu du sujet que je vais aborder ?

ROGER.

Asseyez-vous. (Fournier s'assied.) Il s'agit de votre mariage?

FOURNIER.

Naturellement. J'ai reçu ce matin une lettre de mon ami Jossot.

ROGER.

Ah! Ah!

FOURNIER.

Oui. Le hasard l'a favorisé. Il a découvert dans les Alpes l'établissement que nous cherchions. Un docteur suédois, mort récemment, l'avait fait construire. Ses héritiers le céderaient à bas prix.

ROGER.

Eh bien?

FOURNIER.

Vous connaissez mon projet. Fonder avec Jossot une espèce de sanatorium, une maison de retraite, où nous soignerions les neurasthéniques.

ROGER.

Et vous auriez des clients?

FOURNIER.

Parbleu! (Frappant sur la cuisse de Roger.) La neurasthénie, voyez-vous, est une maladie... d'avenir. J'appliquerais dans mon hospice le traitement du docteur Rabier, dont on me sait l'élève.

ROGER.

Sa méthode est bonne?

FOURNIER.

Peuh!.. L'essentiel est qu'on la croie telle. L'achat du terrain et la construction de l'immeuble

nous eussent coûté au bas mot deux cent mille francs. Jossot se fait fort d'obtenir le tout pour cent dix mille. C'est un malin. Nous aurions donc à verser cinquante-cinq mille francs chacun. Mes moyens ne me permettent pas une telle dépense. J'ai peu d'économies, ayant fait ma situation, seul, à la force du poignet.

ROGER.

C'est justement parce que je vous sais un garçon laborieux, que je vous ai accordé la main de ma fillette.

FOURNIER.

Et vous m'avez rendu bien heureux ce jour-là. Mais tant que je n'aurai pas épousé mademoiselle Marie, tant que je n'aurai pas touché sa dot, il me sera impossible de rien entreprendre. Vous aimez la franchise, je vous parle franchement.

ROGER.

Je vous en remercie. Mais vous parlant à mon tour à cœur ouvert, je dois vous prévenir, que si en principe, j'ai agréé votre demande, je trouve cependant ma fille un peu jeune pour...

FOURNIER.

Il faut se marier jeune, si l'on veut avoir de beaux enfants, et présider soi-même à leur éducation.

ROGER.

Votre projet réalisé, cette maison de retraite fondée, Marie devrait vous suivre dans les Alpes? Sa mère et moi serions séparés d'elle.

FOURNIER.

Bah! L'hiver vous viendrez à Nice, et vous pas-

serez l'été avec nous, dans les montagnes. L'air pur, le repos... Ce sont mes prescriptions de l'an dernier, souvenez-vous en.

ROGER.

Enfin, vous venez de parler de la dot de Marie. Je suis bien aise de pouvoir m'expliquer nettement avec vous à ce sujet. (Geste de Fournier.) Si... Si... C'est une question que je tenais à vider. Faut-il vous dire que je n'entends avantager aucun de mes enfants au détriment des autres? Ils entreront en ménage avec quatre-vingt mille francs chacun.

FOURNIER.

Eh bien, mais, mon cher monsieur Roger, c'est un apport très raisonnable. Je ne prends pas mademoiselle Marie pour sa fortune. Et ma foi, si ma situation ne l'eût permis, je l'aurais peut-être même épousée sans dot.

ROGER.

Seulement, ces quatre-vingt mille francs versés, vous ne devez plus rien attendre de moi, je vous en avertis.

FOURNIER, gaiement.

Voilà du nouveau! A quoi comptez-vous donc employer votre argent? Allez-vous l'enterrer comme un avare ou le dissiper? Ce serait votre droit...

ROGER.

Il ne s'agit pour moi ni de gaspiller mon bien, ni de thésauriser. Ce sont des dons que je veux faire, des œuvres que je veux fonder.

FOURNIER.

Quand vous mourrez, — si vous mourez avant moi — j'aurai probablement une situation brillante.

A ce moment-là cent mille de plus ou de moins!... Cependant, je ne serais pas fâché de connaître les raisons qui vous poussent à jouer les Saint-Vincent-de-Paul, et à déshériter au profit d'étrangers votre famille.

ROGER.

C'est bien simple, mon ami. D'abord ces six cent trente mille francs qui me sont tombés du ciel, je ne les considère pas comme m'appartenant en propre. Je ne les ai pas gagnés, et j'ignore dans quelles spéculations louches mon cousin les a gagnés lui-même.

FOURNIER.

Il ne faisait pas la traite des nègres!...

ROGER.

Il jouait à la Bourse.

FOURNIER.

Eh bien? Plût au ciel que toutes les grosses fortunes contemporaines n'eussent pas des origines moins pures.

ROGER.

N'importe! Je ne me crois pas autorisé à disposer en faveur des miens de l'héritage entier de mon cousin. Et puis... je méprise l'argent... L'argent, c'est le terreau des vices. Je vous avoue que ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je me suis vu brusquement enrichi.

FOURNIER.

Mais, que diable! Il ne me paraît pas que madame Roger ou vous...

ROGER.

Oh! Je ne crains rien pour ma femme ni pour

moi. (Riant.) Nous resterons honnêtes. Le pli est pris. Mais mes filles, mon fils? J'ai peur que cette fortune ne les perde. Aussi tandis que l'ambition de la plupart des pères est d'amasser de l'or pour leurs enfants, la mienne est de les laisser dans un état médiocre.

FOURNIER.

A merveille! Vos idées sont très saines, et je les partage... en théorie, mais en pratique! Enfin, il en sera ce que vous voudrez. Vous fixez à quatre-vingt mille francs la dot de votre fille. J'accepte votre chiffre.

ROGER, heureux.

Bien vrai?

FOURNIER.

D'ailleurs quand je vous aurai donné une nichée de petits-fils, vous n'aurez pas, j'en suis sûr, le courage de...

ROGER.

Oh! nous verrons cela plus tard! Mais pour le moment vous vous déclarez satisfait de la dot que je donne à Marie?

FOURNIER.

Pleinement satisfait!

ROGER, lui serrant la main.

Mon cher André, j'attendais cette réponse de votre part; la bonne grâce avec laquelle vous la faites me touche infiniment.

FOURNIER.

Puisque nous voilà d'accord sur le point capital, et qu'aucune difficulté ne peut plus surgir entre nous, je vous prie de ne pas trop retarder le moment où je deviendrai votre gendre.

ROGER.

La date de votre mariage? Eh bien, nous la fixerons ce soir même.

FOURNIER.

Si je venais vous reprendre vers les six heures..? Nous irions au café... Je ferais votre partie d'échecs.

ROGER.

Ah! oui... oui... bien volontiers...

Ils sont debout. Marie et Alphonsine entrent par la droite. Habillées, prêtes à sortir.

MARIE, à Fournier.

Vous partez?. . C'est nous qui vous mettons en fuite.

FOURNIER, gaiement.

Je vais chez un client... Mais je reviendrai... J'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Nous marquerons cette journée d'une pierre blanche.

Après avoir serré la main à Roger, il s'arrête devant Marie et interroge Roger du regard.

ROGER, riant.

Allons! Je ferme les yeux.

Fournier embrasse Marie sur le front et sort.

SCÈNE VI

ROGER, ALPHONSINE, MARIE, puis MADAME FOURNIER, MADAME ROGER, et LA PETITE JEANNE.

ALPHONSINE, à son père.

Décidément, je ne dois pas rester?

ROGER.

Non. Laisse-moi causer seul à seul avec ton mari. Sachons d'abord ce qu'il désire.

ALPHONSINE.

Je voudrais tant le voir.

Marie s'est rapprochée d'eux.

ROGER.

Marie ?

MARIE.

Père ?

ROGER.

Je t'ai apporté ce matin quelques morceaux de musique. Ils sont là, sur le piano.

MARIE.

Compris !... Je suis de trop.

Elle remonte.

ROGER, à Alphonsine.

Je peux lui répéter tout ce que tu m'as dit ? (Elle fait un signe affirmatif. Plus bas.) Ce monsieur Gardel...

ALPHONSINE.

Ce... monsieur Gardel qu'on m'accuse d'avoir eu... pour... ami, je l'ai vu quelquefois, c'est vrai... je me suis promenée avec lui, mais...

ROGER.

Que ne restais-tu tranquillement dans ta maison ! On ne t'aurait même pas soupçonnée...

ALPHONSINE.

C'est Léonce qui m'a présenté ce monsieur, dans un salon.

ROGER.

Oui. La toquade de Muller était de te mener

dans le monde. L'imbécile! Quand il a quitté sa place de clerc de notaire pour devenir chef du contentieux de cette maison de Paris, je prévoyais bien qu'il te ferait mener là-bas une vie ridicule... Enfin!

ALPHONSINE.

Dis-lui bien, n'est-ce pas, que l'individu qui m'a calomniée auprès de lui, m'a fait la cour pendant un an, et que...

ROGER, coupant la phrase.

Tu es prête à reprendre la vie conjugale?

ALPHONSINE.

Demain, si Léonce y consent.

ROGER.

Tu l'aimes donc encore?

ALPHONSINE.

Oui... père, je l'aime.

ROGER.

Tu me rends bien heureux, mon enfant. Tu ne pouvais me donner une meilleure preuve de la fausseté des accusations de ton mari.

ALPHONSINE.

Lui-même les croit sans fondement. Sa démarche le prouve. Tu nous réconcilieras?

ROGER.

Après les paroles que tu viens de me dire, je te le promets. (Regardant Marie, en se frottant les mains.) Allons, tu auras ton mari et ta sœur son fiancé.

Entrent madame Roger, madame Fournier, et la petite Jeanne.

MADAME FOURNIER.

Nous voilà prêtes.

MARIE, qui est redescendue.

Ah! papa, je n'ai plus d'argent.

ROGER, ouvrant un tiroir.

Dépensière!... Je t'ai donné cent francs avant-hier.

MARIE.

J'avais tant d'emplettes à faire, et j'ai tant de choses encore à acheter! C'est dans trois jours le premier janvier, je veux faire des cadeaux à toutes mes amies.

ROGER, souriant.

Je te gâte,... tiens.

MARIE.

Deux cents francs... Oh! merci, père, merci.

LA PETITE JEANNE, à Alphonsine.

Tu ne m'emmènes pas, petite mère?

ALPHONSINE.

Non, ma chérie. Le temps est trop mauvais. Il neige.

MADAME ROGER, à son mari.

Si je la prenais avec moi, Denis?

ROGER.

Non. Muller voudra la voir. (A Jeanne.) Tu vas me tenir compagnie.

LA PETITE JEANNE.

Alors, je veux bien rester.

ROGER, aux femmes.

Allons, mes enfants, ne vous attardez pas, Muller pourrait arriver.

Marie et Alphonsine l'embrassent, il embrasse sa femme.

MARIE.

Au revoir, père.

ALPHONSINE.

Au revoir, père.

MADAME ROGER.

Au revoir, père.

MADAME FOURNIER.

Au revoir, mon cher monsieur Roger, et n'oubliez pas que je vous attends jeudi, à déjeuner.

ROGER.

Je n'aurais garde !

Les femmes sortent.

SCÈNE VII

ROGER, LA PETITE JEANNE, JULIE

Roger, vient, en chantonnant se chauffer les mains au feu.

LA PETITE JEANNE.

Que vas-tu faire, grand-père ?

ROGER.

Des lettres, ma chérie.

LA PETITE JEANNE.

Moi, je voudrais un livre, avec des images.

ROGER, remontant.

Un livre ? (Il ouvre la bibliothèque.) Tiens, une histoire de France.

LA PETITE JEANNE.

J'en ai une, à l'école.

ROGER.

Veux-tu ce gros volume, les Contes de Perrault?

JEANNE.

Tu me l'as prêté l'autre jour.

ROGER, cherchant.

Alors... Alors... Tiens... Les fables de Lafontaine... avec de belles gravures... Voilà ton affaire.

LA PETITE JEANNE, le prenant.

Merci, grand-père.

ROGER, s'asseyant pour écrire.

Et ne l'abîme pas, hein?

LA PETITE JEANNE, s'installant dans un fauteuil.

Non, grand-père. (Silence. — Jeanne a ouvert le livre.) Voilà le loup... ça, c'est un lion... Ah! un chien... Il ressemble à Pyrame... (Silence.) Grand-père?

ROGER, qui écrit.

Que veux-tu?

LA PETITE JEANNE.

Il y a un papier dans le livre.

ROGER, sans lever la tête.

Eh bien, jette-le.

LA PETITE JEANNE.

Dans le feu?

ROGER.

Oui... dans le feu.

Jeanne se lève, et s'approche de la cheminée. — Au moment de jeter le papier, elle le retourne.

LA PETITE JEANNE.

Grand-père?

ROGER.

Encore?

LA PETITE JEANNE.

Il y a de la chose rouge sur le papier.

ROGER.

Quoi?

LA PETITE JEANNE.

Tu sais bien... ce qu'on fait brûler avec la bougie.

ROGER, levant la tête.

De la cire?

LA PETITE JEANNE.

Oui.

ROGER.

Montre-moi ce papier.

LA PETITE JEANNE, le lui apportant.

Tiens. (C'est une enveloppe que Roger décachète. — Il en tire un papier plié en deux qu'il ouvre. — Il le lit et se lève brusquement.) Qu'as-tu, grand-père?

ROGER, d'une voix altérée.

Va jouer dans ta chambre, va, laisse-moi.

LA PETITE JEANNE.

Déjà?

ROGER.

Oui... va-t'en!

LA PETITE JEANNE.

J'emporte mon livre?

ROGER, après l'avoir feuilleté.

Oui... Emporte-le.

Jeanne sort avec le livre. — Roger, seul, s'approche de la croisée, et relit le papier. — Il marche à grands pas à travers le salon, s'arrête, puis, reprend sa marche.

Il s'approche du feu avec un geste de résolution. Il roule le papier en boule, et va le jeter dans les flammes.

Il s'arrête, — déplie le papier, et le lit une troisième fois. — Il croit entendre du bruit... Il le met brusquement dans sa poche, — et s'assied. — Rien. — Il se relève et sonne.

JULIE, entrant.

Monsieur?

ROGER.

Madame est sortie?

JULIE.

Oui, monsieur.

ROGER.

Elle doit être chez madame Darner, ou à l'œuvre de Saint-Epvre... Dites à Rose d'aller la chercher... Qu'elle la prie de revenir en toute hâte. Il faut que je la voie.

JULIE, étonnée.

Bien, monsieur.

La bonne sort. — Roger rentre dans la chambre du fond.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MULLER, JULIE, puis ROGER.

Au lever du rideau, Muller est seul, assis dans un fauteuil. — Il est nerveux, impatient. Il se lève enfin, fait le tour du salon, examinant les tableaux, les meubles, les bibelots. Il entend un bruit de pas, il court se rasseoir. — Julie entre. Elle met une bûche dans la cheminée.

MULLER, 37 ans. — Distingué, chauve — Pince-nez en or.

Avez-vous prévenu mon beau-père de mon arrivée?

JULIE.

Oui, monsieur.

MULLER.

Je l'attends depuis un quart d'heure.

JULIE.

Si monsieur le désire, je vais retourner...

MULLER.

Inutile. Je patienterai un moment encore. M. Roger est seul?

JULIE.

Oui, monsieur.

MULLER.

Ces dames?

JULIE.

Elles sont sorties.

Elle arrange le feu.

MULLER, après un silence. — Impatienté.

Sapristi de sapristi!... (La porte du fond s'ouvre. Roger paraît.) Ah!

ROGER, à Julie.

Madame n'est pas rentrée?

JULIE.

Non, monsieur, pas encore.

ROGER.

Dès son arrivée, prévenez-moi.

JULIE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

MULLER, allant vers Roger, la main tendue.

Mon cher beau-père, vous me voyez exact au rendez-vous. Belle-maman se porte bien? Marie aussi, n'est-ce pas? ainsi que René?... Et Jeannette?... Il y a quatre mois déjà que je ne l'ai vue... Elle n'a pas été malade?

ROGER, ayant à peine la force de répondre.

Non.

MULLER.

Vous me permettrez bien de l'embrasser?

ROGER.

Certainement.

MULLER.

Et... Alphonsine? Elle n'a pas trop souffert de ses migraines?

ROGER.

Non.

MULLER.

Pour vous, mon cher beau-père, je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, car... Au fait, vous ne paraissez pas dans votre assiette aujourd'hui? Qu'avez-vous?

ROGER.

Rien... un malaise passager.

MULLER, près de lui.

Mais alors...

ROGER, lui désignant un siège et tombant lui-même dans un fauteuil.

Qu'est-ce qui vous amène?

MULLER.

Oh! c'est bien simple. Voici. (Il tousse.) Hum! Je dois vous déclarer d'abord que j'aurais fait plus tôt cette démarche, si je n'avais dû m'absenter pendant trois mois. Je reviens d'Angleterre... Oui... Ma maison a intenté une série de procès à des contrefacteurs de Liverpool... Hum!... Je suis rentré à Paris, il y a douze jours seulement. Mon avocat

m'avait offert de transmettre mes propositions au vôtre. J'ai jugé plus convenable de vous les apporter moi-même. (Pause. — Muller attend une réponse qui ne vient pas. — Roger, le menton dans la main, paraît réfléchir. — Muller continue.) J'ai été désagréablement surpris à mon retour de voir avec quelle précipitation mes conseils avaient mené l'affaire... Mais je leur avais donné des instructions sévères avant mon départ... à un moment où j'étais affolé. Puis, des gens mal intentionnés me montaient la tête, exagéraient les torts d'Alphonsine, attisaient ma colère. On est bien excusable, en pareil cas, de battre un peu la campagne. Plus tard, quand on raisonne, on remet les choses au point; on s'aperçoit alors que les faits les plus simples, avaient été dénaturés, grossis, bref qu'on prenait des taupinières pour des montagnes. On rit de son erreur. On la regrette. (Nouvelle pause.) Je ne doute pas que vous-même et belle-maman n'ayez des intentions conciliantes. Je ne demande, moi, qu'à vous être agréable. Je sais tout ce que je vous dois et j'ai pensé que dans l'intérêt commun, il serait bon peut-être... d'arriver à une entente.

ROGER.

Qu'appelez-vous une entente?

MULLER.

Mon Dieu! Je ne sais pas au juste!... (Plaisantant.) Mais je viens vers vous, beau-père, une branche d'olivier à la main. Signons d'abord la paix. Nous jetterons ensuite les bases d'un traité. Ne pourrions-nous, par exemple, arrêter la procédure commencée, et prendre des arrangements amiables? Nous garderions par exemple Jeanne six mois chacun.

ROGER.

J'aime les situations nettes... Celle-là ne le serait pas.

MULLER.

J'en conviens, mais...

ROGER, d'une voix qu'il s'efforce de raffermir.

Voyons, mon ami, une fois pour toutes, expliquons-nous franchement. Il n'a pas tenu à moi, vous le savez, que nous ne l'ayons fait plus tôt. Ce procès désole Marthe; il m'afflige. Pour Alphonsine elle est humiliée que vous ayez pu ajouter foi à toutes les calomnies qu'on vous a débitées sur son compte, car ce sont de pures calomnies. On satisfaisait une basse vengeance en salissant ainsi ma fille. L'homme qui vous l'a dénoncée, l'a pendant un an poursuivie de ses assiduités, et c'est quand il s'est vu définitivement repoussé par elle...

MULLER, feignant une vive indignation.

Ah! le goujat! Il y avait un tel accent de sincérité dans ses paroles! une telle précision dans les renseignements qu'il me donnait! En voilà un à qui je flanquerai volontiers mon pied...

ROGER.

Non. Pas de scandale. Mais croyez à l'innocence de votre femme. Elle m'a juré à moi, son père, qu'elle n'a rien à se reprocher.

MULLER, feignant une joie très vive.

Elle l'a juré? Vraiment?

ROGER.

Votre démarche prouve d'ailleurs, que vous ne l jugez pas coupable. N'est-ce pas?

MULLER, anxieux.

Mais... Alphonsine... malgré tout ce qui s'est passé, a-t-elle encore un peu... d'affection... pour moi?

ROGER.

Vous avez été bien injuste et bien dur pour elle. Elle n'a pas cessé de vous aimer cependant.

MULLER, comme si l'émotion l'étranglait.

Vous ne saurez... jamais .. quelle joie me causent vos paroles. (Détournant les yeux.) Il ne nous resterait alors... qu'une chose à faire...

ROGER.

Abandonner votre instance en divorce.

MULLER.

Et... Alphonsine consentirait à retourner chez moi?

ROGER.

Tout de suite.

MULLER, son visage s'épanouit. — Après réflexion.

Je ne voudrais pas lui imposer un sacrifice. Vous êtes riche, ma situation en somme est peu brillante...

ROGER.

La femme doit suivre son mari.

MULLER.

Evidemment... Mais on pourrait... je pourrais... Ma belle-mère, vous-même, ne préféreriez-vous pas garder auprès de vous votre fille et Jeanne?

ROGER.

Il vous faudrait alors revenir à Nancy. Et votre place?

MULLER, vivement.

Oh! ma place... (Se reprenant.) J'en trouverais une autre ici... Je suis sûr que mon ancien patron, mon notaire...

ROGER, qui avait un peu repris son sang-froid, et que ce mot vient troubler de nouveau, se lève. — Après avoir fait quelques pas, sous l'œil étonné de Muller.

Ah!... Votre patron. (Pause.) Je voulais justement aller chez lui...

MULLER.

Pour...?

ROGER.

Un renseignement. Mais...

Il hésite et regarde Muller.

MULLER.

Ne puis-je vous le donner moi-même?

ROGER.

Oui... Peut-être... (Il reprend sa marche, puis s'arrête, à mi-voix.) Un individu mourrait, en laissant sa fortune à une femme... qui serait sa maîtresse, mais sa maîtresse indéniablement, au vu et au su de toute une ville... ses héritiers pourraient-ils attaquer le testament?

MULLER, surpris.

Quels héritiers? (Pause.) Un fils?

ROGER.

Un oncle... un beau-frère, par exemple.

MULLER.

On peut disposer de toute sa fortune, quand on n'a ni père, ni enfants.

ROGER.

Même en faveur d'une maîtresse?

MULLER.

Même en faveur d'une maîtresse.

ROGER.

Les juges n'estiment-ils pas qu'il y a là une sorte de captation?

MULLER.

Non. (Pause.) Est-ce que...?

Il regarde Roger qui a pâli. — Il n'ose poser sa question.

ROGER, avec un effort sur lui-même.

Je présume que vous désirez voir Alphonsine?

MULLER, qui se met à réfléchir à son tour.

S'il n'y a pas d'inconvénient...

ROGER.

Elle tenait beaucoup à causer avec vous. Une entrevue lui sera d'autant plus agréable qu'aucun malentendu ne vous sépare désormais.

MULLER.

J'ai deux ou trois courses à faire pour ma maison. Je reviendrai ensuite. (Pause, brusquement.) Eh bien, vous devez tous être dans la joie ici?

ROGER, d'une voix étranglée.

Oui.

MULLER.

Ce bonheur vous était bien dû, mon cher beau-père. Mais comment expliquez-vous que brouillé avec vous, votre cousin ne vous ait pas déshérité au profit de quelqu'une de ses anciennes maîtresses, et qu'il n'ait absolument rien laissé à sa Manon? car il ne lui a rien laissé?

ROGER.

Non... rien... que je sache.

MULLER.

Votre cousin est mort intestat.

ROGER.

On peut... découvrir un testament.

MULLER.

Bah! Si elle avait en mains un papier l'avantageant, il y a beau jour que mademoiselle Manon l'aurait montré.

ROGER.

Mais elle... le trouverait... aujourd'hui... demain... dans six mois?... Que doit-on faire quand on découvre un testament?

MULLER, qui ne quitte plus des yeux Roger.

Le porter au président du tribunal civil.

ROGER.

Ah!

MULLER, après une pause.

Voyons... Voyons... Vous paraissez sérieusement souffrant ou inquiet... Qu'avez-vous?

ROGER.

Rien.

MULLER, inquiet lui-même.

Ce n'est pas, je présume, au sujet de... Enfin, vous n'avez rien appris? On ne nous a pas avisé que...?

Entre Julie.

ROGER.

Quoi! qu'y a-t-il?

JULIE.

On apporte cette facture de la part de M. Haas.

ROGER.

Bien... donnez...

JULIE.

C'est que... l'encaisseur demande une réponse... M. Haas serait bien obligé à monsieur, si monsieur pouvait...

ROGER.

Ça monte à..?

JULIE.

Cinq cent quatre-vingts francs.

ROGER, à Muller.

Vous permettez..?

Il ouvre un tiroir.

JULIE.

On attend aussi la quotité de monsieur, pour l'œuvre des Enfants-Abandonnés.

ROGER.

Au moment de donner l'argent, il est frappé par une idée subite.

Non... Je n'ai pas d'argent ici,.. qu'on repasse... J'enverrai René... ce soir.. ou demain... (Julie sort. Muller a suivi la scène avec attention.) Vous dînez avec nous ce soir ?

MULLER, battant prudemment en retraite.

Ce soir..? Mon Dieu, je .. Au fait, non... je dois retourner à Paris... Ma femme va-t-elle rentrer?

ROGER.

Dans trois quarts d'heure, ou une heure, je pense.

MULLER.

J'aurais voulu la voir avant de vous quitter, car je suis attendu par des clients qui me retiendront

peut-être plus longtemps que je ne le voudrais. S'il m'était impossible de revenir dans la soirée, je referais le voyage dimanche. Ce serait même préférable ; j'aurai alors tout le loisir de causer avec Alphonsine. Au surplus je vous écrirai demain (se levant.) après avoir conféré avec mon avocat.

ROGER.

Ma fille va prier le sien de faire rayer l'affaire.

MULLER.

Oui. (Comme se ravisant.) Au fait, non, qu'elle n'écrive pas. Et même pour lui éviter toute déconvenue, il serait bon de taire nos pourparlers tant qu'ils n'auront pas abouti.

ROGER, étonné.

Ne sommes-nous pas d'accord ?

MULLER.

En principe, si, mon cher beau-père. Mais, et vous le comprenez de reste, bien des points obscurs doivent être éclaircis encore. Ces témoins qui sont venus s'offrir à moi, je veux savoir qui les a payés pour mentir, ou s'ils disaient la vérité, ou encore quelle part de vrai et de faux, il devait y avoir dans leurs dépositions. Evidemment ma femme, à plusieurs reprises et à mon insu, a vu ce M. Gardel.

ROGER.

Vous le lui avez présenté. Elle est sortie quelquefois avec lui... Elle ne le nie pas.

MULLER.

Vous voyez bien. Permettez-moi donc de prendre d'abord des renseignements que j'estime indispensables.

Il a pris son chapeau.

ROGER, l'arrêtant.

Un moment, mon ami, un moment.

MULLER.

Il est assez naturel que sur le point de faire un sacrifice, j'en veuille connaître l'exacte étendue.

ROGER.

Quel sacrifice?

MULLER.

Mais... reprendre Alphonsine... Elle a commis des légèretés, des inconséquences... que je suis prêt à oublier... à cause de Jeannette et de vous. Je veux avoir la certitude qu'il ne s'est rien passé de plus grave.

ROGER.

Si vous n'aviez pas cette certitude avant d'entrer ici, que signifie votre démarche? Je ne vous ai pas fait appeler. Vous êtes venu de votre propre gré, une branche d'olivier à la main. J'exige donc de vous à l'instant même une réponse catégorique.

MULLER.

Mon Dieu, je...

ROGER.

Une réponse... Vous aviez accepté de reprendre ma fille... Vous la jugiez donc innocente? Si vous hésitez maintenant est-ce parce que... je vous ai laissé entendre..?

MULLER.

Nullement.

ROGER.

Alors? Au surplus, parlez-moi comme vous le feriez si j'étais sans fortune... ou comme si je ne

devais rien vous laisser un jour... ce qui est probable d'ailleurs...

MULLER.

Je n'ajouterai pas un mot à...

ROGER.

Soit. (Lui montrant la porte.) Alors, adieu, mon garçon...

MULLER.

Mais, beau-père...

ROGER.

Adieu. Allez, si bon vous semble, chercher vos renseignements, mais quels qu'ils soient, ma fille ne retournera pas chez vous, je vous en donne ma parole... Je craindrais trop que votre magnanimité ne fût le résultat d'un calcul... malpropre...

Entre madame Roger.

MULLER, s'adressant à elle.

Ah! belle-maman...

ROGER, le poussant dehors.

Et ne vous adressez pas à ma femme... C'est inutile... allons, adieu! adieu...

MULLER, se redressant avec menace.

Eh bien soit, adieu. Je sais ce qui me reste à faire maintenant. Rappelez-vous que je voulais éviter le bruit et le scandale et c'était plus encore dans l'intérêt de votre fille que dans le mien, vous le verrez bientôt. (Se couvrant et sortant.) Ce qui arrivera, c'est vous qui l'aurez voulu.

Il sort.

SCÈNE II

ROGER, MADAME ROGER.

MADAME ROGER.

Qu'y a-t-il donc?

ROGER.

Parbleu ! C'est l'argent d'Alphonsine qu'il convoitait.

MADAME ROGER.

Ah ! la malheureuse enfant !

ROGER, après un silence.

Mais... ce n'est pas de lui qu'il s'agit, pour l'instant.

MADAME ROGER.

Tu m'as fait appeler... Pourquoi?

ROGER.

Ah! ma pauvre Marthe !

MADAME ROGER.

Eh bien?

ROGER, après une longue pause.

Il faut que tu aies du courage.

MADAME ROGER.

Que se passe-t-il ?

ROGER, qui la tient serrée dans ses bras.

Nous avons subi déjà bien des épreuves, ma pauvre vieille ; la main dans la main, vaillamment, nous les avons toujours supportées, et quoi qu'il puisse

arriver, n'est-ce pas, nous aurons la force d'en supporter de nouvelles.

MADAME ROGER, très troublée.

Que veux-tu dire?

ROGER, après une nouvelle pause. — Bas.

Nous somme ruinés.

MADAME ROGER, qui ne comprend pas.

Quoi ? Comment?

ROGER.

J'ai donné, après votre départ, un de ces livres à Jeannette... Elle y a trouvé un papier, signé du cousin...

MADAME ROGER.

Ah! mon Dieu...

ROGER, lui montrant le testament.

Déshérités!... Tiens.

MADAME ROGER, après l'avoir lu, tombe assise.

Oh!

ROGER, près d'elle.

Marthe, sois forte... Oui... je sais... c'est un coup de massue... Moi-même tout à l'heure je ne pouvais assembler deux idées.

MADAME ROGER.

Nous étions trop heureux. Cela ne pouvait pas durer. Dieu n'est pas juste.

ROGER.

Laisse donc ton bon Dieu tranquille!

MADAME ROGER.

Enfin... Voyons... ce papier.. que comptes-tu en faire?

ROGER.

Je devrais déjà l'avoir remis au tribunal. Je l'y porterai tout à l'heure.

MADAME ROGER.

Tu ne le feras pas. D'ailleurs est-il bien de la main du cousin ?

ROGER.

Oui... c'est son écriture.

MADAME ROGER.

On a pu l'imiter. Il y a des faussaires habiles. Ton cousin n'aurait pas laissé tout son avoir à sa maîtresse. Il n'aurait pas commis cette mauvaise action.

ROGER.

Qui l'empêchait de disposer comme il l'entendait de son bien ?

MADAME ROGER.

Alors on pourrait se débarrasser... de cette fille, en lui faisant remettre... secrètement une petite somme... quinze ou vingt mille francs?

ROGER.

A titre de transaction?... Impossible..., elle exigera la totalité de l'héritage si nous montrons ce testament, et comment expliquer un don volontaire si nous ne le montrons pas? Et puis ce n'est pas une partie de notre fortune qui lui revient.

MADAME ROGER.

[illegible] elle de la lui donner toute ?

MADAME ROGER.

Qu'en sais-tu ?.. Et même, le voulant, tu ne pourrais lui faire une restitution complète... Ainsi! Notre installation, ces meubles, les sommes avancées ou données par toi à des amis, montent à plus de quarante mille francs... Où les prendre aujourd'hui?

ROGER.

Les réclamerait-elle ?

MADAME ROGER.

Jusqu'au dernier centime... Enfin, s'il existait un second testament ?

ROGER.

Celui-là est daté de quelques mois à peine.

MADAME ROGER.

Ton cousin l'avait caché dans un livre. Il voulait le refaire.

ROGER.

Non... C'est que Roger était un maniaque.

MADAME ROGER, vivement.

S'il était fou, il ne pouvait tester.

ROGER, haussant les épaules.

Fou !...

MADAME ROGER.

Voilà pourquoi sa maîtresse le séquestrait, ne le laissait approcher par personne.

ROGER.

Il revenait de voyager avec elle. Il était donc libre et lucide.

MADAME ROGER

Quand tu t'es rendu chez lui, rappelle-toi... il voulait parler... Il se repentait au moment de mourir de t'avoir déshérité et...

ROGER.

Non, non... Ce n'est pas à moi qu'il parlait... c'est à elle... Et le geste, le geste qu'il faisait, ce geste je le comprends aujourd'hui. Il désignait du doigt la bibliothèque... Il lui indiquait, à l'autre, qu'elle trouverait là le testament.

MADAME ROGER.

Il n'avait plus conscience de ses actes, ni de ses paroles...

ROGER.

Ah! nous avons beau discuter, ergoter... Un testament existe et nous dépouille...

MADAME ROGER.

En as-tu parlé à Muller?

ROGER.

Non... pas précisément.

MADAME ROGER.

Personne ne le connaît alors?

ROGER.

Sauf nous.

MADAME ROGER.

Qui nous oblige à le montrer? On aurait pu les vendre ces livres, ou les mettre au grenier. Celui que Jeanne a pris n'aurait jamais été ouvert et nous continuerions à jouir en paix de notre fortune.

ROGER.

Nous ne le pouvons plus. (Lui prenant les mains.)

Nous taire, Marthe, nous taire est criminel. Garder une fortune qui ne m'appartient pas ? Est-ce possible ? Il s'agit avant tout d'être honnête.

MADAME ROGER.

Il s'agit avant tout de l'avenir de mon fils, de mes filles et de Jeanne. Je refuse de le sacrifier. Non, Roger n'avait pas le droit de disposer de toute sa fortune... Ne portais-tu pas son nom ? N'étais-tu pas son seul parent ? Cet argent te l'es-tu indûment approprié ? As-tu fait pour l'avoir une démarche équivoque ? Elle, comment l'a-t-elle obtenu ? De quelles sales complaisances a-t-elle payé la libéralité du cousin ? Pourquoi t'aliéner l'esprit de Roger ? Pourquoi te fermer sa porte, si ce n'était pour capter sa succession ? Le hasard, Dieu peut-être, a déjoué ses calculs. Il nous a rendu notre bien, et nous nous en dépouillerions, parce qu'il a plu à un malade, à un fou, de tracer quelques lignes dont il ignorait la portée ? Alors, moi qui toute ma vie fus une honnête femme, toi qui es un honnête homme, nous nous ruinerions au profit d'une fille, qui a roulé tous les trottoirs et pendant que nous recommencerions à trimer, elle se prélasserait dans un luxe insolent ? Et cela serait équitable ? et cela serait juste ? Allons donc !

ROGER.

Mais, comprends...

MADAME ROGER.

Enfin, je ne songe qu'à mes enfants, moi. Qu'ils continuent à ignorer la vérité et qu'ils soient riches sans remords.

ROGER.

Je suis prêt à tout sacrifier à mes enfants, tout,

hors ma probité. Tes raisonnements ne feront pas que cet argent qui ne m'appartient pas, m'appartienne. Mon cousin a eu tort ou raison de me déshériter; je n'ai pas à trancher la question. Il m'a déshérité. Je connais mon devoir et je l'accomplirai.

MADAME ROGER.

Mais que deviendra René? Que deviendra Marie? Et si Fournier refuse de l'épouser?

ROGER.

Ne la courtisait-il que pour sa dot? Alors, notre fille ne le pleurera pas.

MADAME ROGER.

Enfin, tu ne vas pas te dessaisir de ce testament ce soir même?

ROGER.

Plus nous tarderons à la restituer, plus nous regretterons cette fortune.

MADAME ROGER.

Qui nous presse? Attends un mois... Attends une semaine. Cette Manon est riche. Nous pouvons sans inconvénient pour elle, garder quelques jours encore notre argent.

ROGER.

Puisqu'il faut le lui rendre.

MADAME ROGER.

Tu peux changer d'avis.

ROGER.

Je n'en changerai pas.

MADAME ROGER.

Mais malheureux, qu'allons-nous devenir?

ROGER.

J'ai mon ancienne place.

MADAME ROGER.

Elle est déjà donnée.

ROGER.

La semaine dernière encore elle était libre.

MADAME ROGER.

Mais on peut l'avoir prise depuis. J'exige avant tout que tu t'en assures, ou que tu en trouves une nouvelle. Je ne souffrirai pas que mes enfants soient jetés du jour au lendemain dans la rue, plus misérables encore qu'autrefois. Voyons, Denis, ce que je te demande là, est raisonnable... tu le comprends...

ROGER.

Tu le veux ! Soit ! Je vais à l'instant même trouver M. Dirsher, et après....

MADAME ROGER, voyant entrer René et Marie.

Ah ! Enfin... vous voilà !

SCÈNE III

LES MÊMES, RENÉ, MARIE.

Ils entrent tout joyeux, des paquets à la main.

RENÉ.

Oui... En rentrant, j'ai rencontré Alphonsine et Marie rue des Dominicains. Alphonsine est allée chez madame Rabier. Elle m'a confié mademoiselle.

MARIE.

Vois donc si nous avons fait des emplettes, petit père.

RENÉ, déposant un petit paquet sur la table.

J'ai vu des cravates superbes, chez Darbach... j'en ai acheté six... J'ai aussi acheté cette canne. Elle est originale, hein? On presse ce bouton... et voilà! (Il tire une épée.) Très commode, la nuit.

MARIE.

Nous avons commis l'imprudence, avec ma sœur d'entrer dans un magasin de nouveautés. Nous l'aurions mis au pillage. Alphonsine a trouvé un coupon de soie... Oh! joli, joli... Elle en fera une robe... (Mettant ses paquets sur la table.) Ça, c'est...? Ah? de la dentelle pour mes jupons... De la garniture... pour mon corsage... Un ballon pour Jeannette... Des gants... un tire-boutons... Ah! un canif. (Le donnant à René.) Pour monsieur mon frère. (A sa mère.) Je t'ai acheté un dé, tu as perdu le tien, en vermeil, s'il te plaît.

MADAME ROGER, fondant en larmes.

Ah! mes enfants, mes pauvres enfants...

RENÉ, stupéfait.

Hein? quoi?

MARIE, allant vers elle.

Qu'as-tu donc, maman?

ROGER.

Allons, Marthe, un peu de courage.

MADAME ROGER, embrassant Marie.

Ma petite Marie...

ROGER.

Nous n'en mourrons pas, que diable!

RENÉ.

Qu'y a-t-il ?

MARIE.

Un accident? (A son père.) Tu as été malade? (Geste négatif de Roger. — A sa mère.) Ni toi?

RENÉ, un peu inquiet.

Mais alors?... (A son père.) Tu n'es pas fâché contre moi?... Quelqu'un est venu?... On ne t'a rien dit sur mon compte ? (Silence.) Ah ! Tu as vu Muller? Il ne veut pas reprendre Alphonsine ?

MARIE.

C'est Muller.

MADAME ROGER, secouant la tête.

Non... non...

RENÉ.

Une mauvaise nouvelle est arrivée ? Tu as reçu une lettre de ton ami Gaubert ? Il est malade?

MARIE.

Petite mère, explique-toi.

RENÉ.

Enfin, quoi? Je ne sais que penser... Parle donc... ne nous laisse pas dans cette incertitude...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIE, puis FOURNIER, puis LA PETITE JEANNE.

MADAME ROGER, à Julie qui entre.

Que voulez-vous, Julie?

JULIE.

Madame, c'est M. Fournier.

ROGER.

Ah... lui... maintenant... je suis occupé!...

MARIE.

Tu lui as donné rendez-vous.

JULIE.

M. Fournier n'a que deux mots à dire à monsieur.

ROGER.

Ah!... Enfin!...

Julie sort et introduit Fournier.

FOURNIER.

Mon cher monsieur Roger, je vous prie de m'excuser, mais... Tiens, qu'avez-vous tous les quatre?

RENÉ.

J'arrive avec Marie, et je...

ROGER.

Rien.

FOURNIER.

Ah!... (Pause.) Je venais vous avertir de ne pas m'attendre ce soir. J'ai une consultation avec deux de mes confrères. On était allé chez Chabart. Il est absent. On m'a prié de le remplacer. Savez-vous qui nous fait appeler?

MARIE.

Qui?

FOURNIER.

La Manon.

ROGER et MADAME ROGER.

Manon!

FOURNIER.

Oui. Eh bien ?

RENÉ.

Quoi ?

ROGER, anxieux.

Elle est malade ?

FOURNIER.

Très malade.

ROGER.

Qu'a-t-elle ?

FOURNIER.

Phtisique, je crois.

ROGER.

En danger de mort ?

FOURNIER.

Sans doute... Il y a une consultation. Mais les phtisiques ça peut durer six mois comme se défiler en cinq minutes.

ROGER.

Il est trop tard, peut-être !

MADAME ROGER.

Eh ! tu n'en savais rien.

FOURNIER.

Trop tard ? Pourquoi ?

Roger remonte pour prendre son chapeau.

MADAME ROGER, le retenant.

Où vas-tu, Roger, où vas-tu ?

ROGER.

Laisse-moi.

MADAME ROGER.

Tu ne sortiras pas.

FOURNIER.

Mais, sacrebleu! Qu'y a-t-il?

RENÉ.

Oui... Qu'y a-t-il?

MARIE.

Parle donc, maman.

MADAME ROGER.

Retenez-le, mes enfants; s'il sort, nous sommes perdus.

FOURNIER.	RENÉ.	MARIE.
Je n'y comprends rien. Il faudrait s'expliquer cependant.	Mais c'est absurde à la fin.	Parle donc, maman. Nous ne savons plus que penser.

MADAME ROGER.

Il a trouvé un testament.

FOURNIER.	ROGER.	MARIE.	RENÉ.
Qui? MADAME ROGER. Roger.	Tais-toi!	Un testament? Eh bien?	Un testament? De qui?

MADAME ROGER.

Un testament du cousin.

La petite Jeanne entre avec sa poupée.

MARIE.	RENÉ.	FOURNIER.
Oh!	Et que dit-il?	Ah! Saprelotte! Où donc?

MADAME ROGER.

Dans un livre de cette bibliothèque. Nous n'avons plus rien.

RENÉ.

Ce n'est pas possible!

MARIE.

Oh! mon Dieu!

FOURNIER, à Roger.

Vous avez trouvé un testament qui vous déshérite?

ROGER.

Oui.

FOURNIER.

Au profit de qui?

ROGER.

D'elle?

FOURNIER.

Elle, qui?

ROGER.

Manon.

FOURNIER.

Manon!

RENÉ.

Cette fille!

MADAME ROGER.

Oui.

FOURNIER.

Il ne nous laisse rien?

ROGER.

Rien!

FOURNIER.

Ah! diable!

RENÉ.

Le gredin!

MADAME ROGER.

C'est injuste, n'est-ce pas?

FOURNIER.

Qu'allez-vous faire?

MADAME ROGER.

Vous le voyez. Le prévenir peut-être!

FOURNIER.
Ah! non pas de blague.

MARIE, à Fournier, pour qu'il intervienne.
Monsieur André.

ROGER.
C'est mon devoir.

RENÉ.
Y penses-tu?

MADAME ROGER.
Cet argent est à nous cependant.

FOURNIER.

Personne ne connait ce testament?

MADAME ROGER.

Personne encore.

RENÉ.

Sauvés!

FOURNIER, à Roger.

Eh bien, alors?

ROGER.

Cette fortune ne m'appartient pas.

FOURNIER.

Nul n'osera vous la disputer.

MADAME ROGER.

C'est ce que je disais.

RENÉ.

Tu as raison.

MARIE.

Evidemment!

ROGER.

Et ma conscience?

FOURNIER.

Votre conscience! Votre conscience! Et moi,

n'ai-je pas aussi une conscience? Ne suis-je pas un honnête homme? Ai-je jamais fait tort à personne d'un sou? Si je vous dis que vous pouvez garder cette fortune, vous le pouvez sans crainte.

MARIE.

Tu entends, frère!

MADAME ROGER.

Je l'avais compris tout de suite avec mon simple bon sens.

RENÉ.

Que diable! On ne rend pas six cent mille francs comme on boirait un verre d'eau.

ROGER, à Fournier.

Mais réfléchissez un peu, mon ami... Aucune hésitation ne m'est permise.

FOURNIER.

Réfléchissez vous-même et longuement. En somme, rien ne presse.

ROGER.

Si elle vient à mourir ...?

FOURNIER.

Tant mieux, parbleu! Vous n'aurez plus de scrupules, alors.

ROGER.

Me croyez-vous assez malhonnête pour garder une fortune qui...?

MARIE.

Mais elle t'appartient.

RENÉ.

Plus justement qu'à cette fille.

FOURNIER.

Enfin, quelle est votre intention? Vous n'allez pas, j'imagine, avertir la Manon de votre découverte ...?

ROGER.

Si.

FOURNIER.

Dans son état, une nouvelle pareille peut la tuer.

MADAME ROGER.

La tuer! Tu entends.

RENÉ.

Ce n'est pas là ce que tu veux.

FOURNIER.

Avant de faire une démarche auprès d'elle, laissez-moi m'assurer si elle peut vous recevoir, si elle est capable de discuter avec vous, de comprendre même ce que vous lui direz...

RENÉ.

C'est trop raisonnable.

MARIE.

Oh! petit père, attends.

FOURNIER, avec autorité.

D'ailleurs, maintenant, cher monsieur, c'est le médecin qui parle. Vous allez me faire le plaisir d'entrer chez vous, de vous allonger sur le canapé, de n'en pas bouger jusqu'à mon retour et de ne plus penser à rien... Cette histoire vous a bouleversé, je le vois.

MADAME ROGER, alarmée.

Si tu allais tomber malade!

FOURNIER.

Je vais marquer une potion.

ROGER.

Eh! non... que diable!

FOURNIER, énergique.

Je vous dis que vous allez rentrer dans votre chambre... Je ne partirai qu'après vous avoir installé dans un fauteuil... Là... Est-ce clair?

MARIE.

Oui... Repose-toi, petit père.

MADAME ROGER.

Nous te laisserons bien tranquille... Et tu pourras mûrement réfléchir sur le parti que tu dois prendre.

FOURNIER.

Allons... venez...

RENÉ.

Viens.

On l'accompagne jusqu'à la porte de sa chambre. — Il y entre.

SCÈNE V

FOURNIER, RENÉ, MADAME ROGER, MARIE, LA PETITE JEANNE.

FOURNIER, redescendant après avoir donné un tour de clé.

Ouf! Nous voilà débarrassés de lui!

RENÉ.

Quelle tuile!

FOURNIER, à madame Roger.

Je vous disais de les vendre ces sales livres. J'avais comme un pressentiment qu'ils nous porteraient malheur.

RENÉ.

Ah! Si je m'étais douté... quel feu de joie!

MARIE.

Voilà tous nos beaux projets anéantis!

FOURNIER.

Mais aussi que diable quand on a un cousin quasi millionnaire on s'occupe un peu plus de lui que vous ne le faisiez... On ne le perd pas de vue... On le fréquente... On le dorlote.. On est aux petits soins pour lui... On tâche de se le rendre favorable.

MADAME ROGER.

Je le disais à mon mari. Mais il craignait que l'on tînt ses démarches pour intéressées, alors...

FOURNIER.

Alors, il a laissé le champ libre à la Manon!.. Je le reconnais là!

MADAME ROGER.

Quel malheur!

FOURNIER.

Ne perdons pas à nous désoler un temps précieux. Croyez-vous M. Roger assez simple pour rendre sa fortune?

MADAME ROGER.

Il le fera comme il le dit.

RENÉ.

Nous dépouiller.

FOURNIER.

Il est fou !

MADAME ROGER.

C'est un honnête homme, et...

FOURNIER.

Il a la monomanie de l'honnêteté. Les monomanes on les enferme.

RENÉ.

Si nous ne nous insurgeons pas contre lui, il enrichira à nos dépens cette fille ! (A Fournier.) Au fait, la croyez-vous gravement malade?

FOURNIER, d'un air satisfait.

Oui... De plus elle est soignée par Joffre.

RENÉ.

Eh bien?

FOURNIER.

C'est un âne. Mais elle peut traîner deux ou trois mois encore. Sacredié de sacredié ! (Pause.) Voyons, mes enfants, parlons peu, parlons bien... Qui a le testament ?

MADAME ROGER.

Denis, dans sa poche.

FOURNIER.

Il ne le gardera pas toujours sur lui. S'il le mettait dans un tiroir...

MADAME ROGER.

Eh bien?

FOURNIER, avec le geste de déchirer un papier.

Eh bien... Eh bien... Dame !...

MADAME ROGER.

Ah!.. non... cela... jamais...

FOURNIER.

Quoi!.. Ce serait si simple!

RENÉ.

Oui... mais il ne s'en dessaisira pas.

FOURNIER.

Je le crains... A moins que... (Pause.) à moins qu'il qu'il ne doive s'absenter. Il ne l'emporterait pas...

RENÉ.

Naturellement... Il l'enfermerait dans son bureau... ou dans son secrétaire... J'en ai les clés...

FOURNIER.

Parfait!.. Ah! si nous pouvions l'éloigner pendant deux ou trois jours...

RENÉ.

Nous serions peut-être assez heureux pour que Manon...

Un geste.

FOURNIER.

Ne comptons pas trop là-dessus. Mais la soignant, j'aurais quelque influence sur elle... Je pourrais... l'amener à signer une transaction par exemple... (Plus bas.) ou autre chose... Voyez-vous, gagner du temps... Tout est là.

MADAME ROGER.

Comment? Si Denis est persuadé qu'il doit montrer ce testament, il n'hésitera pas...

FOURNIER.

Vous avez un mari vraiment singulier, madame.

MADAME ROGER.

Il ne connaît que son devoir.

FOURNIER.

Et sa famille, ne s'en occupe-t-il jamais ?

LA PETITE JEANNE, qui chante en berçant sa poupée.

Do, do, l'enfant do
L'enfant dormira...

RENÉ, brusquement.

Veux-tu nous fiche la paix, toi, hein ?.. C'est bien le moment de chanter... File !

Alphonsine entre par la gauche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus ALPHONSINE.

LA PETITE JEANNE, voyant arriver sa mère.

Maman !

ALPHONSINE.

Quoi ?

RENÉ.

Tu tombes à pic, toi.

ALPHONSINE.

Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

MARIE.

Ah ! si tu savais...

ALPHONSINE.

Mon mari ? Il est venu ? Il a vu mon père ?

MADAME ROGER.

Roger l'a mis à la porte. Il ne consentait à te reprendre qu'à cause de ta fortune. Quand il saura que nous n'avons plus rien, il s'empressera de divorcer.

ALPHONSINE, stupéfaite.

Nous n'avons plus rien?

FOURNIER.

Votre père a trouvé un testament où le cousin laisse tous ses biens à Manon.

ALPHONSINE.

Oh!...

FOURNIER.

Et il veut absolument le montrer.

ALPHONSINE.

Mais c'est fou!... Quand a-t-il trouvé ce testament? Où? Comment?

FOURNIER.

On vous expliquera cela plus tard... Pour le moment, il faut trouver le moyen d'éloigner M. Roger pendant deux ou trois jours. Si Manon, qui précisément est malade, très malade en ce moment, vient à claquer avant que votre père lui ait montré le testament, nous sommes sauvés.

ALPHONSINE.

Eloigner papa? Comment?

FOURNIER.

C'est ce que nous cherchons.

Un silence.

MARIE.

Si nous nous faisions écrire une lettre par M. Gaubert?...

FOURNIER.

Son ami de Saint-Etienne?

MARIE.

... Qui l'appellerait en toute hâte auprès de lui.

RENÉ.

Sous quel prétexte? (Pause.) Et puis, je le connais M. Gaubert, il ne l'écrira pas, cette lettre.

MADAME ROGER.

D'ailleurs, vous n'y pensez pas. A peine arrivé à Saint-Etienne, Denis verrait qu'on s'est moqué de lui, il reviendrait furieux.

FOURNIER.

Oui... En effet... Ah! sapristi de sapristi!...

Un silence.

ALPHONSINE.

Attendez donc... (On la regarde. — A madame Roger.) Mon mari est décidé à poursuivre son procès.

MADAME ROGER.

Hélas!

ALPHONSINE.

Et on va procéder à l'enquête qu'il demande?

MADAME ROGER.

Sans doute... Qu'est-ce que cela te fait?

ALPHONSINE.

Cela me fait... cela me fait... (Pause.) Ah! si je pouvais me faire appeler à Paris par mon avoué ou par mon avocat!... Comment obtenir d'eux une dépêche?

FOURNIER.

Une dépêche?... Où l'on vous dirait... quoi? Une de vos amies ne peut-elle vous l'envoyer?

ALPHONSINE.

Heu!... Je n'aime pas que mes amies soient au courant de mes affaires.

FOURNIER.

Jossot, mon associé, est à Paris en ce moment, et tout à mon service. Je n'ai qu'à lui télégraphier le texte de la dépêche à nous réexpédier à Nancy.

ALPHONSINE, vivement.

Et il la signerait alors du nom d'une de mes amies... Lucie, par exemple?... Oui, c'est cela.

RENÉ.

Mais enfin, que diras-tu dans cette dépêche? Pour décider papa à partir, il faudrait un motif puissant.

ALPHONSINE.

Donnez-moi de quoi écrire. (A Marie.) Laisse-nous, toi.

MARIE.

Tu ne veux pas que...?

ALPHONSINE.

Laisse-nous et emmène la petite.

Marie sort avec Jeanne. — Alphonsine s'assied et écrit.

MADAME ROGER.

Alphonsine... ma fille...

ALPHONSINE.

Eh! Je prends tout sur moi. (A Fournier.) Vous pouvez lire.

FOURNIER, qui lit par dessus son épaule.

« Ton mari a trouvé deux nouveaux témoins. » Grand danger. Viens en toute hâte. — Lucie. »

MADAME ROGER.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ton père te demandera des explications.

ALPHONSINE.

J'y compte bien. Je lui en donnerai.

MADAME ROGER.

Il ne partira pas.

ALPHONSINE.

Après m'avoir entendue, il partira avec moi, je t'en réponds. (A Fournier, qui l'interroge du regard. — A mi-voix.) Ma foi, tant pis, papa saura tout, puisqu'il le faut.

FOURNIER. Il a pris la dépêche. Il regarde sa montre.

Diable! Je suis en retard. (A René.) Allez chez Manon, place de la Carrière, 16 *bis*. Dites-lui que je suis chez un client, que je vais arriver. Je cours à la poste et je vous rejoins. La dépêche sera ici vers cinq heures et demie, six heures... Parfait!... (Il prend son chapeau.) Allons, hop! Filons... Fichtre, j'oubliais... (Il enlève la clé de la porte de Roger et la remet à Alphonsine.) Là... Je suis plus tranquille!

MADAME ROGER.

Mais... M. Fournier...

FOURNIER.

S'il veut sortir, il sera obligé de vous appeler. Je compte que vous ne le laisserez pas aller plus loin que ce salon, hein?... (Sortant avec René.) Et maintenant, en route!

ACTE TROISIÈME

Même décor.

Il fait nuit. — C'est un lustre à pommes électriques qui éclaire la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROGER, ALPHONSINE, puis RENÉ, puis MARIE.

Au lever du rideau, la scène est vide. — Madame Roger entre. Elle vient coller son oreille à la porte de Roger.

MADAME ROGER, à mi-voix.

Alphonsine !... (Plus haut.) Alphonsine !

ALPHONSINE, elle entre. Costume de voyage très simple.

Eh bien ? Que veux-tu, maman ?

MADAME ROGER.

Je viens de coller mon oreille à cette porte, je n'entends rien.

ALPHONSINE.

Papa repose, sans doute.

MADAME ROGER.

S'il était malade, si toutes ces émotions...

ALPHONSINE.

Eh! non, voyons! A quoi vas-tu penser là!

MADAME ROGER.

Je suis trop inquiète... Il faut que j'ouvre.

ALPHONSINE.

Ah! non, non, par exemple... Je te le défends bien.

MADAME ROGER.

Mais...

ALPHONSINE.

Pas avant le retour de M. Fournier.

MADAME ROGER.

Que fait-il donc, mon Dieu!

ALPHONSINE.

Il y a deux heures à peine qu'il est parti. Donne-lui le temps d'examiner cette fille, de discuter avec ses collègues. Attendons-le.

MADAME ROGER, avec un soupir.

Attendons-le. (Elles s'asseyent. — Un silence. — René entre par la gauche.) Ah! René, te voilà! et M. Fournier?

RENÉ.

Il n'est pas revenu?

MADAME ROGER.

Pas encore.

RENÉ.

J'ai vu chez Manon le docteur Joffre. Il paraissait très soucieux, très impatient. Puis, j'ai dû faire une course pour moi. Je croyais retrouver Fournier.

MADAME ROGER.

Nous ne l'avons pas vu.

RENÉ.

Il ne tardera pas à rentrer. Rien de nouveau?

MADAME ROGER.

Rien.

RENÉ.

Et la dépêche?

ALPHONSINE.

Elle n'est pas arrivée.

RENÉ.

Pourvu que Jossot se soit trouvé chez lui au moment où on lui aura porté le télégramme de Fournier.

ALPHONSINE.

Il suffit que nous recevions notre dépêche avant huit heures. Nous prendrons le rapide de neuf heures trois. Je suis prête.

RENÉ.

Et une fois à Paris...

ALPHONSINE.

Oh! je me charge d'y retenir papa tout le temps nécessaire. Il aura des courses nombreuses à faire pour moi, et avec moi.

MADAME ROGER.

On a eu tort d'envoyer cette dépêche. Que vas-tu

dire à ton père quand elle arrivera? Y as-tu bien réfléchi ?

ALPHONSINE.

Oui... oui...

MADAME ROGER.

Prends garde de l'irriter.

ALPHONSINE.

Eh! mon Dieu, maman, laisse-moi faire. (Marie entre, les yeux rougis par les larmes.) Tu as pleuré, toi?

MARIE.

Ah... Je suis bien malheureuse.

ALPHONSINE.

Il n'est pas encore temps de se désoler, ma mignonne.

MARIE.

Nous voilà plus pauvres qu'autrefois.

MADAME ROGER, devinant la pensée de sa fille.

Ton fiancé ne t'abandonnera pas. Il t'aime; il t'épousera.

MARIE.

Tu crois...?

MADAME ROGER.

N'est-ce pas, Alphonsine?

ALPHONSINE.

Certainement. D'ailleurs nous conserverons notre fortune; va, j'en fais mon affaire.

MARIE.

Toi?

ALPHONSINE.

Oui. Allons, essuie tes yeux, ma chérie. Tout s'arrangera. (Bruit.) Qui est-ce!... Ah! M. Fournier...

SCÈNE II

LES MÊMES, FOURNIER.

Fournier entre en scène, essoufflé, hors d'haleine, mais le visage épanoui.

FOURNIER.

Je n'en puis plus! Je suis en nage! Je n'ai pas mis cinq minutes pour venir. Laissez-moi m'asseoir. Ouf!

LES FEMMES.

Quoi? Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?

RENÉ.

Eh bien?

FOURNIER.

Ah! mes enfants, le hasard le plus extraordinaire, la chance la moins prévue! (Se relevant, avec éclat.) Elle est morte!

MADAME ROGER et SES FILLES.

Morte?

RENÉ.

Manon?

FOURNIER, gaiement et vite.

Elle-même. J'arrive... On m'attendait : le Renaud et le Joffre. Je m'excuse. Nous entrons dans la chambre à coucher. Une chambre épatante. Meubles de Gallé. Glace de Venise. Un christ en ivoire... une merveille. Le portrait de Manon... un pastel de Carier-Belleuse... exquis. Des bronzes, des tapis, des tentures. Et voilà la pauvresse que mon beau-

père voulait enrichir. Pas gaie Manon, en nous voyant. Elle pleure un peu... Nous la consolons. Joffre dit des gaudrioles. Elle rit. Elle répond clairement, à haute voix, à nos questions. Je l'ausculte. Ça sonnait le creux là-dedans. Des cavernes grosses comme le poing. Nous examinons les crachats. Je regarde les confrères. Nous échangeons un coup d'œil. Nous sommes fixés. Nous plaisantons un peu, histoire de rassurer la petite, et nous passons dans le boudoir, pour conférer. En trois mots nous nous mettons d'accord. Fichue! Elle en a pour quelques semaines. Nous rédigeons une ordonnance : créosote, éther, piqûres de morphine,... toutes les fariboles ordinaires. Nous allumons ensuite une cigarette et nous causons. Ce Joffre est un causeur merveilleux. Nous étions là depuis vingt minutes à peine quand la bonne accourt : « Messieurs... vite... vite... Madame... une syncope! » Nous revenons dans sa chambre... Je me précipite vers le lit... Je lui prends le pouls... Je l'appelle... Ah! ouat!... Elle avait tourné l'œil, ça y était! Plus personne!

LES FEMMES.

Morte?

RENÉ.

Elle est bien morte?

FOURNIER.

Renaud a signé le bulletin de décès.

MADAME ROGER.

Pauvre fille!

ALPHONSINE.

Alors, nous n'avons plus rien à craindre?

MARIE.

L'argent nous reste!

FOURNIER.

Hein! Qu'en dites-vous!

ALPHONSINE.

Manon n'a pas d'héritiers qui puissent nous tracasser?

RENÉ.

Aucun... C'était une enfant trouvée.

ALPHONSINE.

Grâce à Dieu, nous voilà tranquilles!

RENÉ.

Quelle chance tout de même.

FOURNIER.

Ah! oui, par exemple!

MADAME ROGER, d'un ton de reproche.

Mes enfants!

RENÉ.

Quoi?

MADAME ROGER.

Cette malheureuse qui vient de mourir!

RENÉ.

Eh bien! oui, je sais, c'est mal de nous réjouir de sa mort. Mais enfin, là, la main sur la conscience, on me demanderait si j'en suis affligé, je répondrais : non. Ne soyons pas hypocrites.

ALPHONSINE.

Nous serions bien bons de nous apitoyer sur son sort.

FOURNIER.

Elle n'était pas tellement intéressante!

RENÉ.

En somme, si elle avait moins roulé sa bosse, et moins nocé, elle n'aurait pas claqué si vite. C'est

moi qui aurais été particulièrement navré qu'on nous reprît notre galette.

MADAME ROGER.

Pourquoi?

RENÉ.

Parce qu'il m'en faut. Je te dirai ça, tout à l'heure, dans le tuyau de l'oreille.

ALPHONSINE.

Mes amies se seraient-elles assez réjouies de ma mésaventure.

MARIE.

Je pensais surtout à mon mariage... Je le voyais indéfiniment retardé.

FOURNIER, protestant.

Oh! Mademoiselle Marie, comment pouviez-vous supposer une chose pareille! Vous n'en croyez rien, n'est-ce pas?

MADAME ROGER.

Ce qui m'inquiétait, c'était de voir père obligé de reprendre son travail.

FOURNIER.

Ah! fichtre, sa santé ne le lui permet pas.

MADAME ROGER.

Prévenons-le.

RENÉ.

Annonçons-lui la bonne nouvelle.

MARIE.

Oui, tout de suite...

Ils remontent tous.

MADAME ROGER.

Je ne l'ai pas entendu depuis votre départ. Pourvu que ces émotions ne l'aient pas trop secoué. (On essaye d'ouvrir la porte du fond.) Ah! c'est lui.

FOURNIER.

Il est enfermé.

RENÉ.

C'est vrai. La clé... Passez-moi la clé.

On la cherche.

ALPHONSINE.

Eh bien, où est-elle?

FOURNIER.

Vous devez l'avoir, Alphonsine.

MARIE.

Moi? Non.

LA VOIX DE ROGER.

Marthe!

FOURNIER.

Mais si, je vous l'ai donnée.

MADAME ROGER.

Oui... M. André te l'a donnée.

MARIE.

Elle n'est pas sur la cheminée?

ALPHONSINE, cherchant.

Non.

MARIE, à René.

Tu l'as peut-être prise par mégarde.

RENÉ, se fouillant.

Non... Je ne l'ai pas... (A Fournier.) Et vous?

FOURNIER.

Moi, non plus, parbleu!... Cherchons-la... Demandez-la à la bonne...

VOIX DE ROGER.

Marthe... Voyons... Qu'y a-t-il?

MADAME ROGER.

Je viens, mon ami... (Se retournant.) Mais cette clé, où donc est-elle?

FOURNIER.

Sacrebleu de sacrebleu! où l'avons-nous fourrée... Par terre, peut-être...

RENÉ, qui s'est mis à quatre pattes.

Non.

ALPHONSINE.

La voilà... sur la table...

Ils se mettent tous à rire.

FOURNIER, qui la prend et la donne à madame Roger.

La voilà, ouvrez... Ah! c'est trop drôle!

SCÈNE III

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, entre, habillé pour sortir. Surpris de voir la joie des autres.

Eh bien?

RENÉ, qui rit.

Nous t'avions enfermé!

MARIE, id.

Nous ne retrouvions pas la clé.

FOURNIER.

J'ai cru que nous aurions besoin d'un serrurier.

RENÉ.

Tu étais prisonnier.

FOURNIER, qui rit toujours.

Vous ne comprenez pas?... Parbleu!... Et la dépêche? (A madame Roger.) Avez-vous la réponse?

MADAME ROGER.

Non.

RENÉ.

Ah ! oui... la dépêche..,

FOURNIER.

Vous allez recevoir une dépêche... Ah ! ah !... de Paris... que nous vous avons expédiée... on voulait vous envoyer faire un petit voyage... ah ! ah !... Au fait, vous ne savez pas la nouvelle... Elle est morte !

ROGER.

Qui ?

FOURNIER et RENÉ.

Manon !

ROGER, saisi.

Elle !

MADAME ROGER.

Oui, mon ami.

FOURNIER.

Je suis arrivé chez elle pour lui voir tourner l'œil.

ROGER.

La malheureuse !

RENÉ.

Te voilà tranquille !

ALPHONSINE, remontant.

Et sans scrupules. Ouf ! Je vais me déshabiller maintenant...

Elle sort.

FOURNIER, frappant sur l'épaule de Roger.

Eh bien, comptiez-vous sur une solution si prompte?

RENÉ.

Pas moi.

FOURNIER.

Avec vos sacrées idées, vous m'avez fait passer une vilaine après-midi. J'avais si bien déjeuné!

MARIE.

La fortune est à nous, bien à nous, cette fois.

MADAME ROGER.

Oh ! oui.

ROGER.

Ah ça, vous êtes tous fous, je pense ?

RENÉ.

Hein ?

FOURNIER.

Quoi encore ?

ROGER, à Fournier.

Voyons, vous le savez bien, vous que cette fortune n'est pas à moi et que je ne peux pas la garder.

MARIE.

Comment ! Elle ne nous revient donc pas de droit maintenant ?

RENÉ.

Légalement ? Non.

MADAME ROGER.

Ça n'est pas possible.

RENÉ.

Cet argent appartenait à Manon et nous ne sommes pas les héritiers de cette fille. Mais enfin si la lettre de la loi est contre nous, le bon sens...

ROGER.

Il n'y a pas que la loi contre nous, il y a l'é-

quité. Ces deux heures, je viens de les passer à réfléchir. J'ai envisagé notre situation sous toutes ses faces, examiné toutes les hypothèses, même la mort de cette fille, et toujours, toujours, j'en suis arrivé à cette conclusion, que cet argent ne m'ayant pas été légué à moi, je ne pouvais pas y toucher. (Protestations.) Puisque mon cousin ne m'a pas nommé dans son testament, c'est qu'il avait l'intention de me déshériter, à cause de notre brouille peut-être. S'il eût pu prévoir que Manon ne profiterait pas de sa libéralité, c'est en faveur d'une autre qu'il eût testé et mon devoir...

TOUS.

Ah !... non... C'est impossible... Quel devoir !... C'est absurde... Insensé.

MADAME ROGER.

Tu n'as de devoirs envers personne maintenant.

ROGER.

Si... Envers moi.

FOURNIER.

Mais à qui restituerez-vous tous vos biens ?

RENÉ.

Manon n'a ni parents, ni héritiers.

MADAME ROGER.

C'était une enfant trouvée.

ROGER.

Eh ! les prendra qui voudra.

RENÉ.

C'est absurde.

MARIE.

Père, tu n'y penses pas.

FOURNIER, les bras au ciel.

Ah non !... Voilà le bouquet... Ah ! ça... ça... ça... Savez-vous qui s'appropriera votre argent ? Dites.. Le savez-vous ?... L'Etat, oui, l'Etat.

ROGER.

Qu'il le prenne.

Madame Roger sort en courant pour rattraper Alphonsine.

FOURNIER.

C'est de la démence ! de la démence ! de la démence !

MARIE.

Il serait si simple de le garder puisque nous ne frustrons personne.

RENÉ.

Evidemment.

MARIE.

Vois d'abord Alphonsine... Elle veut causer avec toi.

ROGER.

Inutile.

RENÉ.

Père, je t'en prie, je t'en supplie... Il faut... Ecoute-moi... Tu m'y obliges... Je...

FOURNIER.

Une minute ! Mais laissez-nous, vous autres. Ce que j'ai à dire à M. Roger ne doit être entendu que par lui. (René et Marie se regardent surpris.) Laissez-nous.

Ils sortent.

SCÈNE IV

ROGER, FOURNIER, puis ALPHONSINE.

ROGER.

Quoi?

FOURNIER.

Ainsi votre parti est pris, vous allez bénévolement vous dépouiller de votre fortune?

ROGER.

Oui. Ni la misère, ni le travail ne me font peur.

FOURNIER.

Une question. Que ferez-vous ensuite?

ROGER.

Je reprendrai ma place à l'usine Dirsher.

FOURNIER.

Parfait! J'attendais la réponse. Eh bien, écoutez-moi. Tant que vous gardiez cette place par nécessité, je n'avais ni observations à vous faire, ni conseils à vous donner. Je vous aurais vainement alarmé. Mais aujourd'hui je me reprocherais comme un crime de ne pas vous prévenir de votre état. Tout travail doit vous être interdit. Rester devant votre bureau de huit heures du matin à huit heures du soir, aligner des chiffres, faire de la correspondance, est au-dessus de vos forces. (Gestes de Roger. — Net.) C'est votre mort dans six mois ou un an, là. Je suis brutal. Vous m'y forcez.

ROGER, haussant les épaules.

Si vous croyez m'effrayer, comme un enfant, par de pareilles menaces!

FOURNIER.

Vous en riez ? Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur, ma pa-ro-le d'hon-neur qu'elles sont sérieuses. Vous êtes atteint d'anémie cérébrale. Il y a deux ans déjà, je vous prescrivais un repos absolu. Depuis le mal a empiré. Un travail absorbant et continu vous achèvera.

ROGER, chancelant.

Ah !

FOURNIER, se voyant pâlir, s'approche vivement de lui.

Ah ! diable, je réponds de vous, à la condition que vous vous soigniez... Il faut vivre animalement de la vie des plantes et des bêtes... sans fatiguer votre cerveau. (Pause.) Songez à l'irréparable catastrophe que serait votre mort, à la situation lamentable où se trouveraient madame Roger, vos filles, votre fils. Vous les laisseriez sans un maravédis. Et vous n'avez même pas la ressource de vous assurer sur la vie : aucune compagnie ne consentirait à courir les risques que vous offrez en ce moment.

ROGER, assis, troublé, à mi-voix.

Que faire alors ?

FOURNIER, le pressant très vivement, penché vers lui.

Eh ! gardez cet argent qui vous appartient, qui est vôtre. Le donner à l'Etat, serait un acte de folie, et si inutile ! S'il s'agissait de quelques centaines de millions, encore pourriez-vous espérer rendre service à la patrie... Mais 630.000 francs ! autant porter une goutte d'eau à la mer, un grain de sable au désert.

ROGER, désolé.

Ah ! cette journée...

FOURNIER.

Détruisez ce testament, brûlez-le. Que craignez-vous en somme? Hors votre famille, personne n'en soupçonne l'existence. Et vous ne doutez ni de la discrétion de vos enfants, ni de la mienne.

ROGER.

Ah! Tout se sait un jour.

FOURNIER.

Puisque nous nous tairons.

ROGER.

Vous me mépriseriez.

FOURNIER.

D'avoir fait notre bonheur à tous? Pour quels ingrats nous prenez-vous?

ROGER.

Je me mépriserais moi-même. Ma vie serait empoisonnée par le remords.

FOURNIER.

Le remords? C'est un mot. D'ailleurs de quel remords seriez-vous tourmenté? Je fais appel à votre raison. On ne doit prendre, dans la vie, que des décisions sensées et pratiques, sans s'embarrasser de vains scrupules. Le plus grand bien pour tous, voilà ma devise. Je vous le demande, ne vaut-il pas mieux disposer de votre fortune en faveur d'une famille honnête, la vôtre, ou encore, la répandre en bienfaits, selon vos propres projets, sur une multitude de crève-la-faim que de vous en dépouiller sans profit pour personne? Il n'y a pas un homme à votre place qui hésiterait à la garder.

ROGER.

Je ne suis pas pareil à tous les autres.

FOURNIER.

Dites-le, dites-le donc tout de suite que vous

voulez vous singulariser, que c'est l'orgueil qui vous travaille! Réduire femme et enfants à la misère, qu'importe! pourvu que vous puissiez faire une chose que personne n'a jamais faite, pourvu qu'on se retourne sur votre passage, dans la rue, en disant : « Celui-là est un honnête homme! » Eh bien, vous vous trompez; on haussera les épaules, en disant : « c'est un imbécile », et on aura raison.

ROGER, obstiné.

Cet argent ne m'appartient pas.

FOURNIER.

Mais qui spoliez-vous? Qui?

ROGER, même jeu.

Cet argent ne m'appartient pas.

FOURNIER, hors de lui.

Mais pourquoi, mulet que vous êtes? Où puisez-vous cette assurance? Dans votre cœur? Dans votre esprit? Dans la morale? Ça serait trop bête. La morale est instable. Ce qui vous paraît bon, me paraît injuste. Ce qui est vrai aujourd'hui, est faux demain. Dans un texte? Dans une loi? Mais les lois... on les refait tous les dix ans... Il n'y en a pas d'éternelles.

ROGER.

Si. « Tu ne prendras pas le bien d'autrui. » Cet argent ne m'appartient pas. Mon cousin l'avait donné à sa maîtresse.

FOURNIER.

Voilà ce qui est immoral et scandaleux.

ROGER.

Peut-être! Mais pour réparer la mauvaise action d'un autre, je n'en commettrai pas une à mon tour. Il n'est permis à personne d'enfreindre les lois, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer

du bien d'autrui. Si une fois, une seule, je transigeais avec ma conscience, je serais un homme perdu. Et je ne me perdrais pas seul, car l'exemple est contagieux.

FOURNIER.

Moquez-vous donc des autres. L'univers n'a pas les yeux fixés sur nous.

ROGER.

Et mon fils? Je fais un sacrifice; il ne sera pas inutile; René ne l'oubliera jamais.

FOURNIER.

Ah! fichtre, non, il ne l'oubliera pas.

ROGER.

Oui. Je vous entends. Il pourra s'en irriter d'abord, mais plus tard, sur le point de commettre une mauvaise action, l'exemple de son père, le retiendrait, sans doute.

FOURNIER.

Eh bien, non, non, non, vous n'avez pas le droit, au nom de je ne sais quel vague idéal d'honnêteté, de bouleverser l'existence de cinq ou six personnes, et de me jeter, moi, dans le plus cruel de tous les embarras.

ROGER.

Vous?

FOURNIER.

Que vais-je répondre à Jossot? Il nous est impossible d'acheter l'établissement dont il parle! Voilà une occasion superbe, unique, que nous allons manquer par votre faute.

ROGER.

Vous en trouverez une nouvelle.

FOURNIER.

Où? Quand? Et si nous la trouvions, comment en profiter sans argent? Je me vois condamné à un labeur acharné de sept ou huit ans pour économiser la somme qu'il me faut, et je vois aussi, d'autres projets, plus chers, indéfiniment ajournés.

ROGER.

Quels projets?

FOURNIER.

Parbleu! mon mariage... dont vous ne paraissez guère vous soucier. Mais vous ne pensez qu'à vous, (Avec dédain.) à votre probité, dans toute cette affaire.

ROGER.

Je ne comprends pas vos paroles... ou plutôt, je crains de les comprendre trop... Votre amour pour ma fille, ne vous attirait pas seul ici.

FOURNIER, avec hauteur.

Ah! je ne vous permets pas de suspecter mes sentiments! Je ne me pique pas d'accomplir des actions héroïques moi, mais je tiens les engagements pris. Je ne veux pas d'équivoque entre nous. C'est à vous seul que votre fille devra s'en prendre du retard apporté à notre mariage.

ROGER.

Et à son manque de fortune peut-être.

FOURNIER.

Sa fortune? Je m'en moque. Si je voulais épouser une jeune fille riche, je la trouverais demain, demain m'entendez-vous? Ce n'était pas pour vivre aux crochets de ma femme que je demandais une dot. Vous connaissez l'usage que je voulais en faire.

ROGER.

Enfin... vous remettez vos projets de mariage... à plus tard.

FOURNIER.

Distinguons. Ce n'est pas moi, mais vous. Dans quelques années peut-être, à force de travail, d'économies, j'aurai assuré mon avenir; il me sera permis alors d'épouser Marie.

ROGER, méprisant.

Oui... Vous voulez vous donner le temps de la réflexion.

Entre Alphonsine.

FOURNIER.

Ah! venez donc, venez, madame. Tâchez d'empêcher votre père de faire la sottise qu'il médite. Moi, j'y renonce.

ALPHONSINE.

Vous partez.

FOURNIER.

Puisqu'on dédaigne mes conseils, ma présence n'est plus utile ici. Je me retire. Dites surtout à votre sœur que je ne l'oublie pas, et qu'en dépit des obstacles qu'on élève entre nous, j'ose encore espérer qu'elle sera ma femme.

Il salue et se retire.

SCÈNE V

ROGER, ALPHONSINE.

ALPHONSINE.

Il part pour ne plus revenir, n'est-ce pas?

ROGER.

Ah! Que je ne le revoie jamais!

ALPHONSINE.

Et de gaîté de cœur, tu brises l'avenir de Marie, quand tu pourrais si aisément l'assurer.

ROGER.

Et toi aussi, ma fille, tu voudrais m'empêcher d'accomplir mon devoir?

ALPHONSINE.

Je veux t'empêcher de nous perdre tous.

ROGER.

Plus un mot. Je suis le maître et ne prends les conseils de personne.

ALPHONSINE.

Tu m'entendras, il le faut,.. et quand tu m'auras entendue, tu renonceras de toi-même à ton projet absurde. (Pause.) Tu as vu mon mari?

ROGER.

Je l'ai mis à la porte. Il te voulait pour ton argent.

ALPHONSINE.

Eh bien, garde-le donc cet argent, puisque Muller y tient.

ROGER.

Comment?... Tu accepterais... sachant...

ALPHONSINE.

Je l'aime.

ROGER.

Mais en te reprenant, ton mari laisse entendre qu'il te juge coupable.

ALPHONSINE.

Ah! père, nous ne pouvons pas plaider l'

contre l'autre. Il ne faut pas que ce procès ait lieu, tu entends bien, il ne le faut pas.

ROGER.

Pourquoi donc? Tu te défendras. On t'y oblige. Tu prouveras ton innocence.

ALPHONSINE.

Je ne me défendrai pas.

ROGER.

La raison?..

ALPHONSINE, troublée par le regard de son père.

Crois-moi... L'intérêt de ma fille... le mien... exigent que nous nous entendions avec Muller.

ROGER.

Et pourquoi? Que crains-tu?

ALPHONSINE.

Sait-on les surprises d'un procès? Connaissons-nous les témoins que Léonce peut avoir racolés, les infamies qu'ils pourraient débiter sur mon compte?

ROGER.

Ainsi, supposant Muller capable de te perdre par de pareils moyens, tu consentirais à retourner chez lui?

ALPHONSINE.

Je lui pardonne tout. Ah! père, ne me sépare pas de lui. Que deviendrais-je? Où irais-je?

ROGER.

Ma maison t'est ouverte.

ALPHONSINE.

Que feras-tu, toi-même?

ROGER.

Je me remettrai au travail.

ALPHONSINE, prenant son parti.

Eh bien, non, non... je ne veux pas plaider contre mon mari... (Plus bas.) Surtout, je ne veux pas laisser faire l'enquête qu'il demande.

ROGER, inquiet.

Tu n'as rien à redouter, je suppose? Tous ces témoins, nous prouverons qu'ils mentent, n'est-ce pas?

ALPHONSINE.

Le pourrons-nous?

ROGER.

La fausseté de leurs accusations éclatera d'elle-même à tous les yeux.

ALPHONSINE, la tête baissée.

Mais... si... elles sont... vraisemblables... ou s'il m'est impossible... de les réfuter?.. Comprends... comprends... ma situation... mon embarras... à m'expliquer...

ROGER.

... Alphonsine... mon enfant...

ALPHONSINE.

Je me suis tue jusqu'à ce jour pour ne pas te tourmenter... Je croyais qu'on ne saurait jamais la vérité... que nous nous entendrions avec Léonce... mais il faut... tu veux... J'ai été inconséquente, légère... (Sur un mouvement de Roger, vivement.) Mon mari me négligeait... me laissait seule... Je m'ennuyais... Ce monsieur me voyait chaque jour... j'ai... accepté... quelquefois...

ROGER.

Tu sortais avec lui, à son bras... on vous a vu ensemble... oui... cela ne prouve rien contre toi.

ALPHONSINE.

Mais... je...

ROGER, violemment.

Eh bien, quoi encore? Que m'as-tu caché?

ALPHONSINE, balbutiant.

Père... on sait... on m'a vue... J'ai accepté de lui des... entrevues... des rendez-vous...

ROGER.

Toi...

ALPHONSINE.

Dans un... dans un hôtel... près de Paris.

ROGER.

Tu es allée à ces rendez-vous?... Ah! malheureuse enfant!... Et si Muller le sait?... Si des témoins... (Frappé d'une idée subite.) Mais ces entrevues?... Est-ce que...? Cet homme était un ami?... Il n'y avait pas... il ne pouvait pas y avoir autre chose que de l'amitié entre vous deux?

ALPHONSINE.

Ah! ne m'interroge plus, père, je t'en supplie... Laisse-moi... Ne me force pas à parler... je ne puis pas... je ne puis pas te dire...

ROGER.

Ces paroles... Alphonsine... Prends garde... Tu me laisserais croire... (Pause.) Tu te tais, maintenant?.. Parle donc, voyons... La vérité, je veux savoir la vérité. (Il lui a pris les mains, — et la regarde dans les yeux.) Hein? Tu pleures?.. Je t'ai fait mal?.. Mais ne pleure pas... Ces larmes seraient... (Plus bas)... un aveu. Eh bien? (Elle s'assied et se cache le visage dans les mains.) Oh! c'est donc vrai... Toi?... C'est vrai?.. Réponds donc, malheureuse, réponds... Tu mens, n'est-ce pas, tu mens? C'est une dernière tentative qu'ils te font faire auprès de moi?..

Ils pensent que j'hésiterai à laisser proclamer ton déshonneur et que je garderai... hein ?

ALPHONSINE.

Non... non... Ils ne m'ont rien dit.

ROGER.

Ah !.. (Il marche vers elle, les poings levés. — Alphonsine courbe la tête, il recule en poussant un gémissement.) Oh !

Pause.

ALPHONSINE.

Oui... J'ai été coupable... Je le sais... Je m'en repens... Mais si ma faute devait être rendue publique, j'en mourrais de honte.

ROGER.

Et tu me proposes de garder mon argent, pour la payer, cette faute, pour la laver aux yeux de ton mari... Et lui, il accepterait ce marché!

ALPHONSINE.

Veux-tu qu'on me condamne et qu'on m'enlève mon enfant ?

ROGER.

Il fallait rester digne de l'élever.

ALPHONSINE.

Toi qui l'aimes, tu accepterais, qu'on donnât Jeanne à Muller, qu'on nous séparât d'elle pour toujours?

ROGER.

Je subirai la peine de ta faute!

ALPHONSINE, debout, avec véhémence.

Et moi, je ne veux pas la subir ! Non, non, je ne veux pas être déshonorée, chassée par mon mari, rejetée par le monde, raillée par mes amies. Je ne veux pas traîner une existence misérable, quand je peux vivre heureuse. Ah ! tu parles de ton de-

voir. Mais sauve donc ta fille avant tout, et sauve mon enfant. Garde cette fortune, sinon pour moi, du moins pour Jeanne. Elle la préservera des périls que je n'ai pu éviter. Ah! si j'avais été riche, je n'aurais pas été coupable... Mais la nécessité, le besoin...

ROGER.

De l'argent! Tu t'es donnée pour de l'argent, toi?

ALPHONSINE.

Ah! tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir... Il y a des situations terribles... où l'on succombe fatalement!

ROGER.

Oui, quand on a l'âme d'une gueuse! C'est pour avoir des robes et des bijoux que tu t'es vendue, j'en suis sûr, car tu avais du pain, chez toi... Ah! tiens... Va-t'en... va-t'en!

Au bruit, tout le monde accourt.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME ROGER, MARIE, RENÉ, LA PETITE JEANNE, puis JULIE.

MADAME ROGER.

Denis... Denis, que fais-tu?

RENÉ.

Que se passe-t-il!

LA PETITE JEANNE, courant vers sa mère.

Ah! maman... maman, tu pleures.

ALPHONSINE, montrant Jeanne à Roger.

Alors, tu veux qu'on nous l'enlève, n'est-ce pas, cette enfant? Tu veux que nous ne la revoyions jamais?

LA PETITE JEANNE, se serant contre sa mère.

Maman... je veux rester avec toi.

MADAME ROGER.

Nous enlever Jeanne!

ALPHONSINE, à Marie.

C'est comme ton mariage, il est renvoyé, rompu...

MARIE, avec un cri.

Ah! André?

ALPHONSINE.

Parti.

MARIE, qui sanglote.

Oh! papa... papa...

MADAME ROGER, à Roger.

Tiens! Tu fais notre malheur à tous!

Devant la désolation de sa femme, de ses filles, de Jeanne, Roger reste un moment indécis, en balance. — Il s'assied, — ôte son pardessus. — Tous les personnages voient son hésitation. On l'entoure.

MADAME ROGER.

Denis!

MARIE.

Papa!

RENÉ, près de lui.

Père, écoute-moi, j'ai besoin d'argent... Je croyais en trouver chez des amis... J'ai joué hier au soir et perdu... quinze cents francs... Je ne jouera

plus!.. Je te le jure... Mais il faut payer ce que je dois...

Roger se lève et considère tour à tour Alphonsine et René.

JULIE, entrant.

Monsieur... Une dépêche...

ROGER, la prenant

Une dépêche?

La bonne sort.

MADAME ROGER, embarrassée.

Ah!.. oui... c'est la dépêche que...

RENÉ.

Que... nous avions faite... pour t'éloigner...

Roger la lit. — Un long silence.

ROGER, les regardant les uns après les autres.

Qui de vous a eu l'idée de télégraphier? Qui? (Silence. — Avec autorité.) Répondez-moi. (Silence général.) Ah! Vous étiez tous d'accord! (Avec douleur.) Et voilà ce qu'est devenue ma famille! Nous étions fiers de notre honnêteté, de notre confiance réciproque, de notre mutuelle tendresse. Aujourd'hui, nous en sommes à nous mentir, à nous tromper, à nous trahir! Et demain! Quand je pense que tout à l'heure, nous nous réjouissions de la mort de cette fille, comme des sauvages, et que moi, moi, Roger, après cinquante ans de probité, j'ai hésité à accomplir mon devoir, et cherché les moyens de m'approprier ce qui ne m'appartient pas! Ah! cette fortune, qui ferait de moi un voleur, (A René.) de toi un oisif dangereux, (A Alphonsine.) qui te servirait à payer les complaisances d'un mari méprisa-

ble et qui te mépriserait, cette fortune, je ne la garderai pas un jour de plus.

Il remonte. — Madame Roger, assise à droite, pleure, — la petite Jeanne est près d'elle.

RENÉ.

Le tribunal est fermé à cette heure. Où vas-tu ?

ROGER.

Chez le notaire du cousin.

ALPHONSINE.

Père, ne sors pas.

RENÉ.

Ne sors pas. Attends jusqu'à demain matin.

MARIE.

Jusqu'à demain seulement.

ALPHONSINE.

Père, je t'en supplie!

ROGER, qui les écarte.

Cet argent qui nous a tous avilis, je n'en veux plus... Je vais le rendre.

Il sort.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

L'Impérissable

COMÉDIE EN DEUX ACTES

DU MEME AUTEUR

L'ARGENT, 4 actes (Théâtre-Libre).

LE BIEN D'AUTRUI, 3 actes (Théâtre-Antoine).

COMME ILS SONT TOUS, 3 actes (Comédie-Parisienne).

EN PRÉPARATION :

TIMON D'ATHÈNES, pièce en 4 parties (10 tableaux).

Ire partie. — Le doute.
IIe partie. — Timon consulte les dieux.
IIIe partie. — L'oligarchie (le complot). — La démocratie (la Pnyx).
IVe partie. — La mort de Timon. — La chute d'Athènes.

Cette pièce dut être jouée, mais l'auteur, au dernier moment, n'en autorisa pas la représentation : il craignit qu'on l'accusât de ramasser le succès dans le scandale. Une aventure contemporaine, douloureuse et tragique, fait le sujet de l'*Impérissable*. Les personnages ont vécu ; ils vivent ; on les connaît. S'il est permis, croyons-nous, à tout écrivain, de prendre sa « matière dramatique » dans toute catastrophe mémorable, ancienne, récente, ou actuelle, une certaine pudeur, un certain sentiment des convenances, l'empêcheront du moins de faire monter sur le théâtre, et d'exposer en quelque sorte nus, devant le public, un homme, une femme, qui furent les lamentables héros d'un drame domestique et dont on doit respecter les malheurs.

E. F.

PERSONNAGES

DUCROS.
PASCALET.
ÉDOUARD.

GILBERTE LECLERCQ
Mme PASCALET.

UN DOMESTIQUE.
UNE BONNE.

Le premier acte, à Saint-Germain, chez Pascalet.
Le deuxième acte, à Paris.

ACTE PREMIER

Un salon chez Pascalet, à Saint-Germain. A droite, une porte vitrée ouvrant sur une véranda. Au fond, deux fenêtres par lesquelles on aperçoit un jardin. A gauche, au fond, une porte ; premier plan, une porte. Une cheminée que surmonte une glace. Ameublement simple

SCÈNE PREMIÈRE

GILBERTE, MADAME PASCALET

(*Mme Pascalet, assise à gauche, travaille à un ouvrage de broderie. Gilberte, plongée dans un fauteuil, le menton appuyé sur la main, paraissant réfléchir, est près d'elle. Un long silence.*)

GILBERTE, *nerveuse, se levant.*

Quelle heure est-il ?

MADAME PASCALET

Trois heures.

GILBERTE

Il sera bientôt là !

MADAME PASCALET

Dans vingt minutes. Édouard est allé le chercher avec le til bury.

GILBERTE, *qui soupire.*

Ah !

MADAME PASCALET

Tu es nerveuse.

GILBERTE

Un peu. (*Revenant vers Mme Pascalet.*) On étouffe.

MADAME PASCALET

Et nous ne sommes qu'en juin. Iras-tu aux eaux, aux bains d mer, cette année ?

GILBERTE, *l'esprit absent.*

Nulle part. Nous dînons après-demain au ministère. Je rei trerai le soir même à Saint-Germain et je n'en bougerai pl de l'été.

MADAME PASCALET, *étonnée.*

Leclercq ne va pas faire un tour dans son département, po reprendre contact, comme il dit, avec ses électeurs ?

GILBERTE

Si.

MADAME PASCALET

Tu ne l'accompagneras pas ?

GILBERTE

Non certes. (*Revenant à l'idée qui la préoccupe.*) A quelle heu arrive le train ?

MADAME PASCALET

Trois heures deux. (*Pause.*) Leclercq sait-il que tu dois vo Monsieur Ducros aujourd'hui ?

GILBERTE

J'ai cru inutile de le prévenir.

MADAME PASCALET

Et si le hasard les mettait en présence à la gare ? S'ils montaient dans le même compartiment ?

GILBERTE, *nerveuse.*

Il y a séance à la Chambre... Leclercq ira ensuite à son journal, puis au cercle où il passera la soirée et la nuit.

MADAME PASCALET, *la regardant.*

Gilberte... voyons... sois calme... assieds-toi... (*Gilberte s'assied à droite, sur un fauteuil, les yeux tournés vers la porte à vitres.*) Ton mari a-t-il trouvé les vingt mille francs qu'il cherchait ?

GILBERTE

Non. Et s'il ne les a pas dans trois jours pour payer ses fournisseurs de papier, ce sera le commencement des poursuites... la faillite peut-être.

MADAME PASCALET

Leclercq me stupéfie, je l'avoue. Cet homme est la prodigalité même. *Le Réveil*, son journal, doit lui rapporter de gros bénéfices.

GILBERTE

Georges dépense cinquante mille francs par an, et perd cent mille francs au jeu.

MADAME PASCALET

Ses jetons de présence à la Banque Universelle ? Son traitement de député ?

GILBERTE

De quoi envoyer des fleurs à sa maîtresse.

MADAME PASCALET

Il te trompe, tu en es sûre ?

GILBERTE

Il ne s'en cache guère.

MADAME PASCALET

Divorce. On peut refaire son existence quand on a trente-six ans à peine.

GILBERTE, *haussant les épaules.*

Divorcer une seconde fois ?

MADAME PASCALET

Si tu es malheureuse ?

GILBERTE

Personne ne le sait. Je me suis imposé pour mon mari bien des sacrifices. S'il le faut, j'en ferai un nouveau, un dernier. Sur les cent cinquante mille francs qui me restent et que Juliette devait trouver un jour, je prendrai...

MADAME PASCALET

Dépouiller ta fille au profit d'un pareil monsieur... y songes-tu ?

GILBERTE

Je ne veux pas, tu entends bien, je ne veux pas que Georges soit déshonoré.

MADAME PASCALET

Malgré tout le mal qu'il t'a fait, tu l'aimes donc encore ?

GILBERTE

L'ai-je jamais aimé ?... Mais il y a un autre homme, que je hais, c'est mon premier mari, Ducros; il se réjouirait d'une catastrophe où périrait Leclercq et plutôt que de le voir triompher, celui-là, je préfèrerais être réduite à la misère, avec Juliette. (*Pause-Soupir.*) Ah ! cette entrevue !

MADAME PASCALET

Bien ?

GILBERTE

Je la redoute... pour ma fille et pour ton filleul... Que va-t-il en sortir? que va dire Ducros?

MADAME PASCALET

Il aimait beaucoup Édouard, tu le sais. Il aime votre fille. Pourquoi s'opposerait-il à leur mariage?

GILBERTE

Pour me vexer peut-être... (*Pause.*) Et il faut le revoir!

MADAME PASCALET

Quand Ducros a prié Pascalet de te demander en son nom une entrevue ici, tu t'es mise de bonne grâce à sa disposition.

GILBERTE

J'ai eu tort.

MADAME PASCALET

Eh non! Tu peux le considérer en somme comme un étranger, avec lequel tu aurais à discuter des questions d'intérêt.

GILBERTE

Un étranger? Cet homme que j'ai aimé, à qui j'ai appartenu?

MADAME PASCALET

Il y a cinq ans qu'un bon jugement de divorce vous a séparés.

GILBERTE

Légalement... oui... mais en réalité...

MADAME PASCALET

Ah! dame... Je crois bien en effet que Ducros s'imagine avoir conservé quelques droits sur toi.

GILBERTE

Qu'est-ce qui te le fait supposer?

MADAME PASCALET

Sa haine contre ton mari et contre toi-même. Elle transparait

dans les lettres qu'il a écrites à Pascalet. Il accuse Leclercq de t'avoir enlevée à lui... Tous les moyens lui seront bons pour le perdre, je t'en avertis.

GILBERTE

Il n'y parviendra pas.

MADAME PASCALET

Que ton mari se tienne néanmoins sur ses gardes. Ce retour de Ducros est fâcheux.

GILBERTE

S'il revient, c'est pour me tourmenter... Je sais bien qu'il me hait!

MADAME PASCALET

Et vous vous êtes adorés! C'est malgré vos parents que vous vous étiez épousés.

GILBERTE

Oui. Nous fûmes heureux aux premiers temps de notre mariage... Mais ensuite!... Ah! la jalousie de cet homme! En ai-je assez souffert! J'étais épiée, suivie, traquée par lui. Et c'étaient des scènes continuelles pour avoir trop valsé avec le même danseur, trop longuement causé avec un indifférent. Quand je rentrais, quand je sortais, il m'assaillait de questions. Il fallait lui donner l'emploi de ma journée, lui dire les maisons où j'allais en visite, nommer les amies que je fréquentais, et sans hésiter, sans paraître réfléchir, sinon.....

MADAME PASCALET

Sois franche..... N'étais-tu pas un peu... coquette? Tes allures pouvaient l'inquiéter.

GILBERTE

Sa jalousie n'avait pas de motifs. La mienne n'était que tro fondée. Je suis sûre qu'il ne me fut jamais fidèle. Eh bien! se

trahisons, dont je pleurais, ses soupçons, ses querelles injustes, j'aurais tout supporté peut-être, à cause de ma fille. Je ne me suis révoltée qu'après cette scène brutale où il me jeta à la face toutes les sales injures que la colère lui dictait, où il me frappa même, en m'accusant d'être la maîtresse de Leclercq.

MADAME PASCALET

C'était faux. Soit. Il vit un crime où il n'y avait qu'un flirt innocent. Mais après ton divorce, ton mariage avec Georges a paru lui donner raison. Pourquoi tant de hâte à te remarier ?

GILBERTE

Le sais-je bien moi-même ? Au fond, malgré tout je l'aimais encore à cette époque. S'il avait dit un mot, fait un signe, je serais tombée dans ses bras. Mais il est resté indifférent. Alors la colère...

MADAME PASCALET

Le dépit.

GILBERTE

Oui... le dépit aussi... Et puis, j'avais tant souffert par lui que je voulais le faire souffrir à mon tour... Je savais que ce mariage l'exaspérerait, je l'ai fait... Ah ! comme je le hais !

MADAME PASCALET

Sais-tu ce qu'il faudrait le plus vivement souhaiter ?

GILBERTE

Quoi donc ?

MADAME PASCALET

Que Ducros se remariât.

GILBERTE

Lui ?

MADAME PASCALET

Il se consacrerait à sa nouvelle femme et t'oublierait.

GILBERTE

Mais... à son âge...

MADAME PASCALET

Oh! quarante ans.

GILBERTE

Non. Ne va pas lui mettre en tête cette idée.

MADAME PASCALET

Pourquoi?

GILBERTE

Et Juliette? Et la dot de cette enfant? Je veux que toute la fortune de son père lui revienne un jour. Si Ducros songeait au mariage, tâche de l'en détourner plutôt. (*Pascalet entre par la gauche.*) Ah... monsieur Pascalet.

SCÈNE II

LES MÊMES, PASCALET

PASCALET

Bonjour, chère Madame... Déjà là?

GILBERTE

Depuis un quart d'heure.

PASCALET

Et eux?

MADAME PASCALET

Nous les attendons.

PASCALET

Ils vont sans doute arriver.

GILBERTE

Sans doute.

PASCALET

Qu'avez-vous?

MADAME PASCALET

La voilà toute troublée à l'idée de revoir Ducros.

PASCALET

Que diable! Hubert n'est pas un ogre.

GILBERTE

Ne riez pas.

PASCALET

Bon! Tout s'arrangera... Ducros ne quittera cette maison qu'après avoir promis votre fille à Edouard. *(Pause.)* Leclercq est-il à Saint-Germain?

GILBERTE

Non.

PASCALET

Il a été nommé rapporteur d'une commission à la Chambre?

GILBERTE

Oui... dans je ne sais quelle affaire de subvention postale.

PASCALET

Quand soutient-il son rapport?

GILBERTE

Ma foi, ça m'intéresse si peu... que...

PASCALET

Je lui demanderai deux places dans une tribune pour un provincial de mes amis. Dès qu'il sera rentré, prévenez-moi... Je lui ferai connaître le résultat de mes démarches... Elles n'ont pas été heureuses.

GILBERTE

Ah! La somme dont il a besoin...?

PASCALET

Impossible de la lui procurer.

GILBERTE

Je payerai moi-même ces vingt mille francs.

MADAME PASCALET

Si ton mari les trouve, à Paris.

GILBERTE

Il faudra bien les rendre. Et nous avons d'autres dettes encore. *(Elle est devant la glace.)* Ah!... comment n'ai-je pas de rides avec tant de soucis? Chaque matin je me regarde en tremblant dans la glace... J'ai toujours peur de me trouver des cheveux blancs... *(Une voiture s'arrête — avec un cri.)* C'est lui!

PASCALET

Oui... En effet... ce sont eux...

GILBERTE, *qui a couru à la porte vitrée et qui regarde dans le jardin.*

Hubert!

MADAME PASCALET, *regardant à son tour.*

Je ne l'aurais pas reconnu... Il a laissé pousser sa barbe...

PASCALET

Ma parole! on dirait un roi assyrien.

MADAME PASCALET, *cherchant à entraîner Gilberte.*

Viens!

GILBERTE

J'aurais l'air de fuir.

MADAME PASCALET

Il ignore que tu es chez nous.

GILBERTE

Edouard?

PASCALET

Edouard ne l'a pas prévenu. Laissez-moi causer avec lui. Je vous appellerai quand il en sera temps.

MADAME PASCALET

Tiens... Passe dans le salon.

(*Elle la fait sortir par la gauche.*)

SCÈNE III

PASCALET, Mme PASCALET, DUCROS, ÉDOUARD

(*Édouard et Ducros entrent par la droite.*)

ÉDOUARD

Nous voilà !

PASCALET, *serrant les mains de Ducros.*

Ah ! mon cher Hubert !

DUCROS

Mon bon Pascalet ! quel plaisir de revoir un vieux camarade ! (*A Mme Pascalet*) Ah ! chère Madame, je vous retrouve telle que je vous ai quittée... aussi bien portante, aussi jeune.

MADAME PASCALET

C'est à vous que doit aller ce compliment... Vous n'avez pas changé... sauf la barbe... Les voyages vous réussissent.

DUCROS, *à Pascalet.*

Sais-tu que je ne remettais pas ton filleul ? Il s'est développé. (*Frappant sur l'épaule d'Édouard.*) Et il a du talent, le gaillard.

ÉDOUARD

Trop aimable !

DUCROS

Non... non... J'ai lu plusieurs de vos articles. Ils sont très bien, très bien.

PASCALET

Tu m'excuseras de n'être pas allé à ta rencontre... mais ma sacrée jambe...

DUCROS

Ta sciatique ?

PASCALET

Hélas !

DUCROS, *à Pascalet.*

Et tu es toujours professeur à la Sorbonne ?

PASCALET

Dame !

DUCROS

J'ai appris que tu as marié ta fille l'an dernier.

PASCALET

Oui. Elle habite Nantes avec son mari.

DUCROS

Et ma fille, à moi, Juliette ?

MADAME PASCALET

Nous la voyons souvent. Elle passe l'été ici, à Saint-Germain, avec sa mère.

DUCROS

Ah!... Et elle se porte bien ? Elle est belle ?

MADAME PASCALET

Oui, certes.

DUCROS

Elle doit avoir grandi.

ÉDOUARD

C'est une femme

DUCROS

Hé ! Elle a dix-sept ans. Déjà !... Je ne l'ai pas encore vue. Je tenais à cacher le plus longtemps possible mon retour à ce gredin de Leclercq avec lequel j'ai quelques comptes à régler.

PASCALET, *un peu inquiet.*

Leclercq ?

DUCROS

Lui-même ? Ça ne sera pas long...

PASCALET, *pour couper court.*

Voyons... Nous parlerons des Leclercq plus tard. Tu dînes ici ?

DUCROS

Oui.... sans me faire prier.

PASCALET

Tu couches aussi chez nous ?

DUCROS

Ah ! non... non !

PASCALET

Tu ne me consacrerais pas un jour après une si longue absence ?

ÉDOUARD

Si... si... vous restez.

MADAME PASCALET

C'est entendu.

DUCROS

Puisque vous insistez...

MADAME PASCALET

Absolument. Je vais faire préparer votre chambre. Edouard, prie Jeanne de monter au premier.

ÉDOUARD

Oui, marraine.

(*Il sort 2e plan, à gauche. Mme Pascalet par le 1er plan.*)

SCÈNE IV

PASCALET, DUCROS

PASCALET

Un verre de bière ?

DUCROS

Merci... Je ne prends rien.

PASCALET

Alors... assieds-toi et causons.

DUCROS

Causons. (*Ils s'asseyent.*)

PASCALET

Tu as reçu ma lettre ?

DUCROS

Apparemment... puisque j'y ai répondu. Tu me parlais d'un projet de mariage pour Juliette.

PASCALET

Oui.

DUCROS

Je t'ai dit qu'il fallait avant tout que je me concerte avec Gilberte.

PASCALET

C'est très naturel.

DUCROS

Tu nous a fixé un rendez-vous, cette après-midi, chez toi. M'y voici. Viendra-t-elle ?

PASCALET

Dans un instant.

DUCROS

Je n'ai pas voulu refuser sans examen un parti pour ma fille... Mais, sans doute, le prétendu ne me conviendra pas.

PASCALET

Parce que... ?

DUCROS

J'entends donner à Juliette un mari de mon choix. Gilberte aura distingué dans son entourage un jeune snob, chauve et solennel, avec un monocle dans l'œil et des cravates opulentes.

PASCALET

C'est ta seule objection ? Elle est, je t'en préviens, sans fondement.

DUCROS

Non. Ce n'est pas la seule. Je vais mener dans un journal une campagne vigoureuse contre Leclercq.

PASCALET

A quel propos ?

DUCROS

J'ai appris, en voyageant en Algérie, qu'il a touché dans l'affaire de l'alfa un pot-de-vin de quinze mille francs. Et voici qui est mieux. Il parle après devant la Chambre en faveur d'une compagnie dont le directeur a avalisé un de ses billets.

PASCALET, *de nouveau inquiet.*

L'as-tu vu, ce billet ?

DUCROS

Oui... entre les mains d'un tiers porteur, une fripouille, qui

offre de me le vendre moyennant quarante mille francs. C'est un peu cher. J'ai demandé deux jours pour réfléchir. Leclercq commettra, d'ailleurs, c'est certain, une canaillerie nouvelle. Je la rendrai publique. D'où scandale. Un homme tel que lui ne disparaît pas sans éclat. Le moment serait donc mal choisi, conviens-en, pour marier Juliette.

PASCALET

Mais sarpejeu ! Tu sacrifies ta fille à tes ressentiments !

DUCROS

Elle me remerciera un jour de l'avoir empêchée d'épouser un de ces jeunes niais qui fréquentent chez les Leclercq.

PASCALET, *impatienté.*

Eh ! C'est de mon filleul qu'il s'agit.

DUCROS

Perrin ?

PASCALET

Lui-même.

DUCROS

Ah ! Diable !

PASCALET

Tu le connais. C'est un garçon intelligent. Je le destinais au professorat comme moi. Mais le journalisme l'attirait. Il s'y est fait une place brillante. Enfin il a une fortune de trois cent mille francs.

DUCROS

Et Juliette l'aime-t-elle ?

PASCALET

Je t'en réponds !

DUCROS, *se grattant le front.*

Sapristi de sapristi !

PASCALET

Quoi ?

DUCROS

Tu viens de bouleverser tous mes plans.

PASCALET

Comment ?

DUCROS

Consentir à ce mariage serait renoncer à mes projets contre Leclercq.

PASCALET

Dame, oui !

DUCROS

Cela non, par exemple, non !

PASCALET

Cependant...

DUCROS

Jamais... Tu m'entends bien, jamais.

PASCALET

Sacrebleu ! Que t'a-t-il fait, cet homme ?

DUCROS

Tu es superbe ! Il m'a volé ma femme. Et quand je pense à tout ce que j'ai souffert...

PASCALET

Gilberte en dit autant de son côté.

DUCROS

C'est comique, avoue-le... Une gueuse qui m'a trompé.

PASCALET

Tu n'en as jamais eu la preuve.

DUCROS

Son second mariage ?

PASCALET

Et... si elle n'a épousé Leclercq que par dépit ?

DUCROS

Par dépit ? Elle aimait ce bellâtre imbécile et voulait se frotter à sa peau. Sans doute les preuves m'ont manqué pour établir sa faute. Elle était si rusée ! Mais que d'indices ! Que de scènes entre nous à propos de cet individu, jusqu'à cette dernière, un soir, où, après m'être rongé les poings à l'attendre, je la vis rentrer à neuf heures... Elle arrive... Je lui crie : « C'est donc ton amant qui t'a retenue ? » Elle répond... Je l'entends encore : « Et après ? Tu as bien des maîtresses, toi ! » Ah ! mon ami, je crois que je l'aurais tuée si j'avais eu un couteau sous la main.

PASCALET

Tu t'es contenté de la rouer de coups. Et elle revenait tout simplement de chez sa mère, qui l'a attesté, plus tard.

DUCROS

Pour la sauver. Maintenant je ne te parle pas du coup d'épée que j'ai reçu de Leclercq et dont j'ai failli crever. Je ne te parle pas non plus de ma carrière brisée.

PASCALET

Qui t'empêchait de rester professeur au Muséum ?

DUCROS

Pour voir tous mes collègues s'esbaudir sur mon compte ? Merci. Tu t'étonnes, après cela, que je haïsse Gilberte et son mari.

PASCALET

Ah ! tu es pareil à tous les hommes. Dès qu'ils cessent d'aimer, ils commencent de haïr. Mais la haine est encore une des formes de l'amour.

DUCROS

Oh ! quant à moi...

PASCALET

Bien vrai ? Là... tout au fond du cœur... tu ne ressens rien pour Gilberte ?

DUCROS

Rien !

PASCALET, *petite pause.*

Voyons... parlons des enfants... Madame Leclercq, Leclercq peuvent t'avoir gravement offensé... Mais la justice, l'équité veulent-elles que Juliette et Édouard soient rendus responsables de fautes étrangères ? Un esclandre retarderait d'un an ou de dix-huit mois leur mariage. Tu ne peux imposer pareille attente à deux jeunes gens qui s'aiment.

DUCROS

Ton filleul redoute donc bien le scandale ?

PASCALET

Il est dans une situation délicate, ayant à plusieurs reprises parlé de Leclercq dans ses articles.

DUCROS

Je ne lui en fais pas mon compliment.

PASCALET

Il ne pourrait à l'heure même où l'homme qu'il a défendu serait noté d'infamie ou publiquement désigné comme concussionnaire, épouser sa belle-fille.

DUCROS

Sa belle-fille ? Elle ne lui est rien. Enfin, sacrebleu, porte-t-elle son nom ou le mien ?

PASCALET

La honte d'une condamnation rejaillirait sur sa femme et sur

Juliette. Tu le sais parfaitement. Tu en es convenu. Enfin, si tu persistes dans la résolution d'attaquer Leclercq, patiente du moins quelque temps encore. Laisse célébrer d'abord le mariage de Perrin. Quelle reconnaissance t'auraient ces petits du sacrifice fait pour eux!... Un bon mouvement... accorde la main de ta fille à Édouard, et tu nous rendras tous heureux, ici, à commencer par moi, ton vieux camarade.

DUCROS, *hésitant encore.*

Hé !

PASCALET, *lui frappant sur l'épaule.*

Allons... allons... c'est entendu... Tu ne fais pas d'article... Tu n'achètes pas le billet de Leclercq et tu remets ta vengeance à plus tard.

DUCROS

Diable d'homme, va.

PASCALET, *joyeux.*

C'est oui ?

DUCROS

Ce sera oui, puisqu'il le faut... mais...

PASCALET

Ah ?...

DUCROS

Avant de te donner une réponse définitive, je veux causer avec ma... (*se reprenant*) avec Gilberte.

PASCALET, *sonnant.*

Soit.

DUCROS

Que fais-tu ?

PASCALET, *à une bonne qui paraît.*

Priez Madame Leclercq de venir.

(*La bonne sort.*)

DUCROS, *debout, ému.*

Elle est ici ?

PASCALET

Oui.

DUCROS

Et tu ne m'avertissais pas ?

PASCALET

Je voulais avoir un entretien préalable avec toi.

DUCROS

Ah... depuis notre divorce nous ne nous sommes plus revus. Elle a changé ?

PASCALET

Mais non... pas trop.

DUCROS

Quand tu lui as demandé ce rendez-vous de ma part, qu'a-t-elle dit ?

PASCALET

Elle l'a accepté, très simplement.

DUCROS

Elle doit m'exécrer ?

PASCALET

Je sais seulement qu'elle t'a beaucoup aimé.

DUCROS

Si c'est elle qui te l'a dit !

PASCALET

Pourquoi mentirait-elle ?

DUCROS

Elle te parlait donc de moi ?

PASCALET

Oui.

DUCROS, *hésitant.*

Quelquefois ?

PASCALET

Souvent.

DUCROS

En quels termes ?

PASCALET

Elle se plaignait d'avoir été négligée et trahie.

DUCROS

Parbleu ! Il faut bien qu'elle justifie sa conduite !.. Mais... crois-tu qu'on puisse aimer réellement deux fois dans la vie ?

PASCALET

Non.

DUCROS

Alors... si elle m'a aimé... comment expliques-tu... l'autre !

PASCALET

Ah, son second mariage ? Je t'ai déjà dit ce que j'en pense.

DUCROS

Est-ce que... Est-ce que... elle t'aurait fait des confidences qui...?

PASCALET

Aucune.

DUCROS

Alors... tu te trompes... Elle l'aime... Elle l'a toujours aimé... Dès qu'elle l'a eu vu elle n'a pas hésité entre lui et moi... (*avec colère.*) Ah !

PASCALET, *inquiet,*

Oh ! pas de scène... hein !

DUCROS

Sois tranquille !.. Tu as ma parole... Je ne ferai pas la

moindre allusion au passé... Nous allons parler affaires... voilà tout.

(*Gilberte paraît à gauche. Long regard échangé entre elle et Ducros.*)

PASCALET

Entrez... Entrez donc, Madame (*court silence.*) Voici M. Ducros avec qui vous avez à causer. Vous pouvez rester dans ce salon. Personne ne vous dérangera. Moi, je vous laisse... je reviendrai tout-à-l'heure

(*Il sort par la gauche.*)

SCENE V

DUCROS, GILBERTE

(*Un long silence.*)

DUCROS, *lui désignant un siège.*

Nous aurons à causer peut-être longuement, Madame. (*Ils s'asseyent. Nouveau silence.*) Vous savez ce qui m'amène ici. On nous demande la main de... notre fille.

GILBERTE

Oui... on nous demande la main de Juliette.

DUCROS

J'ignorais en venant jusqu'au nom du jeune homme. Pascalet vient de m'apprendre qu'il s'agit de Perrin son filleul. Je le connais et le tiens pour un garçon honnête, aimable et distingué. Mais il reste à nous enquérir des sentiments de notre fille à son égard.

GILBERTE

J'interrogerai Juliette.

DUCROS

Si vous voulez bien le permettre, je l'interrogerai moi aussi. Il y a fort longtemps que je n'ai causé avec elle. Et puisqu'un jugement de divorce m'autorise à la voir...

GILBERTE

Le dimanche, de deux heures à cinq.

DUCROS

De deux heures à cinq, je m'en souvenais. Vous me l'enverrez donc dimanche prochain.

GILBERTE

Où?

DUCROS

37 *bis*, rue du Colisée... au rez-de-chaussée.

GILBERTE

Miss Nelly, sa gouvernante, l'accompagnera chez vous.

DUCROS

Soit... Sa gouvernante me l'amènera à deux heures... Elle pourra venir la reprendre le soir. *(Pause.)* Si l'enfant consent au mariage, et si nul obstacle ne surgit, on pourrait le célébrer dans quelques mois, en automne... à moins toutefois que des occupations mondaines ne vous retiennent hors de Paris, à cette époque.

GILBERTE

Ne vous inquiétez pas de cela, Monsieur. Quand ma présence sera nécessaire à Paris, j'y serai. Il suffira que vous ne soyez pas reparti vous-même pour une expédition lointaine.

DUCROS

Je ne partirai plus... je vais avoir fort à faire ici... dans les

journaux. Abordons maintenant, s'il vous plaît, une question plus délicate : la dot de Juliette. M. Perrin apportant trois cent mille francs pour sa part, j'estime que nous devons donner une somme équivalente à notre fille. Nous en verserons chacun la moitié. *(Mouvement de Gilberte.)* Quoi! Vous pouvez distraire cent cinquante mille francs de votre fortune personnelle, sans vous imposer le moindre sacrifice.

GILBERTE

Je ne reculerais pas devant un sacrifice qui assurerait le bonheur de ma fille.

DUCROS, *ironique.*

En effet, vous avez pour Juliette une tendresse très vive, très exclusive aussi... Vous me l'avez prouvé.

GILBERTE

Je ne vous comprends pas. Si vous voulez dire que je ne lui mesure pas mon affection, c'est vrai. Il le faut bien, d'ailleurs. Je lui dois comme un dédommagement.

DUCROS

Vous l'aimez pour nous deux! Moi, je suis un père dénaturé.

GILBERTE

Vous êtes seulement un homme qui voyage beaucoup. Vous n'avez pu, en cinq ans, lui consacrer une demi-journée.

DUCROS

C'est que vous vous séparez d'elle si difficilement!... Quand ma mère la réclama, à son lit de mort, il ne vous fut pas possible de me l'envoyer quelques heures.

GILBERTE

La petite était elle-même malade, alitée.

DUCROS, *incrédule.*

Elle avait la rougeole!... Et puis, vous n'aimiez pas votre belle-mère...

GILBERTE

Je vous jure...

DUCROS

Il suffit!... Enfin, j'ai renoncé aux visites que me faisait Juliette, parce que je la trouvais chaque jour plus indifférente pour moi, et presque hostile. On aurait dit, ma parole, qu'on me donnait à elle pour un croquemitaine.

GILBERTE

Alors... vous êtes parti, et vous lui avez écrit... deux fois.

DUCROS

J'ai craint que mes lettres ne lui fussent pas remises ou que ses réponses ne fussent pas spontanées.

GILBERTE, *avec hauteur.*

Vous me connaissez mal.

DUCROS

Peut-être! *(Elle va répliquer. — Il lui coupe la parole.)* Nous voilà donc d'accord sur la date du mariage et sur la dot.

GILBERTE

Oh!... pour la dot, M. Perrin ne songerait pas élever une difficulté.

DUCROS

Il ne saurait y en avoir. Le chiffre fixé par nous me paraît raisonnable. Je ne vous ai proposé cette somme de trois cent mille francs que très persuadé que vous pourriez, sans vous gêner en rien, en verser votre part. *(Narquois.)* La situation particulièrement brillante de M. Leclercq vous permet de satisfaire tous vos caprices sans toucher à vos revenus.

GILBERTE, *piquée.*

Oui, Monsieur, mon mari... (*Ce mot fait tressaillir Ducros. Gilberte reste interdite. A mi-voix.*) C'est exact.

DUCROS

Vous n'aurez donc à vous restreindre en rien après avoir doté Juliette. Vous continuerez à fréquenter le monde cet hiver et vous pourrez paraître à toutes vos soirées avec des toilettes nouvelles.

GILBERTE

C'est un reproche ?

DUCROS

Madame, je n'ai pas le droit de vous en faire.

GILBERTE

Je l'aurais trouvé étrange dans votre bouche, car si je vais en effet avec plaisir dans le monde, la solitude ne me paraît pas avoir beaucoup d'attraits pour vous. Notre procès n'était pas terminé que vous fréquentiez déjà des personnes chez qui...

DUCROS

J'étais libre. Après notre séparation, j'ai vécu comme bon m'a semblé, ainsi que vous, qui vous êtes remariée en toute hâte.

GILBERTE

Notre jugement de divorce ne m'avait pas, que je sache, condamnée au célibat.

DUCROS

Oh ! vous en auriez fait appel.

GILBERTE

A trente ans on ne se cloître pas chez soi, comme une veuve.

DUCROS

Surtout quand on a pris l'habitude d'une vie dissipée.

GILBERTE

Reprochez-moi donc mes plaisirs après m'avoir fait payer chacun d'eux d'une scène. Grâce à votre insultant espionnage, je ne pouvais aller nulle part sans avoir à vous rendre compte de mes actes, de mes paroles.

DUCROS

Et tant de précautions étaient inutiles, n'est-ce pas, puisque vous avez si bien su les déjouer ?

GILBERTE, *debout*.

Allons donc ! J'attendais cette allusion au passé.

DUCROS

Il serait étrange en effet que j'eusse sitôt oublié vos... écarts de conduite.

GILBERTE

Ces injures ne me surprennent pas. Vous m'y avez habituée jadis. Je ne daignais pas me défendre autrefois... je ne me défendrai pas davantage aujourd'hui.

DUCROS

Ce sera plus prudent et plus sage en effet.

GILBERTE

Ce sera plus digne surtout. Mais on ne porte pas sur une femme les accusations que vous portez sur moi, sans preuves. Où sont les vôtres ? Avez-vous cru que je vous quittais pour suivre... un ami, et que je divorçais pour l'épouser ? Non. Les causes de notre séparation ont été bien moins romanesques. J'étais fatiguée de vos querelles, de vos scènes, de vos trahisons enfin, car vous aviez une maîtresse !... Oui... je sais votre défense... Vous l'aviez connue avant notre mariage... mais vous la revoyiez après... Enfin, si je me suis remariée, moi, c'est que j'ai trouvé plus tard un homme qui m'a comprise, qui m'a aimée, qui m'aime...

DUCROS, *menaçant.*

Et que vous aimez !

GILBERTE, *par bravade.*

Que j'aime, oui.

DUCROS

Et que vous fréquentiez quand vous étiez ma femme! Soyez donc franche, avouez que vous l'avez choisi parce qu'il était connu, recherché, parce qu'il avait de grandes relations, ses entrées dans le monde... Tout cela flattait votre vanité.

GILBERTE, *délibérément.*

Eh! bien soit, si vous voulez. Avouez du moins que ma vanité a lieu d'être satisfaite. Grâce à Georges, je suis à mon tour reçue partout et...

DUCROS

Pas pour longtemps peut-être.

GILBERTE

Je crains que vous ne vous trompiez une fois de plus.

DUCROS

Je le souhaite pour vous. Mais la situation de Leclercq n'est pas inattaquable. Nul n'ignore comment il l'a acquise.

GILBERTE

Je connais les calomnies que vous répandez sur son compte. Ce ne sont que des calomnies.

DUCROS

Il n'y a pas un de ses articles du *Réveil* qui n'ait été payé, ni un de ses votes à la Chambre. Il vend tout, sa plume, sa parole, et jusqu'à son silence.

GILBERTE

Vous voudriez que cela fût, n'est-ce pas? On m'a prévenue. Vous ne songez qu'à le perdre. Une fois pour toutes sachez-le, Leclercq n'a rien à redouter de vous.

DUCROS

C'est ce que nous verrons... dans quelques jours.

GILBERTE

Vos menaces ne m'effrayent guère. Et quoi que vous fassiez, vous n'arriverez qu'à me rendre plus cher mon mari.

DUCROS

Peut-être tiendrez-vous un tout autre langage quand j'aurai publiquement montré ce qu'est cet honnête homme.

GILBERTE

Monsieur...

DUCROS

Lisez, lisez... (*s'arrêtant.*) Mais il suffit. Adieu, Madame... nous n'avons plus rien à nous dire.

GILBERTE

Plus rien en effet, Monsieur. Maintenant que l'avenir de Juliette est assuré, j'espère que nous ne nous reverrons jamais. Adieu.

(*Elle sort à droite. Ducros marche fiévreusement à travers le salon en bousculant les chaises. Il tend le poing vers la porte par laquelle est sortie Gilberte. Puis il remonte et prend son chapeau. Entre Édouard par la gauche.*)

SCÈNE VI

DUCROS, ÉDOUARD

ÉDOUARD

Madame Leclercq vient de sortir?

DUCROS

Oui.

ÉDOUARD

Vous avez... causé avec elle.

DUCROS

Ah! oui... C'est le résultat de notre entrevue que vous voulez connaître? Vous m'avez fait demander la main de ma fille.

ÉDOUARD

Mon parrain m'a promis de vous parler en ma faveur.

DUCROS

Vous aimez Juliette?

ÉDOUARD

Je l'aime.

DUCROS

Venez me voir dans deux jours à Paris... Vous aurez ma réponse.

ÉDOUARD

Puis-je espérer... Mais qu'avez-vous?

DUCROS

Rien.

ÉDOUARD

Cependant... cette pâleur.

DUCROS, *sèchement.*

Rien, vous dis-je, rien... Eh! bien, si... je dois vous prévenir... Je hais Leclercq.

ÉDOUARD

Je le sais.

DUCROS

Vous allez me voir en lutte avec lui.

ÉDOUARD

Vous n'abandonnez donc aucun de vos projets?

DUCROS

Aucun... Ah! on veut que je sois généreux, que j'oublie le passé... et l'on vient m'insulter!

ÉDOUARD

Nul n'y songe.

DUCROS

Sauf elle, qui là, en face, m'a déclaré aimer cet homme, l'avoir toujours aimé.

ÉDOUARD

Et vous voulez?...

DUCROS

Tirer de l'un et de l'autre une vengeance si complète qu'elle me payera de toutes les humiliations qu'ils m'ont infligées.

ÉDOUARD

Mais comment?

DUCROS

Ceci ne regarde que moi.

ÉDOUARD

Monsieur Ducros, voyons, réfléchissez, avant...

DUCROS

Épargnez-vous la peine de me donner des conseils que je ne suivrais pas. Je prends congé de Pascalet, et je rentre à Paris.

ÉDOUARD

Ce soir même?

DUCROS

Dans un instant! (*Se tournant vers la droite.*) Et maintenant, à nous deux.

ACTE II

A Paris, chez Ducros.

Un salon. A gauche, une porte ouvrant sur l'antichambre. Au fond, porte ouvrant sur la chambre à coucher. Ameublement simple. Un piano.

Au lever du rideau, la scène est vide et reste vide un moment. Puis la porte du fond s'ouvre : Pascalet et Ducros entrent en scène en causant.

SCÈNE PREMIÈRE

DUCROS, PASCALET, PUIS ÉDOUARD

PASCALET

Alors... c'est non ?

DUCROS

C'est non.

PASCALET

Tu feras paraître demain le fac-simile de ce billet ?

DUCROS

Je le ferai paraître.

PASCALET

Tu t'es décidé à l'acheter ?

DUCROS

Oui.

PASCALET

Et tu prouveras en outre que Leclercq a touché quinze mille francs dans les affaires de l'Alfa ?

DUCROS

Je le prouverai... comme je l'ai promis dans mon article de ce matin.

PASCALET

Ça va faire un éclat scandaleux.

DUCROS

J'y compte bien.

PASCALET

Et tu ne te préoccupes pas des conséquences qu'il peut avoir ?

DUCROS

Voyons... parlons franc. C'est Leclercq qui t'envoie vers moi ?

PASCALET

Non.

DUCROS

Madame Leclercq alors ?

PASCALET

Pas davantage.

DUCROS, *incrédule.*

Tu ne les as vus ni l'un ni l'autre ?

PASCALET

Ni l'un ni l'autre. Ils ont quitté Saint-Germain hier au soir avec Juliette : ils devaient déjeûner ce matin au ministère.

DUCROS, *riant.*

Je présume qu'on n'a pas dû les y voir.

PASCALET

Probable. J'ai lu ce matin dans *L'Union* ton article. J'ai pris le premier train qui partait. J'avais, je l'avoue, l'intention de passer d'abord chez Leclercq, qui habite à deux pas d'ici, faubourg Saint-Honoré. Mais je l'ai aperçu en voiture. Il devait se rendre à la Chambre.

DUCROS

Nous verrons comment l'auront accueilli ses collègues.

PASCALET

J'ai agi spontanément, sans consulter personne. J'espérais obtenir de toi, à raison de notre vieille amitié...

DUCROS

N'insiste pas... ce serait inutile. J'ai annoncé pour demain un article documenté... il paraîtra.

PASCALET

Ainsi... Tu ne reviendras pas sur ta décision?... Elle est irrévocable?

DUCROS

Irrévocable!

PASCALET

Si Madame Leclercq tentait une démarche auprès de toi, je suis bien sûr...

DUCROS, *vivement.*

Gilberte? Tu es fou.

PASCALET

Oh!... Elle ne viendra pas... C'est clair.

DUCROS

Tu vois bien!

PASCALET

Mais si elle venait...

DUCROS

Je ne la recevrais pas.

PASCALET

Allons donc ! Tu la ferais entrer, et tout de suite, ne serait-ce que pour jouir de ton triomphe... car enfin nous pouvons tout dire maintenant, l'acharnement que tu mets à poursuivre Leclercq démontre que tu n'as jamais cessé d'aimer Gilberte.

DUCROS, *avec humeur.*

Raisonnement stupide.

PASCALET

Franchement, tu n'as pas conservé au fond du cœur quelque tendresse pour elle ?

DUCROS

Je la hais.

PASCALET

Donc elle ne t'est pas indifférente... c'est ce que je disais.

DUCROS

Tu es absurde.

PASCALET

Soit. (*Pause.*) Alors, mon intervention n'aura servi de rien ?

DUCROS

Je le regrette.

PASCALET

C'est bon... Au revoir. Tu restes ici longtemps encore ?

DUCROS

Pourquoi ?

PASCALET, *après une hésitation.*

Nous pourrions dîner ensemble.

DUCROS

Merci... Je suis engagé ; je sortirai à cinq heures. (*Entre le domestique avec une carte.*) Je dois aller au journal. (*Après avoir jeté un coup d'œil sur la carte.*) Faites entrer. (*Le domestique sort.*) C'est ton filleul.

(*Édouard entre par la gauche.*)

PASCALET, *qui a jeté un rapide coup d'œil sur sa montre.*

Ah !... Te voilà... Je t'avais devancé... Mais je crains que tu ne sois pas plus heureux que moi... je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

DUCROS, ÉDOUARD

ÉDOUARD

Vous savez ce qui m'amène ?

DUCROS

Je m'en doute.

ÉDOUARD

Monsieur Leclercq sort de la Chambre.

DUCROS

Vous en venez ?

ÉDOUARD

Oui.

DUCROS

Eh bien ?

ÉDOUARD

Soyez satisfait.

DUCROS

Il est perdu ?

ÉDOUARD

Perdu.

DUCROS

Enfin !

ÉDOUARD

Pas une main ne s'est tendue vers lui.

DUCROS

A-t-il parlé en faveur de sa maison de Dunkerque ?

ÉDOUARD

On a demandé le renvoi de la discussion. Le billet à ordre dont vous parlez dans votre article et qui serait avalisé par le Directeur de cette compagnie, vous l'avez ?

DUCROS

Je l'ai.

ÉDOUARD

Comment est-il entre vos mains ?

DUCROS

Peu importe. Je l'ai.

ÉDOUARD

Vous ne vous en servirez pas. Vous n'attaquerez plus Leclercq.

DUCROS

Qui m'en empêcherait ?

ÉDOUARD

Songez au scandale, à Juliette, à notre mariage !

DUCROS

Si vous aimez réellement ma fille, vous l'épouserez malgré tout.

ÉDOUARD

C'est vrai. Ne parlons donc que de Monsieur Leclercq. C'est de lui seul qu'il faut nous occuper... car le temps presse. Soyez généreux... ayez pitié de lui.

DUCROS

Ah!... Ah!... voilà du nouveau.

ÉDOUARD

J'ai voulu tenter une démarche auprès de vous.

DUCROS

Corvée inutile!

ÉDOUARD

Écoutez-moi d'abord...

DUCROS

A quoi bon? Mon siège est fait.

ÉDOUARD

Écoutez-moi. Je vous assure que l'heure est solennelle. Quelque opinion que vous ayez sur Leclercq, il vous faut reconnaître que c'est un homme énergique et résolu...

DUCROS

Ce qui signifie...?

ÉDOUARD

Tout à l'heure, en sortant de la Chambre, il m'a dit: « Si cet article paraît demain, je n'ai qu'un parti à prendre. »

DUCROS

Filer en Belgique?

ÉDOUARD

Me tuer!

DUCROS

Rassurez-vous. Il démentira mon article. Il m'attaquera dans

ses journaux. Il me traînera en correctionnelle. Il ne se tuera pas.

ÉDOUARD

Je vous dis, moi, que si je reviens vers lui sans une promesse de silence de votre part, il se tuera.

DUCROS

Qu'il se tue !

ÉDOUARD

Songez à ce malheureux qui m'attend près d'ici et à qui je vais rapporter un arrêt de vie ou de mort.

DUCROS

Allons donc ! C'est une dernière comédie qu'il vous fait jouer auprès de moi ; je n'en serai pas dupe. Si je ne l'écrasais pas aujourd'hui, demain il n'en aurait que plus d'arrogance à mon endroit. Allons, finissons-en... adieu.

ÉDOUARD

Vous voulez vous venger, n'est-ce pas ?

DUCROS

Oui... et j'attends depuis cinq ans cette heure.

ÉDOUARD

Eh ! bien, M. Leclercq est à bout de ressources. Il a des échéances auxquelles il ne peut pas faire face. Il court à la faillite. Que vous faut-il de plus ?

DUCROS

Oh !... C'est un vieux renard qui a plus d'un tour dans son sac. Il saurait encore se tirer de ce mauvais pas. Sa femme lui viendrait en aide. Elle l'adore... Elle me l'a dit avant-hier.

ÉDOUARD

Vous voulez donc qu'il meure ?

DUCROS

Il ne se tuera pas.

ÉDOUARD

Avant une heure peut-être vous regretterez vos paroles.

DUCROS

C'est ce que nous verrons.

ÉDOUARD

Une dernière fois...

DUCROS

Une dernière fois cessons cet entretien. J'ai trop ardemment souhaité ma vengeance pour y renoncer quand je la tiens enfin.

ÉDOUARD

Ainsi rien ne peut vous toucher, vous fléchir ?

DUCROS

J'ai pris une détermination sur laquelle je ne reviendrai pas.

ÉDOUARD

Alors,... adieu...

DUCROS

Adieu...

ÉDOUARD

Puissiez-vous n'avoir jamais à vous repentir de vous être montré sans pitié.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

DUCROS, *seul, puis un domestique.*

(*Il marche fiévreusement à travers le salon, le visage rayonnant de joie.*)

Enfin ! Enfin ! Enfin !... Je te tiens, bandit, et je te tiens bien... tu ne m'échapperas pas cette fois... Ah ! crève donc... crève !... crève !... (*Il est devant son piano. Il s'assied, l'ouvre et joue. — Le domestique entre. Ducros se lève.*) Hein ?... Quoi ? (*Lisant la carte que lui passe le domestique*). Qu'elle entre ! Qu'elle entre ! (*Le domestique se retire.*)

SCÈNE IV

DUCROS, GILBERTE, *puis* PASCALET

(*Gilberte entre.*)

DUCROS, *triomphant.*

Ah !... Ah !... vous voilà... chez moi !... Qu'est-ce qui me vaut cette étrange visite ?

GILBERTE, *à voix basse.*

Vous le savez... Je viens de rencontrer M. Pascalet... C'est lui qui m'a conseillé de venir.

DUCROS

Lui seul ?

GILBERTE

Lui seul. M. Leclercq est sorti à une heure, je ne l'ai pas revu.

DUCROS

Et vous venez intercéder auprès de moi en sa faveur ?

GILBERTE

Oui.

DUCROS

Vous êtes la dernière personne que j'attendais ici. *(Mouvement de Gilberte.)* Oh!... ce que vous allez me dire, je le sais... mais il est inutile de faire appel à ma générosité... Je ne vous accorderai pas ce que j'ai refusé tantôt à un ami. Je le voudrais d'ailleurs que je ne le puis plus. Vous arrivez trop tard.

GILBERTE

Trop tard ?

DUCROS

Vous ignorez encore sans doute l'accueil qu'on a fait à votre mari à la Chambre.

GILBERTE

Il en est revenu ?

DUCROS

On l'en a chassé.

GILBERTE

C'est faux.

DUCROS

Retournez donc chez vous et interrogez-le.

GILBERTE

Non... C'est impossible.

DUCROS

On l'en a chassé, je vous dis, et moi seul en suis cause. Mais cela est peu. Demain, quand mon second article paraîtra, il sera arrêté et conduit à Mazas.

GILBERTE

Vous ne ferez pas cela... vous l'épargnerez... voyons... Pour renoncer à cette vengeance, qu'exigez-vous de moi? Que me demandez-vous? Je suis prête à tous les sacrifices.

DUCROS

Oui... Ce qui vous épouvante, c'est le bruit, c'est l'éclat, c'est le retentissement de votre chute, ce sont les commentaires du monde, votre situation perdue, les portes des salons fermées devant vous. Voilà la raison du dernier effort que vous venez tenter auprès de moi. Il vous en coûte peu de vous humilier ici pourvu que vous en puissiez ressortir le front haut.

GILBERTE

Nous partirons, nous disparaîtrons, on n'entendra plus parler de nous.

DUCROS

C'est au milieu d'un scandale qu'il faut que vous disparaissiez.

GILBERTE

Hubert, je vous en conjure, au nom de notre enfant, au nom de notre passé.

DUCROS

Notre enfant? Vous lui avez appris à me haïr. Notre passé? Vous osez l'invoquer, quand vous m'avez joué, berné, raillé.

GILBERTE

Voilà donc le secret de votre haine? Elle est injuste et sans motif.

DUCROS

Et vous êtes venue pour me dire cela?

GILBERTE

Vous ne me croyez pas!

DUCROS

Vous avez trop compté sur ma naïveté en espérant me désarmer par de pareils moyens.

GILBERTE

Je ne l'ai pas espéré un instant. Je vous sais acharné contre Leclercq, contre moi-même. Vous nous perdrez, puisque vous vous l'êtes promis, mais en sachant que je n'ai rien fait pour mériter votre colère.

DUCROS

Ce n'est rien, en effet, que d'abandonner un mari!

GILBERTE

Avez-vous dit un mot pour me retenir auprès de vous, ou fait une seule démarche?

DUCROS

L'auriez-vous accueillie?

GILBERTE

Il fallait la tenter.

DUCROS

Et vous donner la joie de la repousser? Allons donc, pour qui me prenez-vous? Je n'avais pas à vous demander grâce. J'avais à me venger. Je l'ai fait. Les événements d'aujourd'hui, c'est moi qui les ai préparés. Pendant que vous triomphiez, j'attendais patiemment l'heure où Leclercq et vous seriez à ma merci. Ah! il vous déplaisait de mener une vie retirée, d'être la femme d'un professeur obscur. Il vous a fallu pour mari un homme recherché, connu, puissant! Voyez donc ce que je viens d'en faire.

GILBERTE

Vous êtes sans pitié!

DUCROS

De la pitié? En eûtes-vous pour moi? J'ai souffert, cependant,

et plus que vous ne souffrirez jamais. Je peux bien vous les dire, maintenant, les tortures que j'ai subies. J'ai passé des journées entières chez nous, à pleurer, à vous appeler. Et j'ai passé des nuits sans sommeil devant cet hôtel que vous habitiez avec l'autre, à errer sous les fenêtres de cette chambre... où vous vous donniez à lui.

GILBERTE, *stupéfaite.*

Vous avez fait cela, vous !

DUCROS

Quand j'y songe, je voudrais le tenir là, lui aussi, — comme je vous tiens.

GILBERTE

Vous m'aimiez donc encore ?

DUCROS

Autant que je vous hais aujourd'hui.

GILBERTE, *qui répète, comme si elle ne comprenait pas.*

Vous m'aimiez ?... Vous m'aimiez ?... Et cependant... cette femme... votre ancienne maîtresse... J'ai connu la jalousie et j'ai souffert, moi aussi.

DUCROS, *incrédule.*

Sans en rien dire ?

GILBERTE

J'ai pu me taire par orgueil.

DUCROS

Vous ne m'auriez pas épargné vos reproches.

GILBERTE

Dans les mêmes circonstances... vous vous êtes bien tu. Vous m'avez crue coupable et vous m'avez traitée comme si je l'étais.

DUCROS

Pourquoi, si vous le pouviez, ne pas vous disculper ?

GILBERTE

Me défendre, c'était encore accepter vos accusations. J'ai estimé qu'il valait mieux les mépriser.

DUCROS

On ne refuse pas des explications à son mari.

GILBERTE

Mais faites la part de mon dépit, de ma colère. Comprenez combien c'était m'humilier que d'affirmer mon innocence et de vous en fournir les preuves. Ma parole ne vous suffisait-elle pas ? Mon amour, mon caractère, mon passé, et tout en moi enfin ne protestait-il pas contre vos outrageants reproches ?

DUCROS

Vous les avez justifiés en épousant cet homme.

GILBERTE

Ce mariage !... Vous en ignorez les raisons.

DUCROS

Je ne les devine que trop.

GILBERTE

Savez-vous donc si ce n'est pas le dépit encore qui me poussait et si je ne cherchais pas plutôt à satisfaire un obscur désir de vengeance qu'une passion que j'étais loin d'éprouver.

DUCROS, *saisi.*

Vous vous seriez donnée à lui sans l'aimer ?

GILBERTE, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela.

DUCROS

Gilberte ! Mais non... Vous vous vantiez d'être heureuse

avant-hier... vous affirmiez que cet homme vous était cher et qu'il avait de l'affection pour vous.

GILBERTE, *avec véhémence.*

Je mentais ! Et voilà ce que je voulais vous dire... Voilà pourquoi je suis venue. Non. Il ne m'a pas aimée. Il convoitait ma fortune. Six semaines après mon mariage il retournait chez des filles. Il a été plus cruel pour moi que vous ne l'avez jamais été. Et m'eût-il témoigné une affection réelle, se fût-il appliqué à me faire oublier le passé, il n'y serait pas parvenu. On n'aime pas deux fois. Une femme ne peut pas oublier l'homme qui l'a eue tout entière, à qui elle a donné ses premiers baisers.

DUCROS

Ah ! Tiens ! tiens ! Tu n'es qu'une fille et c'est aujourd'hui que tu mens. Tu me hais, mais dis-le donc que tu me hais et que tu m'as toujours haï, que c'est à l'autre que tu tiens, que c'est pour le sauver que tu essayes de m'attendrir... Mais tu n'y réussiras pas... Menteuse ! Menteuse !

GILBERTE

Je dis la vérité, Hubert, je vous le jure.

DUCROS

Je sais ce que valent vos serments.

GILBERTE

Si je vous le jurais sur la tête de notre fille ?

DUCROS

Tu ne penses qu'à sauver ton amant !

GILBERTE

Ah ! Je vous l'abandonne... Perdez-le... perdez nous, mais croyez-moi. Je n'ai pas cessé depuis notre séparation de penser à vous et de me rappeler nos joies défuntes. J'ai passé, moi

aussi, des nuits entières à pleurer, à vous appeler, à vous attendre.

DUCROS, *transporté.*

Est-ce vrai? Tu es venue pour me dire cela, et cela seulement? Tu es venue pour moi?

GILBERTE

Pour vous seul.

DUCROS

Tu m'aimes donc encore? (*Elle baisse la tête.*) Gilberte!... Tu m'aimes!

(*Il lui prend les mains.*)

GILBERTE, *se dégageant.*

Laissez-moi... Je ne puis plus être pour vous qu'une amie ou une sœur.

DUCROS

Qu'ai-je à faire de ton amitié! Tu m'aimes... Réponds... réponds... et je te pardonnerai tout.

(*Il la prend dans ses bras.*)

GILBERTE, *qui se débat.*

Laissez-moi.

DUCROS

Tu ne partiras pas. Cet aveu que tu me refuses, je le lis dans tes yeux, je le vois sur tes lèvres. Ton trouble même te trahit. Cette pâleur, ces mains qui tremblent, ton corps qui tressaille au contact du mien, c'est ainsi que tu étais jadis quand le désir te jetait dans mes bras.

GILBERTE

Hubert! (*Vaincue, avec un soupir.*) Ah!... (*Leurs lèvres s'unissent, il veut l'entraîner vers la chambre du fond.*) Non! (*Elle se dégage.*)

DUCROS

Gilberte... tu m'appartiens... tu es ma femme... on t'avait volée à moi, je te reprends...

GILBERTE, *glissant à ses genoux*

Hubert... je t'en supplie à genoux... laisse-moi.

DUCROS

Il serait fou de nous séparer ainsi, puisque nous nous aimons encore et que nous pouvons être l'un à l'autre.

GILBERTE

Non... je ne peux plus être tienne... Tu me mépriserais après... Je t'aime, oui, je t'aime... Et cela je voulais te le crier... mais je ne m'appartiens plus... je ne trahirai pas l'homme dont je porte le nom.

(*Cinq heures sonnent à une pendule. Ducros tressaille. Gilberte le regarde.*)

DUCROS

Et... si vous ne lui apparteniez plus, vous reviendriez à moi ?

GILBERTE

Alors... mais alors seulement... oui.

DUCROS

Vous me reviendriez entièrement ?... Vous consentiriez même à m'épouser.

GILBERTE

Vous épouser ?

DUCROS

Répondez... et sans hésiter.

GILBERTE

Mais pour vous épouser maintenant... il faudrait...

DUCROS

Qu'il disparût... qu'il mourût, je le sais... Et s'il mourait ?

GILBERTE

Hubert !

DUCROS

S'il mourait ?

GILBERTE, *d'une voix éteinte.*

Oui.

DUCROS

Vous le jurez ?

GILBERTE

Je le jure.

DUCROS, *se penchant vers elle.*

Eh bien... écoute... En ce moment peut-être... tu es libre !

GILBERTE, *avec un cri étouffé.*

Oh !

DUCROS

Edouard est venu de sa part... Il m'a dit que si je refusais d'arrêter ma campagne, il se tuait. J'ai refusé.

GILBERTE, *se relevant d'un bond et courant vers la porte.*

Adieu !

DUCROS

Tu l'aimes donc ! Tu l'aimes !

GILBERTE

C'est abominable ce que vous venez de me dire. Laissez-moi partir... Ce malheureux qui est là-bas, prêt à se tuer, peut-être...

DUCROS

Tant qu'il vivra, nous serons séparés... Je me rappellerai que tu as subi ses caresses. Sa mort seule peut effacer ce souvenir.

GILBERTE

Hubert... par pitié !

DUCROS

Si tu pars, je ne te revois plus.

GILBERTE

Je vous en supplie...

DUCROS, *l'entraînant.*

Ah! tiens... sois à moi et tu es libre... J'ai cru que nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre, que les liens qui nous unirent étaient distendus ou brisés, et il m'a suffi de te revoir, d'entendre ta voix, de respirer ton souffle, pour comprendre que rien, jamais, ne pourrait nous séparer. Il faut que tu me rendes nos anciennes heures d'amour, et pour une de ces heures, j'abandonne ma vengeance, je te pardonne tout, je disparaîtrai même si tu l'exiges... mais sois à moi, je te veux.

(*Ils sont au fond. D'un coup d'épaule, Ducros a ouvert la porte de sa chambre. — Coup de sonnette violent. — Ils se regardent atterrés.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, PASCALET

PASCALET

Madame..... Vite... vite... chez vous... Leclercq est blessé.....

GILBERTE

Ah!... adieu!...

(*Elle sort en courant.*)

PASCALET, *à Ducros.*

Eh bien, tu triomphes enfin !

DUCROS

Mort ?

PASCALET

Non... une blessure grave dans la poitrine... Il peut en réchapper.

DUCROS

Que m'importe maintenant... Il peut vivre ! Moi, je l'ai reconquise !

APR 5 - 1916

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 30 août 1898

PAR LES IMPRIMERIES CERF

A VERSAILLES

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03320 7773